3 1761 04203 5261

Bernos, Alexandre
Saakem

PQ
2196
B57S3
1808

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/saakemoulecorsai00bernuoft

SAAKEM,

OU

LE CORSAIRE,

MELODRAME

EN TROIS ACTES, A SPECTACLE,

Par M. ALEXANDRE BERNOS.

Musique de MM. QUAISAIN et D***, Ballet de M. RICHARD, Pensionnaire de l'Académie Impériale de Musique.

Représenté, pour la première fois, sur le Théatre de l'Ambigu-Comique, le Mercredi 16 décembre, 1807.

SECONDE EDITION,

CONFORME A LA REPRÉSENTATION.

A PARIS,

Chez Madame CAVANAGH, Libraire du Théatre des Variétés, Passage du Panorama, N°. 5, près du Boulevard.

1808.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
	MM.
OMAR, riche habitant de Galata.	DUMONT.
SAAKEM, fils d'Omar.	DEFRESNE.
SULMEN, nièce d'Omar et cousine de Charles Dercourt.	Mlle. ADÈLE.
CHARLES DERCOURT, } Français, } VERDAC, } esclaves d'Omar }	GRÉVIN. RAFFILE.
MARÉQUILLA, vieille esclave Espagnole, attachée à Sulmen.	Mlle. LAGRENOIS.
ISOUF, jeune Turc, ami de Charles.	SAINT-CLAIR.
CURGI, chef des Esclaves d'Omar.	MELCOURT.
USBECK, eunuque, Esclave attaché à Sulmen.	MARTIN.
UN CADI.	STOKLEIT.
UN ESCLAVE	BARTHELEMY.
Un esclave muet.	
Esclaves des deux sexes de différentes nations.	
Soldats turcs.	

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
AUG 9 1971

La scène se passe aux deux premiers actes, à Galata, et au troisième à Péra, faubourg de Constantinople.

Les positions sont indiquées par la gauche ou la droite des acteurs en scène.

Le théatre représente un jardin; à droite au second plan, est un pavillon en saillie, dont la porte fait face aux spectateurs. Des outils de jardinage sont épars çà et là.

PQ
2196
B57 S3
1808

SAAKEM.

ACTE Ier.

SCENE PREMIERE.

SULMEN et MARÉQUILLA.

MARÉQUILLA.

En vérité, belle Sulmen, depuis quelques jours, vous n'êtes plus la même. Pourquoi cette tristesse?

SULMEN.

Elle m'accable depuis qu'Omar, mon oncle, a décidé que j'épouserais son fils qui doit revenir aujourd'hui de ses courses sur mer.

MARÉQUILLA.

C'est-à-dire, que vous n'aimez point Saakem?

SULMEN.

Je ne puis le souffrir.

MARÉQUILLA.

Cela n'est point surprenant : une femme se prend rarement de belle passion pour un corsaire.

SULMEN.

Violent.

MARÉQUILLA.

Bourru..... point galant près du sexe.

SULMEN.

Dont la seule qualité est d'être le fils d'un homme très-riche.

MARÉQUILLA.

Et qui ne parle que de sabrer, battre et assommer....

SULMEN.

Ah! si d'un côté cet hymen me déplait, de l'autre, les dernières volontés de ma mère s'y opposent.

MARÉQUILLA.

Comment?

SULMEN.

Tiens, ma chère Maréquilla, j'ai profité du moment où les esclaves sont hors de ces jardins pour m'y rendre avec toi, te parler librement, et te prier de m'aider de tes conseils...

MARÉQUILLA.

Volontiers.

SULMEN.

Ton expérience, et ton âge...

MARÉQUILLA *piquée.*

Mon âge!.. Je suis donc bien vieille?

SULMEN.

Non .. mais tu n'es pas si jeune que moi.

MARÉQUILLA, *à part.*

Ah! qu'il est dur de s'entendre faire de pareils complimens! (*Haut.*) Enfin de quoi s'agit-il?

SULMEN.

Ecoute. Ma mère était française; elle fut prise par un

corsaire algérien, en se rendant de Marseille à Cadix avec son père, qui fut tué dans le combat que livrèrent les barbaresques ; elle fut conduite à Constantinople et vendue au frère d'Omar; elle avait dix-huit ans, elle était belle, et son maître était jeune, galant et aimable, plus que ne le sont les Musulmans ; il devint éperdument amoureux de sa captive, qu'il réussit à rendre sensible. Enfin, elle me donna le jour, et je n'en fus séparée que lorsque j'eus, il y a trois ans, le malheur de la perdre. Prête à expirer, cette tendre mère qui m'éleva secrétement dans sa croyance, me fit jurer de ne jamais épouser un ottoman, et me recommanda, si l'on voulait m'y forcer, de chercher tous les moyens de me rendre en France près de son frère qui doit être à Lyon à la tête d'une très-forte maison de commerce. Un an après cette perte irréparable, je perdis également mon père, et c'est alors qu'Omar me fit venir chez lui.

MAREQUILLA.

Savez-vous le nom de cet oncle que vous avez à Lyon ?

SULMEN.

Il s'appelle Dercourt.

MAREQUILLA.

Votre mère lui a sans doute écrit ?

SULMEN.

Oui ; mais toutes ses lettres sont restées sans réponse.

MAREQUILLA.

Et vous voudriez...

SULMEN.

Obéir à ma mère.

MAREQUILLA.

Y songez-vous ? Quoi ! sans être certaine si ce monsieur Dercourt existe encore... partir seule?..

SULMEN.

Oh ! tu ne me quitteras point ; mais nous avons encore besoin d'un guide... d'un protecteur...

MAREQUILLA.

Où le trouver ?

SULMEN.

Ici.

MAREQUILLA.

Et c'est...

SULMEN.

Cet esclave français...

MAREQUILLA.

Le gascon Verdac ?

SULMEN.

Non. Cependant il nous accompagnera.

MAREQUILLA, *à part.*

Tant pis.

SULMEN.

Tu l'aimes?

MAREQUILLA, *à part.*

Je voulais la congédier...

SULMEN.

Tu as depuis long-temps, formé le dessein de racheter ta liberté et la sienne, pour retourner avec lui en Espagne, ta patrie, et je ne voudrais point t'en séparer.

MAREQUILLA, *à part.*

Est-ce de Charles qu'elle veut parler? (*Haut.*) Quel est donc celui?..

SULMEN.

Ce nouvel esclave que mon oncle a fait acheter ce matin.

MAREQUILLA, *à part.*

C'est cela précisément; et moi qui voulais le substituer à Verdac.

SULMEN.

Tu gardes le silence?

MAREQUILLA.

Il y a beaucoup à dire sur votre projet; d'abord vous fier à un jeune homme...

SULMEN.

Je n'ai fait que l'entrevoir; mais tout son ensemble m'a prévenue en sa faveur.

MAREQUILLA.

C'est bien ce que j'ai éprouvé.

SULMEN.

Ajoute à cela les éloges qu'en a faits à Omar, Curgy, le chef de nos esclaves. On sait d'ailleurs qu'il appartient à des parens riches et honnêtes.

MAREQUILLA.

Cependant je crois... Voici quelqu'un. C'est Verdac, avec les esclaves de sa nation.

SULMEN.

Charles est du nombre!

MAREQUILLA, *à part.*

C'est fini, nous sommes rivales.

SULMEN.

Viens, ma bonne Maréquilla, et que tes sages conseils fixent mes idées encore incertaines.

SCENE II.

CHARLES, VERDAC, Esclaves des deux sexes. (*Les esclaves se pressent autour de Verdac.*)

VERDAC.

Point de découragément, mes amis; sandis, si depuis quelques jours les Français n'ont pas eu l'avantage dans les divertissémens qué prénnent tous les soirs les esclavés d'Omar, nous réparerons, aujourd'hui, notre honnour, je vous lé prédis; notre nation est habituée à avoir le dessus en tout et partout, et, sourcé dé la Garonne, nous l'aurous. Exécutez bien lé plan sublimé qué mon génie a

enfanté; et vous verrez notré patron et sa nièce vous couvrir d'applaudissemens. Siakem a dans ses magasins des costumés dé toutés les nations, qui lui viennent dé ses prises. Les Allemands et les Espagnols ont les leurs; allez endosser les vôtres, en attendant l'heuré dé la défaité dé nos fiers antagonistes. Allez.

SCENE III.

CHARLES et VERDAC.

VERDAC.

Actuellément, faisons connaissance, puisqué vous m'êtés adjoint dans les travaux du jardinagé. Vous êtes français, ét moi dé même.

CHARLES.

C'est ce que j'entends...

VERDAC.

Oui; n'est-cé pas; à l'accent on lé dévine; et dé quellé province êtes-vous?

CHARLES.

De Paris...

VERDAC.

Dé Paris, sandis! Dites à présent qué les Parisiens né sortent pas dé leurs barrières, en voici un à Galata, faubourg de Constantinople.

CHARLES.

Ma famille est de Lyon. Mon père y faisait un commerce considérable; mais des malheurs l'obligèrent, il y a 25 ans, à venir s'établir dans la capitale, où il a complétement réparé sa fortune.

VERDAC.

Y a-t-il long-temps que vous avez quitté la France?

CHARLES.

Deux ans.

VERDAC.

C'est commé moi.

CHARLES.

J'en suis sorti, après quelques folies de jeunesse qu'un pénible esclavage m'a fait payer cher.

VERDAC.

Puisqué lé papa a lé coffre-fort bien meublé, il fallait lui écrire.

CHARLES.

C'est ce que j'ai fait.

VERDAC.

Pourquoi né vous a-t-il pas racheté?

CHARLES.

Dans toutes ses lettres, il me dit que le temps qu'il a fixé pour ma punition n'est pas encore expiré.

VERDAC.

La doucé consolation! Quant à moi, jé suis bien diffé-

rent dé vous ; jé voulais aller chercher fortuné en Amérique, pour réparer les pertes qu'uné maudité grêlé m'a causée, en rasant, jusqu'à la racine, des bois immenses qui mé venaient dé mes aïeux.

CHARLES.

La grêle est forte dans votre pays.

VERDAC.

Jé vous en réponds ; jé m'étais embarqué à Marseille sur le navire espagnol, la Santa-Madona.

CHARLES.

Et moi aussi...

VERDAC.

Vous aussi, sandis...

CHARLES.

Il fut pris par un corsaire turc...

VERDAC.

A la hauteur dé Malthe ?...

CHARLES.

Précisément.

VERDAC.

Eh ! jé commence à té réconnaître ; tu es Charlés Dercourt, avec léquel je mé liai lés prémiers jours dé notre navigation.

CHARLES.

C'est moi-même... mais vous ?... ah ! c'est Verdac ! que je suis aise de te retrouver !

VERDAC.

Jé té croyais réellément un nouveau débarqué...

CHARLES.

Non parbleu ; depuis notre capture, j'ai appartenu à plusieurs maîtres ; le seul qui soit digne de mes regrets est un jeune turc fort aimable à qui j'ai eu le bonheur dé sauver la vie...

VERDAC.

Et comment ?

CHARLES.

Nous revenions d'Andrinople où il avait été recueillir une riche succession, lorsqu'en traversant une forêt nous fûmes attaqués par une demi-douzaine de scélérats.. d'abord les esclaves qui nous accompagnaient prennent la fuite...

VERDAC.

Les lâches... ce n'étaient pas des Français.

CHARLES.

Non ; mais moi, je reste ; armé d'un cimeterre, je tiens tête à trois des assassins et je les abats à mes pieds, je vole ensuite au secours d'Ibouf ; il ne se défendait plus qu'avec peine, contre les trois autres brigands que bientôt je mets hors de combat : mon maître alors me presse contre son cœur, et ne voit plus dans Charles que son libérateur et son ami.

VERDAC.

Et pour prix d'un tel service, il ne t'a pas rendu la liberté?

CHARLES.

Il me l'avait promise ; mais, pendant qu'il était absent, d'avides créanciers avaient tout fait saisir chez lui.

VERDAC.

Et la riche succession ?

CHARLES.

N'était pas suffisante pour les satisfaire.

VERDAC.

Il avait donc beaucoup dé dettes ?

CHARLES.

Oh ! beaucoup ; il était jeune, et les plaisirs...

VERDAC.

Jé vois. A Constantinople, comme en Francé, les jeunés gens sont... des jeunes gens.

CHARLES.

Enfin, je fus vendu avec tous ses esclaves, et c'est avec le plus vif regret que nous nous séparâmes l'un de l'autre.

VERDAC.

Tu as joué dé malheur.

CHARLES.

Isouf, entièrement ruiné, trouva cependant les moyens d'équiper un corsaire, et quelques prises d'une grande valeur, rétablirent bientôt sa fortune, au point qu'il est maintenant plus riche qu'il ne l'a jamais été : il jouit même d'une très-grande considération, et le sultan a beaucoup d'amitié pour lui.

VERDAC.

Diable ! Eh d'où vient donc ?

CHARLES.

Dans ses courses il prit une galère malthaise qui s'était emparée du frère du grand seigneur, à qui, par son courage, il sauva les horreurs de la captivité. Isouf, enfin, désirait que je revinsse près de lui ; mais le visir, dont j'étais l'esclave, refusa de me vendre à quelque prix que ce fût.

VERDAC.

Quelle était la cause de cet entêtément ?

CHARLES, *tirant un flageolet de sa poche.*

La voici.

VERDAC.

Un flageolet!.. Ah ! c'est le ciel qui t'envoie...

CHARLES.

Pourquoi cette exclamation ?

VERDAC.

Tu vas assurer nos succès dans nos divertissemens du soir.

CHARLES.

Qne veux-tu dire? ..

VERDAC.

Jusqu'à présent, graces à leurs castagnettes, les espa-

gnols ont eu la pomme; mais tu parais sur notre horison comme un soleil bienfaisant, et ils sont vaincus! Tu as dé quoi damer lé pion à toutes les castagnettes de la terre, et tiens moi pour un bélitré, si, soutenu par ton céleste instrument, jé né fait baisser le ton à ces vieillaques d'espagnols. Oui, capédébious, je les coule à fond...

CHARLES.

Eh bien... ne compte pas sur moi...

VERDAC.

Eh! donc, pourquoi?...

CHARLES.

Ce maudit flageolet m'a été trop fatal. Toutes les personnes qui l'ont entendu, n'ont pu résister à son harmonie; et ce qui m'est dernièrement arrivé chez le visir, m'a tout à fait guéri d'en jouer.

VERDAC.

Bah!

CHARLES.

Lorsqu'il eut connaissance de mon talent, il en fit part à ses femmes, qui toutes voulurent aussi m'entendre. Je fus alors conduit dans le harem; et là, sans voir ni être vu, je ravis leurs cœurs par mes sons mélodieux. La favorite enchantée, conçut une telle amitié pour le musicien, qu'elle résolut de me connaître, et une entrevue adroitement ménagée...

VERDAC.

Peste! sais-tu que tu as joué un jeu à te faire empaler?

CHARLES.

C'est ma foi ce qui me serait arrivé hier, si, pour mon bonheur, le sultan n'avait résolu d'envoyer au visir deux muets armés du fatal cordon.

VERDAC.

C'est très-heureux.

CHARLES.

Pour moi.

VERDAC.

Né va pas t'aviser, au moins, d'aller roucouler ici, près des femmes d'Omar, ni près dé sa nièce. Il n'est pas tendré lé cher homme. Tu aurais également affaire à Saakem, son fils, qui doit bientôt épouser cette nièce; c'est un de ces sabreurs qui n'entendent ni rimé ni raison, et tu n'échapperais pas... Mais on vient; c'est Maréquilla, elle mé cherche... c'est une vieille espagnole qui m'adore et qui veut absolument mé faire partager sa future liberté, ainsi qu'un certain petit trésor, dont, par parenthèse, j'ignoré la valeur...

SCENE IV.

Les Mêmes, et MAREQUILLA.

MAREQUILLA, *à part, entrant.*

Verdac est avec lui! que je suis contrariée!

VERDAC.

Qué mé veut ma poulette? est-cé l'amour qui la conduit vers l'adorateur dé ses charmes?...

MAREQUILLA, *sèchement.*

Non, je viens vous avertir que Saakem arrive à l'instant, et que notre patron, pour célébrer le retour de son fils, veut que les jeux commencent aujourd'hui plutôt que de coutume.

VERDAC.

Nous sommés prêts, sandis!

MARÉQUILLA.

Vous en serez aussi; n'est-ce pas, Charles?

CHARLES.

Oui, dans notre position on doit toujours chercher à plaire.

MARÉQUILLA.

Il ne vous sera pas difficile d'atteindre ce but, mon ami.

VERDAC, *à part à Charles.*

Dieu me pardonné, je crois qu'elle te fait les yeux doux.

CHARLES, *de même à Verdac.*

Je le crois aussi.

MARÉQUILLA, *à part.*

Si Verdac pouvait s'éloigner. (*Haut.*) Eh bien vous ne vous disposez pas?

VERDAC.

Si fait, viens Charles...

MARÉQUILLA.

Il devrait plutôt rester, pour aller vous prévenir du moment où nos maîtres se rendront ici.

VERDAC, *a part.*

Que jé té vois vénir. (*Haut.*) Nous le saurons, cocote, tranquillisé toi; rentrons d'abord ces outils dans cé pavillon; c'est là, mon cher, la démeuré des jardiniers, c'est là qué tu goûteras près de moi les douceurs du sommeil. (*Ils rentrent les outils dans le pavillon.*)

MAREQUILLA, *à part.*

Je croyais pouvoir entretenir Charles un instant; il faut donc différer mon entrevue.. je commence à détester ce Verdac.

VERDAC.

C'est fini, allons maintenant réjoindre nos camarades. (*A Maréquilla.*) Au plaisir dé té révoir, soleil de ma vie.

MAREQUILLA.

Au revoir, au revoir.

CHARLES.

Je salue l'aimable Maréquilla...

MAREQUILLA, *tendrement.*

Adieu, Charles.

VERDAC, *à part à Charles.*

Eh bien?

CHARLES, *de même à Verdac.*

Je m'amuse à ses dépens.

VERDAC, *de même.*

A la bonne heure... (*Ils sortent.*)

SCENE V.

MAREQUILLA, *seule.*

Je salue l'aimable Maréquilla. Ah! dieu, ce mot, et la manière dont il a été dit, achèvent ma défaite...Oui, je lui plais... Verdac s'en est apperçu... Il enrage; peu m'importe. Ce n'est pas cela qui m'inquiette, ce sont plutôt les projets de Sulmen ; elle y persiste, malgré mes observations. Pendant la fête, elle aura tout le temps d'examiner Charles... La voici! Son oncle et Saakem l'accompagnent.

SCENE VI.

OMAR, SULMEN, SAAKEM et MAREQUILLA.

OMAR.

Tu es ici, Maréquilla ?

MAREQUILLA.

Oui, seigneur... j'étais venue...

OMAR.

Pour voir Verdac?

MAREQUILLA.

Oh! non, je vous assure.

OMAR.

Pourquoi t'en défendre ?

MARÉQUILLA.

Il serait d'ailleurs bien excusable, quand on a un cœur sensible et tendre...

SAAKEM, *riant.*

Dans une vieille enveloppe...

MARÉQUILLA, *à part.*

Qu'il est grossier!

SAAKEM.

On dirait que mon compliment te fâche, la vieille ?

MAREQUILLA, *en colère, à part.*

La vieille ! (*Haut à Omar en sortant.*) Seigneur, je vais prévenir vos esclaves que vous êtes ici. (*Saakem rit.*)

SCENE VII.

Les Mêmes, excepté MAREQUILLA.

SAAKEM.

Sa colère m'amuse.

SULMEN.

Ce que vous lui avez dit n'est pas bien.

SAAKEM.

Bah ! bah ! une esclave.

SULMEN.

Raison de plus pour éviter de lui faire sentir l'horreur de sa position, surtout quand elle ne le mérite pas. Mettez vous à sa place.

SAAKEM.

Grand merci de votre leçon. Parlons plutôt du plaisir que j'éprouve à vous revoir. J'espere bien que vous le partagez, ma cousine, n'est-ce pas?

SULMEN.

Mais...

SAAKEM.

Quoi? mais...

OMAR.

Sans doute: ne vas-tu pas te fâcher de cette timidité, de cette pudeur qui rendent le sexe plus aimable encore. D'ailleurs ce ton brusque l'effraie; tu crois toujours commander ta chiourme. Je te l'ai dit cent fois, et je te le répète encore, on parle à une femme autrement qu'à des marins.

SAAKEM.

Eh, mille bombes! je le sais, aussi vous voyez que près d'elle je suis d'une douceur...

OMAR.

Montre toi digne de sa main; dans huit jours tu seras son époux.

SAAKEM.

Dans huit jours! et pourquoi pas tout de suite?

OMAR.

Ne faut-il pas le temps de faire les apprêts.

SAAKEM.

C'est juste. D'ailleurs huit jours sont bientôt passés.

SULMEN, *à part.*

Qu'il est galant.

SAAKEM.

Pendant ce temps, ma cousine, je vous raconterai mes prouesses. Vous jugerez de ma bravoure, surtout lorsque vous apprendrez comment je me suis emparé de certain vaisseau portugais qui, pour un diable, ne voulait pas amener. Il m'a donné du fil à retordre; mais corbleu! une fois à l'abordage, son affaire n'a pas été longue.

SULMEN.

Et les malheureux prisonniers? . .

SAAKEM.

Je n'en ai pas faits.

SULMEN, *à part.*

Le barbare!... (*Musique.*)

SAAKEM.

Qu'entends-je?

OMAR.

Mes esclaves qui viennent se réjouir de ton arrivée.

SCENE VIII.

Les Mêmes, MAREQUILLA, CHARLES, VERDAC, CURGI, Eunuques et Esclaves des deux sexes.

(*Des eunuques portent un tapis et des carreaux, avec lesquels ils disposent des places pour Omar, son fils, et Sulmen. Curgi arrive à la tête des eunuques. Viennent ensuite les esclaves, précédés de Charles, de Verdac, et de Maréquilla.*)

CHARLES, *à Omar.*

Seigneur, chacun de nous va faire ses efforts pour célébrer dignement le retour de votre fils.

SAAKEM.

Quelle est cette nouvelle figure ?

OMAR.

C'est un français que je n'ai que d'aujourd'hui.

SAAKEM.

Ah ! c'est un français !

OMAR.

Je les aime beaucoup ; leur courage, leur franchise et leur générosité me plaisent infiniment...

SAAKEM.

Ils pensent trop à leurs plaisirs.

CHARLES.

Ils les oublient pour secourir leurs semblables ou voler à la gloire.

SAAKEM.

Oh ! je sais qu'ils sont d'une bravoure à toute épreuve ; mais n'a-t-on pas à leur reprocher d'être trop galans?

VERDAC.

Tant qué les Français seront Français, ils aimeront les femmes, et sandis si céla est un défaut, jé les tiens pour incorrigibles ; c'est le goût du terroir.

CHARLES.

Pourrait-on nous faire un crime d'adorer ce sexe aimable ? chaque instant de son existence est consacré à notre bonheur. Ah ! ce serait le comble de l'ingratitude, si nous lui refusions l'hommage de notre amour, et le tribut de notre reconnaissance.

SULMEN, *à part.*

Qu'il est intéressant !

MAREQUILLA, *à part.*

Eh ! il faut qu'il dise cela devant Sulmen!

VERDAC.

Nous attendons vos ordres, notré patron.

OMAR.

Vous pouvez commencer.

(*Omar, Sulmen et Saakem, vont se placer sur les carreaux ; Maréquilla est à côté de Sulmen.*)

VERDAC, *aux esclaves qui se préparent à danser.*

Un instant ; (*à Omar.*) Il faut, avant tout, qué jé vous

donne un échantillon de mes petits talens; je vais, si vous le permettez, vous chanter trois couplets qui vous feront connaître, au juste, le caractère de notre nation.

OMAR.

Volontiers.

VERDAC.

Air :

Fêter, chérir toutes les belles,
Les enflammer par le désir,
Et soumettre les plus rebelles
Par la gaité, par le plaisir ;
Aimer la guerre et la victoire,
Chanter Bacchus, chanter la Paix,
En quatre mots, voilà l'histoire,
Voilà l'histoire des Français.

Lorsqué femmé, jeune et jolie,
Les a soumis par ses attraits,
Jurer de l'aimer pour la vie,
Et l'oublier l'instant d'après,
S'occuper d'une autre victoire,
Toujours avec même succès,
En quatre mots, voilà l'histoire...
Voilà l'histoire des Français.

Oui, c'est peu d'avoir en partage,
La valeur, l'esprit, la gaité;
Ils ont encor pour apanage,
La douceur et l'humanité :
Unir la clémence à la gloire,
Et doubler ainsi ses attraits,
En quatre mots voilà l'histoire,
Voilà l'histoire des Français

(*Aux esclaves.*) Allons, messieurs les Espagnols, commencez la danse; mais tenez vous bien, saudis!

BALLET.

(*Un quadrille d'Espagnols et un quadrille d'Allemands exécutent des danses de leurs pays.*)

VERDAC, *aux Espagnols et aux Allemands.*

Ce n'est que cela? Vous allez être pulvérisés, mes cadédis. (*Au cadrille Français.*) A votre tour. (*A Charles.*) Tu les accompagneras avec ton flageolet.

CHARLES.

Non, c'est inutile.

VERDAC, *à Omar.*

Il a un flageolet dont il joue comme un dieu, et il se refuse...

OMAR.

Charles, montre nous tes talens.

CHARLES.

Ils sont si faibles!..

SAAKEM.

Ne faut-il pas te prier deux heures?

VERDAC.

Allons, puisqué l'on t'en prie avec douceur.

CHARLES.

J'obéis.

VERDAC.

Vivat ! (*Aux Français.*) Allons, mes amis, courage. (*Reprise et fin du Ballet*)

OMAR.

Très bien ; on ne peut mieux. (*A Sulmen, en lui donnant une bourse.*) Sulmen, je te charge de distribuer, à ces esclaves, les témoignages de ma satisfaction. L'honneur de cette soirée appartient aux Français.

SULMEN, *avec émotion.*

Charles, approchez. (*Pendant qu'elle présente la bourse à Charles, Omar et Saakem causent ensemble.*) Recevez pour vous, et pour vos amis, le prix que vous méritez. (*En donnant la bourse, elle serre la main de Charles. Curgi et Maréquilla l'ont remarquée.*)

CHARLES, *à part et interdit.*

Dieu ! est-ce une illusion ?

SULMEN, *à part.*

Qu'ai-je fait ?

CHARLES, *en se remettant.* (*Haut.*)

La main qui l'offre, ce prix, le rend plus cher encore.

CURGI, *à part.*

Je te surveillerai, M. le français.

SAAKEM.

Eh bien, est-ce fini ?

CURGI.

Oui, oui.

MAREQUILLA, *à part.*

Adieu mes projets.

OMAR.

La nuit approche. (*A Saakem.*) Tu as besoin de repos, rentrons. (*Tout le monde se retire, excepté Charles et Verdac.*)

MAREQUILLA, *bas à Charles, quand les autres sortent.*

Dans une heure trouvez vous ici, seul surtout. J'ai à vous parler. (*Elle s'empresse d'aller rejoindre les autres. Verdac l'a vue parler à Charles.*).

SCENE IX.

CHARLES et VERDAC. (*La nuit.*)

CHARLES, *à part.*

Que me veut-elle ? se serait-elle apperçue que la main de Sulmen a pressé la mienne ? et voudrait-elle m'avertir ?..

VERDAC.

Jé crois, mon cher, qué lé flagolet a encore fait des siennes.

CHARLES.

Quelle idée !

VERDAC.

C'est qué j'ai lé tact, au moins ; un geste, un coup-d'œil

mé suffisent pour deviner une amoureuse flamme ; et jé t'assuré qué tu possèdes lé cœur...

CHARLES.

De qui ?

VERDAC.

Eh ! parbleu dé ma vieille princesse.

CHARLES.

Es-tu fou ?

VERDAC.

Non pas.

CHARLES.

Elle m'a bien, il est vrai, prévenu que dans une heure, elle serait ici.

VERDAC.

Qué té disais-jé ?

CHARLES.

Mais je gagerais que ce rendez-vous a un tout autre motif.

VERDAC.

Je parie que non.

CHARLES.

Eh bien ! si tu veux en avoir la preuve, prends ma place.

VERDAC.

Topé, sandis.

CHARLES.

A charge, par toi, de me rendre un compte fidèle.

VERDAC.

Cela est entendu... mais on vient !

CHARLES.

La voici, sans doute, je me retire... eh ! non, c'est un esclave.

SCENE X.

Les Mêmes, et USBECK ; *il entre d'un air mystérieux et va regarder Verdac de près.*

USBECK, *à part.*

Ce n'est pas lui.

VERDAC, *à part.*

Voilà un plaisant mafoufle, avec sa manièré dé régarder lé mondé sous le nez.

USBECK, *après avoir examiné Charles.*

C'est à vous que je veux parler.

CHARLES.

Que me voulez-vous ?

USBECK.

Vous dire que Sulmen me suit, et désire avoir avec vous un secret entretien.

CHARLES.

Sulmen ; mais a-t-elle réfléchi aux dangers ?...

USBECK.

Tout est prévu ; elle s'avance, je retourne à mon poste ;

mais avant tout, je vais mettre Verdac dans la confidence, et le charger de veiller autour de vous, tandis que vous serez avec ma maîtresse. *(Il va parler à l'oreille de Verdac.)*

CHARLES, *à part.*

Deux rendez-vous en même temps! c'est un peu fort! Allons, quoiqu'il en puisse arriver, ne laissons pas échapper cette bonne fortune. Sulmen est belle, je possède un cœur sensible et l'amour nous protégera.

USBECK, *en se retirant.*

Voici Sulmen!

VERDAC, *à part.*

Encore un effet de la musique.

SCÈNE XI.

CHARLES, VERDAC, et SULMEN.

(Sulmen entre en tremblant; Charles va au-devant d'elle; elle jette les yeux sur Verdac qui est dans le fond aux aguets.)

SULMEN, *à part.*

Que je suis troublée!

CHARLES, *à part.*

Son émotion est égale à la mienne! ô momens délicieux!

SULMEN.

Je ne sais ce que vous penserez de ma démarche, cependant, lorsque vous en connaîtrez le motif, vous verrez qu'il n'a rien que n'approuvent les principes de la plus austère vertu.

CHARLES.

Croyez, madame, qu'elle est toujours en sûreté sous la sauve-garde d'un français.

SULMEN.

C'est ce qui m'a déterminée à réclamer votre appui....

CHARLES.

Mon appui! eh! que pourrait un malheureux esclave qui aurait au contraire besoin du vôtre?

SULMEN.

Omar me destine son fils que j'abhorre...

CHARLES.

Saakem ne paraît point mériter la possession de tant de charmes, qui feraient mon bonheur, s'il m'était permis d'espérer....

SULMEN.

Vous le pouvez, Charles...

CHARLES.

Serait-il vrai! ah! madame..

SULMEN.

Modérez ces transports. Si d'impérieuses circonstances me forcent à vous laisser lire dans mon cœur, et que le vôtre réponde avec franchise..

CHARLES.

Il est à vous pour la vie.

SULMEN.

Apprenez que ma mère, prête à descendre dans la tombe m'a ordonné de ne jamais épouser un Musulman ; elle était française...

CHARLES.

Elle était française !

SULMEN.

Et d'après ses intentions, je dois chercher les moyens de me rendre dans sa patrie, où je retrouverai des parens riches de ses biens, et qui n'ont, suivant toute apparence, jamais sçu ce qu'elle était devenue. Aidez moi à fuir, soyez mon protecteur, et ma main sera votre récompense.

CHARLES.

Ce flatteur espoir et le désir de servir la beauté, me feront braver les dangers d'une telle entreprise.

SULMEN.

Dès demain, occupez-vous de notre évasion. Vous aurez besoin d'or, prenez cette bourse. (*Elle lui donne une bourse.*)

VERDAC, *à demi-voix, et s'approchant d'eux.*

J'entends venir du monde de ce côté.

CHARLES.

C'est peut-être Maréquilla.

SULMEN.

Maréquilla !

VERDAC.

Non, non : j'ai distingué les pas de plusieurs personnes.

SULMEN.

Je me retire par ces bosquets, d'où je pourrai, sans être apperçue, regagner le pavillon que j'habite, et dont la garde est confiée à l'eunuque Usbeck, que vous venez de voir, et qui m'est entièrement dévoué. Vous pouvez le charger de m'informer du succès de vos démarches. Adieu, Charles ; songez à ce que vous avez à faire...

CHARLES.

Comptez sur mon zèle.., aimable Sulmen, vous le réclamez, l'amour l'excite, et mon bonheur en dépend (*Elle sort par la coulisse qui précède le pavillon.*

VERDAC.

Et nous, rentrons dans notre pavillon, d'où nous pourrons tout voir et tout entendre *(Ils entrent dans le pavillon et reparaissent à la fenêtre.)*

SCENE XII

Les Mêmes à la fenêtre, SAAKEM, CURGI, et quatre Esclaves.

SAAKEM.

Es-tu bien sûr que ce soit Sulmen ?

CURGI

Il me semble l'avoir reconnue ; elle traversait la cour qui est entre ce jardin et les bâtimens.

SAAKEM.

Et tu as remarqué que ce nouvel esclave, ce Charles enfin, lui a fait certaine impression ?..

CURGI.

Tantôt, en lui donnant cette bourse, de la part de votre père, elle lui a serré la main.

SAAKEM.

Elle lui a serré la main!

CURGI.

Et de la bonne manière; j'en ai prévenu mon maître.

SAAKEM.

Ah! maudit esclave Si je puis te surprendre avec mon infidelle, tu sentiras la pesanteur de mon bras. Prends garde! la plus terrible des tourmentes te menace, et ton frêle esquif peut, à ma voix, voler en mille éclats. Mais ne perdons pas de temps; parcours ces bosquets; moi, je vais de ce côté. (*Ils sortent chacun par un côté opposé, et suivis de deux esclaves.*)

SCENE XIII.

CHARLES et VERDAC, *sortant du pavillon.*

CHARLES.

Voilà un début d'un fâcheux augure! déjà des soupçons!

VERDAC.

Pourvu qué Sulmen puissé regagner son appartement.

CHARLES.

Il faut redoubler de prudence pour l'exécution de notre projet.

VERDAC.

Et tu n'y rénoncés pas? La crainté dé voir voler ton frêle esquif en mille éclats...

CHARLES.

Ne saurait me retenir. L'espoir de posséder Sulmen me fera braver le trépas. J'adore cette intéressante beauté.

VERDAC.

Commé toutés celles qué tu as adorées.

CHARLES.

Ah! je n'ai jamais éprouvé un sentiment si pur et si tendre.

VERDAC.

Ecoute.

CHARLES.

J'entends marcher.

VERDAC.

C'est Maréquilla; jé réconnais les pas multipliés d'uné paire dé jambes fatiguées dé porter un vieux fardeau. Rétiré toi. Dé cetté fénêtre, tu pourras écouter les douceurs qué cé papillon va m'adresser pour toi. (*Charles entre dans le pavillon, et reparaît à la fenêtre.*)

SCENE XIV.

Les mêmes, MAREQUILLA.

MAREQUILLA.

Est-ce vous, Charles?

VERDAC, *à part.*

Jouons la pantomime; l'accent me trahirait. (*Il va à elle, la prend par la main, et la conduit en scène.*)

MAREQUILLA, *à part.*

Comme mon cœur palpite! (*Haut.*) Cette démarche coûte à ma pudeur...

VERDAC, *à part.*

La pétité innocenté!

MARÉQUILLA.

Mais le tendre intérêt que vous m'inspirez, m'a décidée à vous faire connaître mes sentimens.

VERDAC, *à part.*

Nous y sommes.

MAREQUILLA.

Omar vient de me dire que, dans quelques mois, il me rendrait la liberté pour prix de trenté ans de service.

VERDAC, *à part.*

Elle a bien mérité les invalides!

MAREQUILLA.

Je possède cinq mille sequins.

VERDAC, *à part.*

C'est lé plus beau!

MAREQUILLA.

Je vous en offre le partage, mon cher Charles.

VERDAC, *à part.*

C'est touchant!

MAREQUILLA.

Je vous racheterai, et nous nous rendrons en Espagne, pour y goûter les douceurs d'une vie heureuse et tranquille.

VERDAC, *à part.*

Quel tableau flatteur!

MARÉQUILLA.

Ne parlez point de mes propositions à Verdac, c'est un mauvais sujet.

VERDAC, *à part.*

Doublé traîtresse!

MAREQUILLA.

J'ai eu la faiblesse de l'aimer, mais ses défauts m'ont engagée à renoncer à lui; il est paresseux.

VERDAC, *à part.*

Vieux serpent!

MAREQUILLA.

Bavard...

VERDAC, *à part.*

Ellé mé pousse à bout.

MAREQUILLA.

Ivrogne..

VERDAC, *à part.*

La main mé démange... garé la claque.

MAREQUILLA.

Pourquoi vous taire ? vous dites de si jolies choses.

VERDAC, *à part.*

Il vient d'y paraître.

MAREQUILLA.

Mais vous les réservez pour une autre... ah ! défiez vous.... Qui vient ici? ce sont des hommes!...

VERDAC, *à part.*

Vengeons nous.

MAREQUILLA.

Fuyons. (*Elle se présente successivement aux coulisses de chaque côté.*)

VERDAC. *à part.*

Ah! coquetté dé l'autré siècle : tu vas mé lé payer.

MARÉQUILLA.

De tous côtés on s'avance... Où me réfugier ? (*Verdac la prend par la main, et la fait entrer dans le pavillon dont Charles a fermé la fenêtre.*)

SCENE XV

VERDAC, SAAKEM. CURGI, et esclaves.

SAAKEM.

Je l'ai vue.

CURGI.

Et moi aussi.

SAAKEM.

Elle est là-dedans. (*Il va pour ouvrir le pavillon, on ferme la porte au verrou.*) Ah! tu t'enfermes, perfide! (*A un esclave.*) Vite des flambeaux ; des outils, et dis à mon père de se rendre en ces lieux. (*L'esclave sort.*)

CURGI, *apercevant Verdac dans l'ombre.*

Voici le coupable.

SAAKEM, *tirant son cimeterre.*

Triple sabord... Je vais te démâter.

CURGI, *le retenant.*

Arrêtez.

VERDAC, *à part.*

Il était temps !...

CURGI.

Voudriez-vous vous avilir au point de punir vous-même cet esclave ?

SAAKEM.

Tu as raison...

VERDAC.

Permettez moi dé vous observer, seigneur...

SAAKEM.

Je n'écoute rien... que la vengeance..

VERDAC.

Calmez-vous ?

SAAKEM.

Oui, mais quand tu seras empalé, brûlé, écorché...

VERDAC.

Rien qué céla.

SAAKEM.

Tu plaisantes ? je crois...

VERDAC.

Non pas. (*A part.*) Filons doux, en cé moment ; cé brutal là, pourrait bien...

SAAKEM.

Voici mon père.

SCENE XVI.

Les mêmes, OMAR, et Esclaves portant des flambeaux.

OMAR.

Qu'y a t-il donc ?

SAAKEM.

Venez, mon père, vous allez voir...

CURGI, *reconnaissant Verdac.*

Où est Charles ?

VERDAC, *mystérieusement.*

Chût... ! la dédans.

SAAKEM.

O fureur ! quoi ! ce Charles serait enfermé avec...

VERDAC, *toujours avec mystère.*

Oui...

SAAKEM.

Que l'on enfonce cette porte. (*Les esclaves travaillent à la faire sauter.*)

OMAR.

Mais enfin, apprends moi...

SAAKEM.

Un instant de patience. (*La porte s'ouvre, Saakem entre dans le pavillon, amène Maréquilla par le bras.*) Tenez..

SCENE XVII.

Les Mêmes, MAREQUILLA, ensuite CHARLES.

OMAR.

Eh, bien ? c'est Maréquilla.

SAAKEM.

Maréquilla !

OMAR.

C'était donc pour cette vieille folle que tu m'as fait venir ?

SAAKEM.

Il y a encore du monde là-dedans. (*Il entre dans le pavillon et ramène Charles par la main.*) Pour le coup, je la tiens. Venez, perfide.

MAREQUILLA.

Charles.

SAAKEM.

Charles! Curgi, visite ce pavillon. (*Curgy entre avec un esclave portant une torche.*)

MAREQUILLA.

Comment, c'est Charles?

VERDAC.

Hélas, oui, fidèle colombe, et ici, Verdac, à qui tu viens dé fairé les plus tendres aveux.

MAREQUILLA.

Je suis jouée.

VERDAC.

Un pétit peu.

CURGI, *sortant du pavillon.*

Il n'y a plus personne.

OMAR, *à Saakem.*

Veux-tu m'expliquer enfin ce que cela signifie?

SAAKEM.

Curgi m'avait prévenu que Sulmen s'était rendue, seule, dans ces jardins pour y voir l'esclave Charles.

OMAR.

Elle me quitte à l'instant.

SAAKEM, *à Curgi.*

Je te ferai distribuer cent coups de bâton pour payer ton erreur.

CURGI.

Quand il s'agirait de ma tête, je soutiendrai que c'est Sulmen que j'ai apperçue il y a plus d'une heure...

OMAR, *à part.*

Il y a plus d'une heure!

CURGI.

La différence entre elle et Maréquilla est trop sensible pour s'y tromper.

OMAR, *bas à Saakem.*

Je pense que ta cousine, que je n'ai vue qu'un instant, pourrait bien ne s'être rendue près de moi, que pour nous faire prendre le change.

SAAKEM.

Cela se pourrait.

OMAR.

Elle n'a pas d'ailleurs coutume de venir si tard chez moi, et puis ce qui s'est passé à la fête... Vois encore l'air inquiet de Charles....

SAAKEM.

Oui, oui, elle est venue dans ces jardins; elle y a vu cet esclave.

CHARLES.

Moi, seigneur... je vous assure...

SAAKEM.

Silence, mille bombes!

VERDAC.

Céla se gâté.

SAAKEM.

Oui, la perfide t'a serré la main.

CHARLES, *à part.*

Je suis perdu !

SAAKEM.

Tu l'as regardée avec tendresse.

OMAR.

Nous éclaircirons le fait ; en attendant, qu'il soit mis en prison.

VERDAC, *à part.*

Voilà cé qué jé craignais.

SAAKEM.

Allons, allons ; marche. (*On emmène Charles. Omar, Saakem et les autres sortent, à l'exception de Verdac*)

SCENE XVIII.

VERDAC, *seul*

Charles en prison! capédébious ! il n'y a pas à plaisanter ; mais, on n'a pas dé certitude si c'est réellement Sulmen qui s'est rendue dans les jardins, et nous sommes des bons, s'il n'y a qué lé damné Curgi pour soutenir son accusation, sur les serrémens dé main.. Hé, hé ! Maréquilla pourrait bien aussi... Elle sé taira.... Les tendres aveux qu'ellé m'a faits, lorsqu'ellé croyait parler à Charles, l'ont mâtée... Démain, à la pointé du jour, jé vais la trouver, jé lui fais la léçon, et jé la mets sans peine dans nos intérêts : un resté de sêvé la rend amoureuse encore, et ellé réviendra à son premier choix, puisqu'elle né peut conserver aucun espoir du côté dé Charles. Allons, Verdac, du courage, mon camarade : c'est ici lé cas dé déployer cet ardent génie qué la nature accorde à ceux qué voit naître la Garonne... Charles court des dangers ; Charles est ton ami ; il est homme d'ailleurs ; à cé titre, tu lui dois des secours, et sandis ! si son existence est ménacée, j'ai juré, foi dé Gascon, dé lé sauver ou dé périr avec lui.

Fin du premier acte.

ACTE II.

« Le Théatre représente une cour de la maison d'Omar.
» Dans le fond est le mur de clôture de la cour, et la
» porte de sortie, qui donne sur la rue. A droite, un
» corps de logis, qui n'a au rez-de-chaussée, qu'une
» seule porte ferrée comme celle d'une prison, et
» au-dessus, une fenêtre garnie de trois barreaux de
» fer. A gauche, deux portiques, dont l'un est près de
» l'avant-scène, et l'autre dans le fond : l'entrée de ces
» portiques est ornée de colonnes dégagées. »

SCENE PREMIERE.

MAREQUILLA, VERDAC.

VERDAC.

Qué tout soit fini; tu as voulu n'être infidelle, tu en as été punie. tu té répens, jé té pardonne; (*à part.*) mais je sais qu'en penser. (*haut.*) N'en parlons plus, occupons nous maintenant dé notre ami.

MAREQUILLA, *désignant la fenêtre de droite.*

Il est là.

VERDAC.

Lé pauvré diable! et qué s'est-il passé dans l'intérieur dé la maison, dépuis l'aventure dé cette nuit?

MAREQUILLA.

Le patron a interrogé la nièce...

VERDAC.

Elle n'a rien avoué, j'espère.

MAREQUILLA.

Rien.

VERDAC.

Oh! qué jé reconnais bien la discrétion du sexé... sur cet article.

MAREQUILLA.

Omar a également questionné tout son monde, et personne n'a répondu.

VERDAC.

Allons, notre ami n'en sé a quitté qué pour la peur.

MAREQUILLA.

Selmen m'a confié tous les détails de son entrevue avec Charles, et.. Mais, voici Usbeck.

VERDAC.

Est-ce après nous il cherche?

SCENE II

Les Mêmes, USBECK.

VERDAC.

Eh bien!

USBECK.

Charles va sortir de prison.

VERDAC.

Vivat!

USBECK.

Omar m'a presque mis à la question pour arracher de moi quelqu'aveu; mais j'ai tenu ferme.

VERDAC.

Tu es digné d'é ré des nôtres.

USBECK, *tirant un billet de sa ceinture.*

Par ce billet, Selmen prévient Charles de sa future liberté; elle veut être la première à lui annoncer cette heureuse nouvelle; mais je ne sais comment le lui faire parvenir.

MARÉQUILLA.

Cela n'est pas aisé.

VERDAC.

Vous êtes deux nicodèmes ; un rien vous embarrasse. Donnez-moi cé billet. (*Il ramasse une pierre, l'attache au billet et le lance par la fenêtre dans la prison.*) Il est à son adresse. On a presque toujours, sous sa main, un commissionnairé dé cetté trempé.... Ah ! voici notré prisonnier.

SCENE III.

Les Mêmes, CHARLES, *à la fenêtre.*

CHARLES.

Ah ! mon cher Verdac, je suis au comble du bonheur !

VERDAC.

Té voilà sauvé; j'espère qué cetté léçon...

CHARLES.

Ne me corrigera pas.

VERDAC.

Tu es un diable !

CHARLES.

Non, je suis amoureux, et si l'adorable Sulmen ne renonce à nos projets...

USBECK.

Au contraire ; elle y persiste plus que jamais.

VERDAC.

Voilà commé nous sommes, nous autrés Français : l'attrait dé la volupté nous faitaffronter les plus grands périls; (*A Maréquilla.*) oui, pour toi, rayonnanté créature, jé descendrais anx enfers; j'espéré qué cé n'est pas aimer froidément.

USBECK, *à Charles.*

J'ai à vous recommander, de la part de Sulmen, de vous rendre à votre pavillon, dès que vous serez libre. Je viens de lui procurer un habit d'esclave pour favoriser sa fuite, et on profitera du moment où son oncle et Saakem seront à la mosquée.

CHARLES.

Elle ne les accompagnera donc point ?

USBECK.

Elle a feint une indisposition pour s'en dispenser.

MARÉQUILLA.

Comment sortir ?

USBECK.

Eh ! parbleu, avec une des clefs du patron.

VERDAC.

Qué dis-tu ?

USBECK.

Sulmen a été assez adroite pour lui dérober celle de la petite porte du jardin.

VERDAC.

Voilà un tour digné dé la française la plus espiègle... et qué déviendrons-nous ?

USBECK.

Nous serons de la partie.

VERDAC.

Et toi aussi ?

USBECK.

Oh ! je n'abandonne pas ainsi ma jeune maîtresse, et puis j'ai à me venger de Saakem, qui m'a fait jadis administrer injustement une certaine dose de coups de bâton.

VERDAC.

Tant mieux, tant mieux.

USBECK.

Comment ! tant mieux ?...

VERDAC.

Et oui ; dé cé qué tu seras des nôtres ; car, suivant lé proverbe, plus on est dé fous, et plus on rit.

MARÉQUILLA.

Il faut donc vous suivre ?

VERDAC.

Bien entendu.

USBECK.

Omar s'avance avec son fils et Curgi.

VERDAC.

Ils viennent par cé portiqué ; rétirons nous par l'autre, ils né nous appercevront pas. (*A Charles.*) Au revoir : encore un moment, et nous serons réunis.

(Ils sortent par le premier portique, et Charles se retire.)

SCÈNE IV.

OMAR, SAAKEM, CURGI, deux Esclaves.

OMAR, *à Curgi.*

La clef de cette prison ?

CURGI, *remettant la clef.*

La voici.

OMAR, *la donnant à un esclave.*

Va chercher ce Français (*L'esclave entre dans la prison. A Curgi.*) Ah ! maître fourbe, je t'apprendrai à nous induire en erreur. Oser faire soupçonner ma nièce, et m'exposer à perdre un esclave du plus grand prix.

CURGI.

Vous allez me punir, parce que personne ne peut, ou ne veut appuyer ma déclaration.

SAAKEM, *à part.*

Il pourrait avoir raison.

CURGI.

Mais, patience.

OMAR.

Il suffit ; je sais à quoi m'en tenir.

CURGI.

Et Sulmen aussi, je vous en réponds.

OMAR.

Encore !... Voici Charles

SCENE V.

Les mêmes, CHARLES.

OMAR, *à Charles*

Si je ne m'en étais rapporté qu'aux discours de Curgi, tu aurais, je t'assure, passé un vilain moment ; mais il lui a été impossible de prouver son accusation, et j'aime à croire qu'elle est fausse.

CHARLES.

Vous pouvez en être persuadé.

OMAR.

A la bonne heure.

SAAKEM.

Que ceci te serve de leçon, dans le cas où tu voudrais t'écarter du respect que tu dois à la nièce de ton maître.

CHARLES.

Croyez que je sais apprécier la distance...

SAAKEM.

Tu fais bien, car autrement, je me chargerais de ta punition, elle serait terrible ! Allons, vire de bord, et gagne au large.

OMAR.

Va rejoindre tes travaux : fais ton devoir ; et je te promets ta liberté.

CHARLES, *à part en sortant.*

Allons rejoindre Verdac au pavillon.

OMAR, *à Curgi.*

Quant à toi, tu vas passer quelques mois en prison, et recevoir, chaque jour, vingt-cinq coups de nerf de bœuf, (*Aux deux esclaves.*) Qu'on l'emmène.

(*Les deux esclaves conduisent Curgi en prison.*)

SCENE VI.

OMAR, SAAKEM, deux Esclaves.

OMAR

Tu parais mécontent, Saakem ?

SAAKEM.

Oui.

OMAR.

Pourquoi ?

SAAKEM.

Vous ne voulez pas vous en rapporter à celui que vous avez revêtu de votre confiance, et qui la mérite.

OMAR.

Curgi est un imposteur ; et lorsqu'il s'agit de l'honneur de ma nièce, et de la vie d'un homme...

SAAKEM.

Dans une affaire de ce genre, la plus faible indice est une preuve, d'après laquelle vous auriez dû morbleu, enfermer la cousine, et faire couper la tête de l'esclave :

d'ailleurs.... je ne sais... j'ai quelques pressentimens..... je crois Sulmen d'assez mauvais goût pour ne pas m'aimer, et l'esprit d'une femme est chose si bizarre, que je ne serais pas étonné de la voir, tôt ou tard, trahir le brave et riche Saakem, pour un vil mécréant ; mais, mort de ma vie, je jure que si je n'acquiers la certitude.. .

SCENE VII.

Les Mêmes, CURGI, *à la fenêtre.*

CURGI.

Ah ! nous allons voir ce que vous allez dire, à présent.

OMAR.

Parbleu ! nous dirons que tu es en prison.

CURGI.

Oui .. mais ce que je viens de trouver, vous prouvera que je n'avais pas tort.

SAAKEM.

Qu'est-ce que c'est ?

CURGI, *montrant une lettre.*

Un billet de Sulmen.

SAAKEM.

Un billet de Sulmen !

OMAR.

Pas possible !

CURGI.

Ecrit d'aujourd'hui à ce Français. (*il le jette.*) Lisez. (*Un esclave ramasse le billet ; et le donne à Omar.*)

SAAKEM, *à Omar.*

Eh bien !

OMAR.

Un instant ; un instant. (*Il ouvre le billet.*) C'est bien son écriture. (*Il lit.*) » Aimable Charles ! vous allez être » libre.

SAAKEM.

Il ne le sera pas long-temps.

OMAR.

» Mon cœur soupire après l'heureux moment où nous » pourrons réaliser nos projets.

SAAKEM.

Ils se sont parlé.

OMAR.

» J'espère qu'ils s'effectueront aujourd'hui.

SAAKEM.

Ah ! doubles pirates, nous y mettrons bon ordre.

OMAR.

» J'ai agi, pendant que vous étiez privé de votre li- » berté, et nous n'avons plus rien qui nous empêche de » nous soustraire, vous, à l'esclavage, et moi, à l'horreur » d'unir mon sort à celui du détestable Saakem.

SAAKEM.

Il y a cela ?

OMAR.

Vois.

SAAKEM.

J'étouffe de colère.

OMAR.

Je reste confondu... (*A ses esclaves.*) Allez délivrer Curgi, et amenez Charles en ces lieux. (*Les esclaves ouvrent la prison, Curgi en sort, et on va chercher Charles.)*

SAAKEM.

Il va payer de sa vie une telle audace, et la perfide Sulmen...

OMAR.

Laisse moi le soin de punir les coupables.

SAAKEM.

Non, c'est à moi.

OMAR.

Je te le défends.

SAAKEM.

O ! mille bombes, qu'exigez-vous de moi?

OMAR.

Il est prudent de garder le secret sur cette affaire; la justice s'en saisirait, et le supplice de Sulmen...

SAAKEM.

Elle le mérite.

OMAR.

Mais ses biens, que nous conservions pour ton mariage avec elle, seraient confisqués... perdus... et pour éviter ce nouveau malheur....

CURGI.

Voici Charles.

SCENE VIII.

Les Mêmes, CHARLES, ensuite VERDAC.

CHARLES.

Que me voulez-vous?

OMAR.

Tu vas le savoir.

CHARLES.

Pourquoi cet air courroucé?

SAAKEM.

Je me tiens à quatre, pour ne pas lui lâcher toute ma bordée.

CHARLES.

Je ne puis comprendre...

(*Verdac paraît à l'entrée du premier portique, il se met derrière une colonne; il est vu des spectateurs.*)

OMAR, *montrant le billet à Charles.*

Quel est ce billet?

CHARLES.

Ce billet?... (*A part.*) Dieu, c'est celui de Sulmen; je

me rappelle que je l'ai oublié dans la prison... Funeste étourderie !

OMAR.

Tu mérites la mort, et tu ne peux l'éviter qu'en répondant à mes questions : qui t'a remis ce billet ?

CHARLES.

Je l'ignore ; on l'a jetté dans ma prison.

OMAR.

Balivernes que tout cela.

SAAKEM.

Tu te refuses donc à nous apprendre ?...

CHARLES.

Voilà tout ce que je puis vous dire.

SAAKEM, *portant la main à son poignard.*

Tremble !

CHARLES.

C'est ce que ne connait point un Français.

VERDAC, *à part.*

Allons prévénir Usbeck, et révéuons aussi-tôt.

SCENE IX.

Les Mêmes, excepté VERDAC.

OMAR.

Tu me diras, au moins, comment tu es d'intelligence avec ma nièce ?

CHARLES.

Non...

OMAR.

Et quels sont ses projets ?

CHARLES.

Vous m'interrogez vainement.

CURGI.

Le billet annonce assez le dessein de fuir.

OMAR.

Tu persistes donc à garder le silence ?

CHARLES.

Vous savez...

CURGI.

Patience !

CHARLES.

Tout ce que vous devez savoir.

OMAR.

Ah ! c'est trop fort !

SAAKEM.

Le traitre a l'air encore de nous braver.

OMAR.

Va, je n'ai pas besoin de ton aveu pour être certain de ton crime ; et d'après nos lois tu ne peux échapper au supplice, qu'en embrassant notre croyance.

CHARLES.

Mon choix n'est pas douteux.

SAAKEM.

Vous voudriez lui faire grace.

OMAR.

Non : mais il restera perpétuellement à notre service... et je l'enverrai dans une de mes propriétés, où il sera occupé aux travaux les plus pénibles.

CHARLES.

Plutôt la mort!

OMAR.

Tu as vingt-quatre heures pour te décider.

CHARLES.

Ma résolution est invariable.

SAAKEM.

Son entêtement redouble ma fureur : livrons-le au cadi.

OMAR, *bas à Saakem.*

Tu ne te rappelles pas, malheureux, que la perte des biens de Sulmen serait la suite de notre accusation.

SAAKEM, *bas à Omar.*

Alors, cherchons quelque détour pour accuser seul ce maudit esclave.

SCENE X.

Les mêmes, VERDAC.

(*Verdac reparaît à l'entrée du portique.*)

OMAR, *à Saakem.*

Nous y réfléchirons. (*A Charles.*) Ah çà! tu as bien compris?

CHARLES.

Parfaitement.

OMAR.

Dans vingt-quatre heures, le turban ou la mort. (*A Corps.*) Reconduis cet esclave en prison, et nous, allons chez Sulmen; elle sera peut-être moins discrète que ce Français.

SAAKEM.

Allons. (*Ils sortent par le second portique.*)

SCENE XI.

VERDAC, ensuite CHARLES à la croisée.

VERDAC.

Va, tu n'en sauras pas davantage dé cé côté; Usbeck, à qui jé viens dé donner le mot, prévient en cé moment Sulmen dé sé ténir sur la réserve... Par quel hasard cé maudit billet sé trouvé-t-il... Mais né réfléchissons pas à la cause du mal; pensons plutôt à en arrêter les progrès. et j'en trouverai le moyen, sinon, jé sérais lé premier Gascon resté court dans un moment difficile.

CHARLES, *à la fenêtre.*

Verdac.

VERDAC.

Ah, té voilà.

CHARLES.

Tu viens donc me faire tes adieux ?

VERDAC.

Qué dis-tu ? né té reste-t-il pas Verdac et 24 heures ?

CHARLES.

Quoi, tu sais...

VERDAC.

Tout. J'étais là pendant uné partie dé votré colloque, et jé suis instruit qué tu as la ressource dé té fairé turc.

CHARLES.

Ajoute de rester toute ma vie au service d'Omar.

VERDAC.

Ah! jé préférerais cent fois aller boiré dé l'eau du Stix... Sois tranquille; avant qué lé soleil recommencé sa carrière, tu seras libre, et jé... Mais, quel trait délumière.. Tu es sauvé!

CHARLES.

Comment ?

VERDAC.

Voici lé moyen, il est tout simple; écoute : j'ai uné limé qui té servira à couper les barreaux dé ta cage.

CHARLES, *regardant les barreaux.*

Ils sont si forts..... Ah!...

VERDAC.

Qu'est-cé ?...

CHARLES.

Celui-ci a été presqu'entièrement scié.

VERDAC.

Tant mieux! Jé vais t'apporter uno échellé dé cordé, qué dépuis long-temps jé m'étais fabriquée en cas dé bésoin; car, dans cé pays, il faut dé la prévoyance... A minuit tu descendras, jé té conduirai dans lé jardin, et zesté, par dessus lé mur.

CHARLES.

J'irai demander un azile au reconnaissant Isouf.

VERDAC.

Affairé réglée.

CHARLES.

Mais, Sulmen ?

VERDAC.

Lé principal est dé déguerpir; d'ailleurs, d'ici au moment dé ta fuite, jé verrai, sans doute, Usbeck, et... On vient; jé mé rétiré, et jé té rapporterai bientôt dé quoi prendre la clef des champs... Courage et espérance.

(*Il sort; Charles se retire.*)

SCENE XII

OMAR, SAAKEM, CURGI, USBECK, Eunuques et Esclaves.

OMAR.

Et Sulmen aussi, n'a voulu rien dire!

SAAKEM.

Triple sabord ; elle a cependant assez clairement parlé... La perfide ! oser me déclarer qu'elle me déteste à la mort...

OMAR.

Oui ; elle a même ajouté qu'elle ne pouvait être ton épouse.... que veut-elle dire par là?

SAAKEM.

C'est une énigme dont, plus tard, sans doute, elle nous expliquera le mot.

OMAR.

Allons ; il faut se rendre à la mosquée. Usbeck, je te recommande de ne laisser sortir de leur pavillon, ni Sulmen, ni Maréquilla.

USBECK.

N'ayez aucune crainte ; je surveillerai sur-tout cette dernière, car, malgré les protestations qu'elle vient de vous faire, je la soupçonne fort d'avoir remis le billet en question.

OMAR, *à Curgi.*

Et toi, je te charge du prisonnier.

CURGI.

Soyez tranquille.

SAAKEM.

Je reste avec Curgi : je n'abandonne pas ainsi mon rival. Il est d'une nation trop entreprenante, et trop fertile en miracles. Oui, c'est décidé ; je n'irai pas à la mosquée aujourd'hui.

OMAR.

Soit. (*A ses eunuques et à ses esclaves.*) Suivez-moi.

(*Il sort avec eux, et ferme la porte à double tour.*)

SCENE XIII.

SAAKEM, CURGI, USBECK, ensuite VERDAC.

CURGI.

Nous voici les gardiens de la maison.

SAAKEM.

Elle est en bonnes mains, je t'assure.

USBECK.

Je le crois.

(*Verdac paraît sous le premier portique, s'arrête et écoute*)

SAAKEM.

Il me prend envie d'aller renfermer les esclaves dans leur bagne. (*Verdac se glisse dans le second portique.*)

CURGI.

A quoi bon?

SAAKEM.

Si, pendant que nous sommes seuls, ils voulaient délivrer leur camarade....

CURGI.

Mais, ils s'exposeraient à la mort.

SAAKEM.

Je me défie de ce Verdac, l'ami de Charles : on l'a, dit-on, vu rôder ici de grand matin ; il a le talent de persuader ses compagnons d'esclavage, qui l'écoutent comme un oracle : il a la tête chaude ; je suis un diable, moi, quand j'ai le vent en poupe, et la moindre tentative ferait couler des flots de sang. Ainsi donc, je vais renfermer tout le monde ; viens, Curgi, et toi, Usbeck, reste ici en croisière.

USBECK.

J'obéis.

SAAKEM.

Tu as la clef de la prison, n'est-ce pas?

CURGI.

Oui, seigneur.

SAAKEM.

Prends garde de la perdre, au moins.

CURGI.

Soyez sans inquiétude.

SAAKEM.

Donne la-moi, je serai plus certain...

CURGI.

La voici.

SAAKEM.

Suis-moi. (*Ils sortent tous deux.*)

SCENE XIV.

VERDAC, USBECK, ensuite CHARLES à la fenêtre.

VERDAC, *avec une échelle de corde roulée sous le bras.*

Ah ! monsieur lé corsaire, tu veux mé mettre *in cassétu*. Rayé cé projet dé tés tablettes, mon cadédis, oui ; capédébious, j'ai la tété chaudé, et tu en auras bientôt uné rudé preuvé.

USBECK.

Que prétends-tu faire?

VERDAC.

Sauver Charles, sandis?

USBECK.

L'entreprise est difficile.

VERDAC.

C'est uné bibus? (*Charles paraît à la fenêtre.*) Ah!... tiens, voici l'échelle en question. (*il la lui jette.*) Dans lé paquet tu trouveras uné limé.

CHARLES.

Bien!... Usbeck, Sulmen est-elle instruite?

USBECK.

Oui.

CHARLES.

Possèdes-tu toujours la confiance d'Omar?

USBECK.

Toujours; j'ai eu l'adresse d'éloigner de moi le soupçon.

CHARLES.

Préviens Sulmen qu'à minuit...

VERDAC.

Non pas à minuit ; mais tout dé suite, ah, diable, il n'aurait qu'à passer une lubie par la tête d'Omar .. Il faut ici un coup dé maître... *Audaces fortuna juvat*... Le patron est à la mosquée ; il en a au moins pour deux grandes heures à être absent, et tu as lé temps dé travailler à ta liberté, vîte à l'ouvrage ?

CHARLES, *sciant le barreau.*

J'y suis.

VERDAC.

Toi, Usbeck, retourné près dé ta maîtresse ; qu'ellé prenne l'habit d'esclave qué tu lui as préparé, et qué, dans une heure, elle soit sur la terrasse.

USBECK.

Tu ne réfléchis pas que Saakem et Curgi vont revenir.

VERDAC.

Il faut jouer quitte ou double ; jé mé dévoue.... procuré nous des armes.

USBECK.

J'en aurai dans l'appartement d'Omar.

VERDAC.

Jé mé chargé de Saakem.

USBECK.

Y songes-tu ? Saakem, si redoutable !...

VERDAC.

Bah, bah ; une paire de moustaches bien noires, d'épais sourcils, des yeux roulans, et un air à tout pourfendre, n'en imposent pas à un français.

USBECK.

Tu m'enhardis ; compte sur moi.

CHARLES.

Le barreau est coupé.

VERDAC.

Bonne affaire !

CHARLES.

Je vais le laisser en place, pour que l'on ne s'apperçoive pas...

VERDAC.

Voici Saakem. (*A Usbeck.*) Je vais t'attendre dans le jardin, près du bosquet des citronniers. (*Il sort.*)

SCENE XV.

CHARLES, à la fenêtre ; SAAKEM, CURGI, USBECK.

SAAKEM.

Où diable peut être ce Vèrdac ? nous avons entièrement visité la maison et le jardin...

USBECK.

Seul, que pourrait-il faire ?

SAAKEM.

Sans doute : et quand il voudrait tenter quelque chose, il en faudrait plus d'un comme lui.

USBECK.

Je le crois.

SAAKEM.

Tu peux, à présent, retourner près de Sulmen ; de la surveillance sur tout, car autrement...

USBECK, *en sortant.*

N'ayez aucune inquiétude ; je ne les quitterai pas.

SCENE XVI.

Les Mêmes, excepté USBECK.

SAAKEM.

Ah ! voilà notre prisonnier. Eh bien, comment te trouves-tu là dedans ?

CHARLES.

Assez bien.

SAAKEM.

As-tu déjà fait quelques réflexions ?

CHARLES.

Une infinité.

SAAKEM.

Je le crois ; tu es commodément logé pour cela ; au reste, je juge à ton air de satisfaction que tu es décidé à prendre le turban.

CHARLES.

Pas du tout.

SAAKEM.

Tu préfères donc la mort ?

CHARLES.

Encore moins : je veux, au contraire, vivre pour ma chère Sulmen.

CURGI

L'entendez-vous ?

CHARLES.

Lui consacrer tous les instans de ma vie.

SAAKEM.

Il est fou !

CHARLES.

Et la rendre mille fois plus heureuse que si elle devenait la proie d'un méchant pirate.

SAAKEM.

Ah ! c'en est trop, et vingt coups de ce fer vont payer ton insolence. (*Il va ouvrir la porte de la prison et y entre. Cependant Verdac, Sulmen et Usbeck paraissent. Ils ont entendu la menace de Saakem. Verdac et Usbeck ont chacun un cimeterre à la main, et un pistolet à la ceinture. Verdac fait signe à Charles de descendre, et à Usbeck de se rendre maître de Curgi.*

SCENE XVII.

Les Mêmes, VERDAC, SULMEN et USBECK.

(*A peine Saakem est-il entré, que Verdac court à la porte, et la ferme à double tour et au verrou, tandis qu'Usbeck s'élance, et tient d'une main Curgi au collet, la pointe de son cimeterre sur la poitrine.*

SULMEN.

Hâtez vous, Charles, descendez.

CURGI.

Au secours!... au se...

VERDAC, *à Usbeck.*

Encore un mot, et coupez lui la parole:

Charles, pendant tout ceci, a arraché le barreau de la fenêtre, et jété en dehors l'échelle de corde. Il descend et se précipite dans les bras de Sulmen.

VERDAC, *brisant, d'une forte secousse, l'échelle de corde.*

Il est sauvé! Vivat! et voici la rétraité interceptée.

SAAKEM, *d'une voix forte, et dans l'intérieur de la prison.*

Où est-il?

VERDAC.

Cherche... oui, oui, cherche...

SAAKEM.

Un barreau coupé!... Charles auprès de Sulmen!... et Curgi capturé par Usbeck... Ah! traître... courons à l'abordage, morbleu! (*Il se retire de la fenêtre.*)

SAAKEM, *derrière la porte.*

Ouvrez.

VERDAC.

On y va. (*A Curgi.*) Allons, droit contré cette colonne.

CURGI.

Grace! grace!

VERDAC, *en le poussant contre la colonne du premier portique.*

Hé! on né veut pas té fairé dé mal, on désiré, seulément, té montrer un pétit temps d'exercice.

(*Il lie Curgi à la colonne, avec l'échelle de corde.*)

SAAKEM, *à la fenêtre.*

Scélérats! et toi, perfide Sulmen, vous croyez échapper.

VERDAC.

Sandis! nous avons là un oiseau dont lé ramage commencé fort à m'ennuyer.

SAAKEM.

Mais je vais par mes cris...

(VERDAC *a fini de lier Curgi; il prend son pistolet et ajuste Saakem.*)

Si tu né té tais jé té débarbouille... rétiré toi dans lés fonds dé ta cage...

SAAKEM.

Audacieux!..

VERDAC.

Silence ! ou jé lâche lé chien.

SAAKEM, *furieux se retire.*

O rage !

VERDAC.

Il faut lever lé camp.

CHARLES, *à Sulmen.*

Vous avez la clef de la porte du jardin, partons.

VERDAC.

Nous allons prendre, en passant, Maréquilla qui nous attend sur la terrasse.

SULMEN.

O ciel ! guide nos pas... (*Ils sortent.*)

VERDAC, *en sortant, à Saakem.*

Adieu ! mon capitaine, tu peux mé rayer du contrôlé dé ta compagnie, jé té souhaite uné bonné santé, et dé plus uné pétité dosé dé patience.

SCÈNE XVIII.

SAAKEM, CURGI.

SAAKEM, *à la fenêtre.*

Ils sont donc partis !

CURGI.

Vous le voyez...

SAAKEM.

Eh ! ne pouvoir suivre leurs pas !

CURGI.

Cela vous serait plus facile qu'à moi.

SAAKEM.

Comment ?

CURGI.

Vous n'avez qu'un saut à faire...

SAAKEM.

Est-ce pour me plaisanter ?...

CURGI.

Non, seigneur, je vous jure ; je n'en ai nulle envie... je suis encore à moitié mort de peur...

SAAKEM.

Tâche donc de te démarrer...

CURGI.

Cela est aisé à dire... je suis serré à en perdre la respiration...

SAAKEM,

Qu'il me tarde de voir rentrer mon père !

CURGI.

Et moi aussi...

SAAKEM.

Sa colère sera égale à la mienne, nous nous mettrons à la poursuite des fugitifs...

CURGI.

Ils sont plus malins que nous, vous ne les trouverez pas.

SAAKEM.

Nous ne les trouverons pas!... Tu me suivras, nous les chercherons partout, fût-ce dans les mers du Nord...

CURGI.

Il y fait trop froid.

SAAKEM.

Ou dans les gouffres de l'enfer...

CURGI.

Il y fait trop chaud. (*On ouvre la porte.*) Ah! voici votre père!

SCÈNE XIX.

Les mêmes, OMAR, suite.

CURGI. } *Ensemble.*
Seigneur!... }
SAAKEM. }
Mon père... }

OMAR.

Que vois-je?

CURGI.

Venez me délier...

OMAR.

Qui vous a mis là?...

CURGI.

Ce sont eux.

OMAR.

Et qui? eux!

SAAKEM.

Charles...

CURGI.

Sulmen, Verdac et Usbeck.

OMAR.

Que voulez-vous dire?.. où sont-ils?

SAAKEM.

Ils ont pris la fuite.. (*des esclaves délient Curgi.*)

OMAR, *va ouvrir la porte.*

O Mahomet! quoi, Charles...

CURGI.

A été délivré par Verdac; Sulmen et Usbeck l'ont aidé...

OMAR.

Les perfides! (*Saakem sort de prison.*)

SAAKEM.

Volons sur leurs traces.

OMAR.

Mais comment sont-ils sortis?

CURGI.

Par la petite porte du jardin, Sulmen en avait une clef.

OMAR. *se fouillant.*

C'est la mienne! Oh, la traîtresse. Plus d'égards.

SAAKEM.

Non, non.

OMAR.

Vengeance ! vengeance !

SAAKEM.

Oui, oui.

OMAR.

Courons chez le cadi ; mettons nous à la recherche des fugitifs, et que la mort soit le prix de leur crime et de leur témérité.

SAAKEM.

Partons. (*Ils sortent par la porte du fond.*)

ACTE III.

(*Le Théatre représente un salon de la maison d'Isouf; à gauche est un cabinet et un autre à droite, dont l'entrée est cachée par un panneau de boiserie qui s'ouvre au moyen d'un secret.*)

SCENE PREMIERE.

VERDAC, MAREQUILLA et USBECK.

(*Verdac est vêtu à la Française, ainsi que Maréquilla.*)

VERDAC.

Mé voici donc rédévénu français, par l'enveloppé, qué jé veux dire, car pour lé cœur il a toujours été lé même.

USBECK.

Je t'en fais mon compliment. Tu as été leste à te procurer d'autres habits.

VERDAC.

Dépuis long-temps, cé diablé d'uniformé d'esclavé mé pésait sur les épaules ; mais grace à un hommé rare, c'est-à-diré, à un honnété fripier, qui démeure à deux pas d'ici, jé m'en suis bientôt débarrassé.

USBECK.

Le nouveau vêtement de Sulmen lui sied à merveille.

VERDAC.

N'est-cé pas ? comme elle est jolie dans lé costume français !

USBECK.

C'est vrai.

VERDAC.

Ah ! c'est qué lés femmes dé mon pays savent sé mettré au moins ! les Grâces président à leur toilette : lé moindre crochet de leurs coëffures, un schall jété négligemment, un fichu qué soulèvé lé zéphir, sont autant de retraités ou sé nichent dé pétits amours... Eh ! tu né parlés pas dé Maréquilla... Régardé quellé célesté tournure !

MAREQUILLA, *minaudant.*

Ah ! Verdac...

USBECK.

Vous avez très bien fait d'avoir eu recours à ce déguisement.

VERDAC.

Sans doute, dé cetté manière nous mettons en défaut les limiers que l'on né manquera pas dé lancer à notré poursuite; mais incessamment nous né les craindrons plus. Isouf, à qui Charles et Sulmen racontent en cé moment leurs aventures, et qui nous a si bien accueillis, nous procuréra les moyens dé voguer vers cetté terré dé délices. Cette aimable Francé, si fertile en grands hommes; cetté France enfin où j'ai reçu le jour... Mais tu né dis mot, Maréquilla? pourquoi donc né pas partager notre allégresse?

MAREQUILLA.

Je tremble de retomber au pouvoir d'Omar.

VERDAC.

Ecoute, Cocotte; pour vivre heureux né pensons qu'au présent, et pour l'avénir, né nous forgeons pas dé noirés chimères; il est toujours assez temps dé sé chagriner, quand lé malheur nous tient sous sa griffe; jusqu'alors, vivé la joie. (*Isouf, Charles et Sulmen s'avancent.*)

USBECK.

J'ai bien envie d'aller rôder autour de cette maison, afin de veiller si quelqu'un...

VERDAC.

Tu né féras pas mal. (*Usbeck sort.*)

SCENE II.

CHARLES, SULMEN, ISOUF, VERDAC et MAREQUILLA.

ISOUF.

Ta conduite, mon cher Charles, n'est pas exempte de reproches; mais les charmes de l'aimable Sulmen sont ton excuse, et je sens qu'à ta place je me serais rendu tout aussi coupable que toi. Cependant je ne puis vous dissimuler que votre fuite vous expose aux plus grands dangers.

MAREQUILLA.

Hélas! je les avais bien prévus.

VERDAC.

Quellé pénétration!

ISOUF.

Mais tranquillisez vous, et comptez sur mon zèle pour détourner les coups qui vous menacent.

VERDAC.

Et vous réussirez, jé vous lé prédis. Jamais un rival détesté, ni un tuteur méchant, n'ont triomphé dé l'amour et dé l'amitié réunis.

ISOUF.

Maintenant que je suis au fait de vos projets, j'ai, mon ami, une nouvelle fort intéressante à t'apprendre.

CHARLES.

Laquelle?

ISOUF.

Je viens de recevoir une lettre de ton père.

CHARLES.

De mon père!

ISOUF, *lui donnant une lettre.*

La voici. Prends en connaissance.

CHARLES, *lit.*

« Seigneur Isouf, mon fils m'a souvent entretenu de vos » bontés pour lui. » Oui, je me plaisais à lui répéter combien, dans ma triste position, j'étais heureux d'avoir trouvé un bienfaiteur tel que vous.

ISOUF.

Ah! mon ami, que ne te dois-je pas? ne m'as-tu pas sauvé du fer des brigands, sur la route d'Andrinople? ah! Charles, j'ai plus gémi des circonstances malheureuses qui m'ont séparé de toi, que de la perte de mes biens, et je n'attachais quelque prix au retour de ma fortune, que pour briser les fers de mon libérateur, et lui prouver mon attachement et ma reconnaissance. Poursuis.

VERDAC, *à part.*

Cé turc là est dé la racé des bons chrétiens.

CHARLES.

» L'absence de mon fils m'a cruellement affecté. Je » voulais, il est vrai, le rappeler près de moi; mais j'ai » pensé, d'après le dérèglement de sa conduite en France.

SULMEN.

O ciel!

CHARLES.

Ces mots vous effraient. Rassurez vous, ma tendre amie, je n'avais pas encore rencontré une Sulmen, dont les vertus et les attraits inspirent cet amour constant et pur qui charme notre existence.

SULMEN.

Ah! Charles, dois-je vous croire?..

ISOUF.

Je suis garant de ses discours,

CHARLES, *lit.*

» J'ai cru que je devais le punir en prolongeant sa captivité.

VERDAC.

Qui aimé bien, chatie bien. Lé papa connait le proverbe.

CHARLES.

» Cependant je veux y mettre un terme, et que Charles tienne de vous ses lettres d'affranchissement. Je vous » adresse des traites pour valeur de 20,000 sequins, sur » plusieurs négocians de Constantinople, et je vous prie » de vouloir bien ne pas tarder à vous occuper du sort de » mon fils, que je brûle de presser contre mon cœur. » Agréez, seigneur, l'expression de mon attachement et » de ma reconnaissance. » DERCOURT.

SULMEN.

Dercourt!

CHARLES.

C'est le nom de mon père.

SULMEN.

Et il demeure?....

CHARLES.

A Paris. Mais pourquoi ces questions?

SULMEN.

Le frère de ma mère, de l'infortunée Julie Dercourt...

CHARLES.

Julie Dercourt!

SULMEN.

Habitait Lyon?

CHARLES.

C'est lui, c'est mon père.

VERDAC.

Voyez commé l'on sé rencontré.

SULMEN.

Vous seriez donc?...

CHARLES.

Le fils d'Auguste Dercourt, que des malheurs obligèrent à se fixer dans la capitale.

VERDAC.

Ergó, vous êtes cousins et très-cousins.

SULMEN.

C'est de cet oncle que me parlait souvent ma mère; c'est lui qu'elle m'a ordonné de rejoindre.

CHARLES.

Ah! je vais doubler son bonheur, en lui ramenant une nièce charmante.

ISOUF.

Un heureux hasard vous réunit; songeons maintenant à votre tranquillité, et aux moyens de vous rendre en France. Je vais chez Omar, l'empêcher de porter plainte au cadi, et lui offrir, pour chacun de vous, une forte rançon.

VERDAC.

Eh donc, pourquoi une rançon?

ISOUF.

Vous êtes son bien; il vous perd, il doit être dédommagé.

VERDAC.

Procurez nous seulement un vaisseau.

ISOUF.

Il serait visité aux Dardanelles.

VERDAC.

Vous avez raison, sandis, il en cuit toujours dé vouloir les franchir dé forcé.

ISOUF.

Je vais faire ensorte de prévenir les plaintes d'Omar,

et si je ne réussis point, nous verrons à prendre un autre parti. Attendez moi, je serai bientôt de retour. Je vais sortir par la porte des jardins, afin d'accélérer mon arrivée chez Omar. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

Les Mêmes, excepté ISOUF.

SULMEN.

Que j'aime votre ami, mon cher Charles; sa conduite et son empressement à nous servir, justifient tout le bien que vous m'en avez dit.

CHARLES.

Il est impossible de rencontrer un cœur plus sensible et plus généreux... Mais quel est ce bruit?

VERDAC

C'est Usbeck, Sandis! il court bien vite Qu'y a-t-il donc de nouveau?

SCÈNE IV.

Les Mêmes, USBECK.

CHARLES.

Tu parais effrayé!

USBECK.

On vient.

VERDAC.

Qui?

USBECK.

Omar.

VERDAC.

C'est le diable.

SULMEN.

Grand dieu!

MAREQUILLA.

Nous sommes perdus.

USBECK.

J'étais aux aguets sur la porte de la rue, quand j'ai apperçu le patron, suivi de Saukem, du chef des esclaves, d'un cadi et de plusieurs soldats.

VERDAC.

Bah! ils ne viendraient pas nous chercher ici.

USBECK

C'est ce qui te trompe, car ce frippier qui vous a vendu vos habits, et à qui Omar a parlé, lui a indiqué la maison d'Isouf.

SULMEN.

Ah! Charles, que deviendrons-nous?

MARÉQUILLA.

Je suis morte!

VERDAC.

A l'autre! Eh, tu parles encore.

MAREQUILLA, *effrayée.*

J'entends marcher. Ce sont eux.

VERDAC.

Non, c'est un esclave d'Isouf.

MAREQUILLA.

Où me cacher?

VERDAC.

Mais, attends.

MAREQUILLA.

Non, non. Ah! dans ce cabinet. (*Elle se précipite dans le cabinet de la gauche, et s'y enferme.*)

VERDAC.

Cette femme là a un fier courage... dans les jambes.

SCENE V.

SULMEN, CHARLES, VERDAC, et un Esclave muet.

(*L'esclave muet arrive, et par les gestes annonce qu'Omar et autres entrent dans la maison.*)

VERDAC.

Est-ce là tout ce qu'il nous dit?

USBECK.

C'est un muet.

VERDAC.

Excellent personnage dans la chambre d'un malade.

USBECK.

Il nous prévient qu'Omar et sa suite sont dans la maison.

SULMEN.

O ciel!

CHARLES.

Cet esclave ne peut-il nous soustraire?..

(*L'esclave voit la frayeur de Sulmen; il la rassure, et va ouvrir le cabinet de droite, caché par le panneau de boiserie.*)

VERDAC.

La merveilleuse cachette!

SULMEN.

O bonheur!

USBECK, *regardant dans le cabinet.*

La belle collection d'armes!

VERDAC.

Tant mieux, nous en usérons en cas de bésoin. (*Bruit.*)

CHARLES.

Les voici. Entrons. N'ayez aucune crainte, ma chère Sulmen. Tout nous fait augurer que nous échapperons au ressentiment d'Omar.

(*Ils entrent dans le cabinet. L'esclave enferme la porte.*)

SCENE VI.

OMAR, SAAKEM; UN CADI, l'Esclave muet, et Soldats.

OMAR.

Quoiqu'en disent les esclaves d'Isouf, les fugitifs sont ici.

SAAKEM.

Oui, oui corbleu ! ils sont ici.

LE CADI.

Nous devons d'ailleurs nous en rapporter à la déclaration de ce marchand qui a vendu des habits français aux coupables.

SAAKEM.

Au signalement qu'il en a donné, il est impossible de ne pas reconnaitre Charles, Sulmen et Verdac.

LE CADI.

Très certainement.

CURGI.

Convenez que, sans l'idée que j'ai eue d'aller trouver mon confrère, le chef des eunuques du visir, qui vient de se faire étrangler, vous ne seriez jamais venu les chercher à Pera.

LE CADI.

Assurément.

CURGI.

Car, c'est d'après les renseignemens qu'il m'a donnés sur les habitudes de Charles, que vous vous êtes décidés à vous rendre chez Isouf, son ancien maître et son ami.

OMAR.

Quoiqu'ici tout le monde se tienne sur la réserve, il faut faire des perquisitions.

SAAKEM.

Oui, et dépêchons nous.

LE CADI.

Un instant, procédons dans les formes. Ce n'est qu'en présence du maître de la maison que j'ai le droit d'intrumenter ; il est sorti, or donc...

SAAKEM.

Eh bien ?

LE CADI.

Attendons son retour.

SAAKEM.

Eh ! vous me feriez voguer aux Antipodes avec vos formes.

LE CADI.

J'en suis fâché.

SAAKEM.

Et s'il lui plaisait de ne rentrer que demain.

LE CADI.

Oh ! alors... nous reviendrions demain.

SAAKEM.

Et ceux que nous cherchons auront le temps de prendre chasse.

LE CADI.

Je ne puis faire autrement... Ma responsabilité...

OMAR, *bas au cadi.*

N'y aurait-il pas quelques moyens d'éluder ?..

LE CADI.

Aucun.

OMAR, *lui glissant une bourse que le cadi met dans sa ceinture.*

Cependant, vu l'urgence...

LE CADI, *bas à Omar.*

Mais oui: je commence à croire qu'il y a urgence... Le crime est grand... (*Haut.*) Allons, allons, visitons les locaux.

SAAKEM.

A la bonne heure.

OMAR.

Entrons d'abord là. (*Désignant la porte du cabinet de la gauche.* (Ah! ah! la clef n'y est point.

SAAKEM.

Je vais la demander à cet esclave. (*à l'esclave.*) La clef de cette porte? (*L'esclave reste immobile*) Bourreau! veux-tu répondre?

CURGI.

Ne voyez-vous pas qu'il est sourd et muet? Je vais m'en faire comprendre. (*Jeu muet entre l'esclave et Curgi.*) Son maître à cette clef.

LE CADI.

Alors commençons par une autre partie de la maison.

SAAKEM.

Dépêchons nous, je suis impatient de retrouver Charles et ses complices.

LE CADI.

Oh! leur compte est bon. Le moins qui puisse arriver aux hommes, c'est d'être empalés, et à Sulmen, ainsi qu'à l'esclave espagnole, d'être enfermées dans un sac de cuir, et jetées au fond de la mer. Venez, je pense que nous n'agirons pas en vain (*Ils sortent tous.*)

SCENE VII.

MAREQUILLA, *seule.*

(*Elle sort du cabinet, avec précaution, et toute tremblante.*)

Ah! dieu! qu'ai-je entendu!..quel affreux supplice m'est réservé: il me glace d'effroi! je puis à peine me soutenir.

SCENE VIII.

MAREQUILLA, VERDAC.

(*Verdac sort doucement de son cabinet; Maréquilla continue sans le voir.*)

MAREQUILLA.

Est-il possible de périr aussi cruellement à la fleur de mon automne!.. mais je puis éviter une mort aussi terrible.. allons nous jetter aux pieds d'Omar, implorons sa clémence, et pour me sauver, s'il faut lui faire connaître le lieu qui recèle sa nièce et les autres, je puis l'indiquer. J'ai vu, par une ouverture de la porte qu'ils se sont enfermés là. (*En se retournant elle voit Verdac.*) Ah!

VERDAC.

Veux-tu té taire, infernale piailleuse!... Ah! tu prétends nous livrer....

MAREQUILLA.

J'aurais parlé pour toi. Viens réclamer la pitié de notre patron.

VERDAC.

Jé n'abandonné point mes amis. Je dois vivre ou mourir avec eux, et jé té conséillé dé rénoncer à ton projet.

MAREQUILLA.

Non, non.

VERDAC.

C'est ton dernier mot. Eh bien, vieillé fleur d'automne, bon gré, mal gré, tu partageras notre sort. Nous nous réunirons pour t'accuser, non seulément, dé nous avoir conseillé dé fuir; mais encore dé nous en avoir procuré lé moyen...

MAREQUILLA.

Ah! double traître!...

VERDAC.

Et si jé suis empalé, j'aurai, du moins en mourant, la consolanté certitudé qué tu iras faire uné visite à *Népétune*.. J'entends marcher!

MAREQUILLA.

C'est fait de moi.

VERDAC.

Viens avec nous dans cé cabinet...

MARÉQUILLA, *en courant éperdue autour du théatre.*

Non, je ne sais plus où j'en suis... Où fuir...

VERDAC, *courant aprés elle.*

Par ici.

MAREQUILLA, *se jettant dans le cabinet de gauche.*

Je ne puis échapper au trépas. (*elle ferme la porte.*)

VERDAC, *à la porte.*

Prends gardé dé faire quelqué sottise... Ellé a perdu la tété et sé croit déjà dans lé sac. (*Saakem paraît.*) Jé suis bloqué.

SCENE IX.

SAAKEM et VERDAC.

SAAKEM, *sans voir Verdac.*

Pendant que l'on cherche d'un autre côté, je crois prudent de ne pas abandonner celui-ci.

VERDAC, *à part.*

Si jé pouvais filer!...

SAAKEM.

Je soupçonne que cette porte... (*Il apperçoit Verdac.*) Corbleu! j'avais raison... en voici toujours un.

VERDAC.

Commé vous dites.

SAAKEM.

Tu vas payer cher l'indigne traitement que tu m'as fait éprouver; mais, avant tout, réponds : où est Sulmen ?

VERDAC.

Vous étés curieux.

SAAKEM, *portant la main à son poignard.*

Insolent! prends garde.. Mais non, je vais prévenir...

VERDAC.

Un instant, (*A part.*) S'il rejoint les autres, nous sommés perdus. (*Haut.*) Vous demandez Sulmen ?

SAAKEM.

Oui.

VERDAC, *avec un air de mystère.*

Chut. (*A part.*) Il me vient une excellente idée.

SAAKEM.

Eh bien ?

VERDAC, *d'un ton suppliant.*

Jé suis trop coupablé pour démander la vie.. Cépendant si vous étiez assez généreux...

SAAKEM.

Nous verrons, nous verrons...

VERDAC.

Suivez moi.

SAAKEM, *avec joie.*

Enfin je les tiens.

VERDAC, *à part.*

Ou plutôt nous les tenons. (*Il ouvre entièrement la porte du cabinet secret qu'il avait laissée entrebaillée.*) Voyez.

SAAKEM, *regardant dans le cabinet.*

Voilà donc la perfide.. diable! quelle collection d'armes!

VERDAC.

L'amour sé plaît avec les attributs dé Mars.

SAAKEM.

Sortez, Sulmen. Courons avertir le Cadi. (*En se retournant, il se trouve en face de Verdac, qui ayant déjà guetté l'instant de le désarmer, lui arrache son poignard de la ceinture.*)

VERDAC, *avec menace.*

Sourcé dé la Garonné; jé vous lé défends!..

SAAKEM.

Téméraire, prétendrais-tu renouveller ici...

VERDAC.

Oui, et point dé train, mon cadédis, ou jé vous pélotte. (*Saakem veut lui échapper.*) Non... pas possible, vous né nous quitterez qué lorsqu'il n'y a plus dé danger pour nous... Entrez là-dedans, il y a bonne société.

SAAKEM, *furieux.*

C'en est trop.

VERDAC.

Pas dé façon.

SAAKEM.

Crains toute ma fureur.

SCENE X.

Les Mêmes, CHARLES, USBECK, *armés d'un cimeterre.*

CHARLES.

Si nous devons périr, ta mort précédera la nôtre. Entre à l'instant.

SAAKEM, *au comble de la fureur.*

Eh ne pouvoir leur résister!

VERDAC.

Allons donc, vous faites l'enfant.

USBECK.

J'entends venir quelqu'un.

VERDAC.

Avance, avance. (*Il le pousse rudement.*) Il n'y a que le premier pas qui coûte. (*Tous entrent dans le cabinet dont on referme la porte.)*

SCENE XI.

OMAR, LE CADI, et Soldats.

OMAR.

Tout a été visité, et personne..

LE CADI.

C'est surprenant!

OMAR.

Où est mon fils? Nous devions le trouver ici? Le voici, sans doute.

LE CADI.

Non, c'est votre esclave.

SCENE XII.

Les Mêmes, CURGI, *une lettre à la main.*

CURGI.

Les coupables sont ici.

OMAR.

Tu les as vus?

CURGI.

Non, mais cette lettre que je viens de saisir sur un esclave, qui entrait dans la maison, en est une preuve.

OMAR.

Voyons. (*Il prend la lettre.*) Elle est pour Charles!

LE CADI.

Vraiment.

OMAR, *l'ouvre.*

Lisons : « Je viens d'apprendre, mon cher Charles, » qu'Omar a porté plainte contre vous, et que l'on va » tout employer pour découvrir votre retraite. Si par » hasard il se rendait chez moi pour s'y livrer à des per- » quisitions, mon fidèle muet, à qui j'ai donné mes or- » dres, vous cachera dans mon cabinet d'armes...

CURGI, *désignant le cabinet de la gauche.*

C'est peut-être celui-là.

LE CADI.

Incontestablement.

OMAR.

« Vous pourrez y attendre, avec sécurité, le résultat » des démarches que je vais faire auprès du sultan.. » Auprès du sultan!

LE CADI.

Bah, bah, le sultan a bien autre chose à faire qu'à écouter Isouf. On le dit, en ce moment, occupé à faire choix du grand visir, pour remplacer celui...

OMAR

Puisque nous sommes certains du lieu qui recèle les coupables, rien n'empêche que vous n'ordonniez..

LE CADI.

Rien, absolument. Soldats, enfoncez cette porte à l'instant. (*Les soldats font sauter la porte à coups de crosse de carabine. Dès que la porte est ouverte, Curgi y entre et amène Maréquilla.*)

SCENE XIII.

Les Mêmes, MAREQUILLA *aux pieds d'Omar.*

OMAR.

Et toujours cette vieille tête!

MAREQUILLA.

Grace.

LE CADI.

Amenez les autres.

CURGI.

Elle était seule là dedans.

OMAR.

Où est Sulmen? où est Charles?

MARÉQUILLA.

Accordez moi la vie.

OMAR.

Non, non.

MAREQUILLA.

Alors, vous ne saurez rien, et vous ne trouverez personne.

OMAR.

C'est ce que nous verrons.

MAREQUILLA.

Je posséderais l'Espagne et les deux Indes que je consentirais à les perdre, et si vous parvenez à les découvrir..

OMAR.

Les fugitifs ne sont donc pas ici?

MAREQUILLA.

Vous les chercheriez vainement.

OMAR, *bas au cadi.*

Que faut-il faire?

LE CADI, *bas à Omar.*

Lui faire grace pour avoir son secret.

OMAR, *bas au cadi.*

A la bonne heure ! aussi bien n'est-ce pas à elle que j'en veux le plus. (*Haut.*) Allons, parle, tu seras épargnée.

MAREQUILLA.

Serait-il vrai ?

LE CADI.

Très certainement.

MAREQUILLA.

Eh ! bien, ceux que vous cherchez sont là ?

OMAR.

Là ?

MAREQUILLA.

Cette boiserie cache l'entrée du cabinet.

OMAR.

Comment l'ouvrir ?

MAREQUILLA.

La frayeur ne m'a pas permis de remarquer le secret....

LE CADI.

Cherchons... (*Le cadi, Omar et Gurgi cherchent.*)

GURGI.

Il y a là un petit bouton. (*Il veut le tirer.*)

OMAR.

Si, au contraire, tu poussais. (*Gurgi pousse le bouton, la porte s'ouvre avec violence, et le renverse.*)

GURGI.

Ahie ! ahie.

(*Charles et Verdac paraissent à la porte et en barrent l'entrée ; ils sont chacun armés d'un cimeterre et d'un pistolet ; le cadi, Omar et Gurgi reculent d'effroi.*)

SCENE XIV.

Les Mêmes, CHARLES, VERDAC.

CHARLES.

Le premier qui avance est mort.

VERDAC.

Nous nous férons plutôt hacher qué dé nous rendre.

LE CADI, *tout tremblant, aux soldats.*

Feu ! feu, sur ces garnemens.

SCENE XV.

Les mêmes, SAAKEM, USBECK, ensuite SULMEN.

(*Saakem veut en vain s'élancer hors du cabinet. Usbeck le tient et lève un poignard sur lui.*)

SAAKEM.

Ne tirez pas !

OMAR.

Ciel ! mon fils.

(*Verdac se saisit de Saakem, le fait passer devant lui, le renverse à ses pieds et lui applique le bout du canon de son pistolet sur la poitrine.*)

VERDAC.

Il est dé Flandres, si vous avancez d'uné démie-sémellé..

SULMEN, *paraissant derrière les autres.*

Seule je suis coupable, seule je dois périr...

LE CADI, *aux soldats.*

Faites votre devoir.

OMAR.

Vous allez sacrifier mon fils! arrêtez.. on vient.

SCENE XVI.

Les mêmes, UN ESCLAVE.

UN ESCLAVE.

Le nouveau visir est nommé; instruit que dans cette maison on a osé enfreindre les lois, il veut s'assurer, lui-même de la conduite que chacun y a tenue; il me suit.

LE CADI, *à Charles et autres.*

Allez votre affaire est bonne.

VERDAC.

C'est égal, nous nous battrons jusqu'à extinction de chaleur naturelle.

L'ESCLAVE.

Voilà le visir.

SCENE XVII, et dernière.

Les mêmes, ISOUF, suite nombreuse et brillante, *Isouf sous un riche costume.*

CHARLES.

C'est Isouf!.

SULMEN.

O bonheur!

VERDAC, *láchant Saakem.*

Nous sommes des bons.

LE CADI et OMAR.

Isouf!

ISOUF.

Lui-même. Je m'étais rendu chez sa hautesse, pour implorer sa clémence en faveur de Charles, de Sulmen, et de ceux qui les ont suivis, lorsqu'elle m'a annoncé ma nomination au poste éminent de visir. Je n'ai accepté ce difficile emploi qu'avec l'intention de faire le bien, et le premier usage que je veux faire de mon autorité, est de payer ma dette à la reconnaissance. C'est donc au nom de notre sublime sultan, que je déclare libres, Charles et ceux qui l'accompagnent. Mais qui donc a indiqué leur retraite?

VERDAC.

Cetté vieillé piègriche!

ISOUF.

Il suffit. (*Au cadi.*) De quel droit avez-vous fait ici des perquisitions en l'absence du maître?

LE CADI, *balbutiant.*

Il est vrai; mais c'est que...

ISOUF.

Rien ne peut vous excuser.

OMAR, *à Isouf.*

Permettez moi de vous représenter que ces esclaves m'appartiennent.

ISOUF.

J'acquitterai leur rançon.

OMAR.

J'ai l'honneur de vous observer qu'elle est au plus juste de 10,000 sequins pour chacun d'eux.

ISOUF.

Vous serez remboursé sur le pied d'acquisition.

OMAR.

Mais, seigneur...

ISOUF.

Telle est la volonté du sultan.

VERDAC.

En cé cas, il y aura doublément à rabattre ; car jé né lui ai coûté qué quinze cents sequins.

CHARLES.

Moi, deux milles.

USBECK.

Et moi, douze cents.

VERDAC.

C'est qu'il n'y a pas ici moyen de tromper... la marchandise parle.

MAREQUILLA.

Quant à moi...

VERDAC.

Ah ! quant à toi, jé dévais t'épouser ; mais jé té répudie.

MAREQUILLA.

Ingrat !

VERDAC.

Et si lé seigneur Isouf faisait bien, pour té punir dé nous avoir trahis, il té laisserait payer la rançon sur les cinq milles sequins...

MAREQUILLA, *bas à Verdac.*

Veux-tu te taire ?

VERDAC, *criant plus haut.*

Qué tu possèdes, et qui sont lé fruit dé trenté pétites années de service.

ISOUF.

Rien n'est plus juste.

MAREQUILLA, *à part.*

Je ne me sens pas de colère.

OMAR, *à Isouf.*

Puisqu'il le faut, seigneur, j'obéirai. (*à Saakem.*) retirons nous ; venez, Sulmen...

VERDAC.

Est-ce que vous rêvez, sandis ?

OMAR.

Comment ?

VERDAC.

Sulmen reste avec nous...

ISOUF.

Oui : j'ai su que vous ne l'unissiez à votre fils que dans des vues d'un sordide intérêt; elle est née d'une française; elle fut élevée dans la croyance de sa mère; elle retrouve dans Charles un parent dont elle est aimée, et elle va le suivre dans sa patrie.

OMAR.

Est-il possible?.. quoi c'est..

SULMEN.

Une vérité, qui fait le charme de ma vie.

ISOUF.

Disposez vous à remettre à votre nièce les biens de son père, et vous lui rendrez, aujourd'hui même, en ma présence, un compte fidèle des richesses dont l'administration vous a été confiée.

OMAR.

Quel coup!

SAAKEM.

Consolez vous mon père; je vais retourner en course, et corbleu! une bonne prise peut nous dédommager amplement, vous, de la perte de quelques milliers de sultannas, et moi de celle d'une épouse dont je n'aurais pas été aimé..

VERDAC.

Voilà cé qui s'appelle prendré son parti en brave.

SULMEN.

Recevez, bienfaisant Isouf, nos sincères remercîmens; nous vous devons tout..

ISOUF, *à Charles et Sulmen.*

Pensez quelquefois à votre ami; cet espoir seul peut adoucir les regrets qu'il va ressentir en se séparant de vous.

VERDAC.

Je né cesserai dé vous bénir, seigneur, d'avoir brisé mes fers. Venez dans notré patrie visiter les bords fleuris dé la Garonne; jé vous récévrai dans mon pétit castel; j'invitérai Charles et Sulmen à s'y rendre, et nous célébrérons la fêté de l'amitié, dé l'amour et dé la reconnaissance.

FIN.

De l'Imprimerie de F. BRETON, place Maubert, N. 17, derrière le corps-de-garde.

LA GUERRIÈRE,

OU

LA FEMME CHEVALIER,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

A grand Spectacle,

.....

PAR M. ALEXANDRE BERNOS;

Musique de MM. QUAISAIN et LANUSSE;

Ballet de M. MILLOT;

.....

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 25 Avril 1812.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT, RUE SAINT-SAUVEUR, N°. 41.

PARIS,

CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL, N°. 51,

DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS.

1812.

Personnages.	Acteurs.
LE COMTE LORENZO, Gouverneur de Reggio.....	M. Frenoy.
LE COMTE ALFREDI, Amant d'Elvire.....	M. Grévin.
FABRICE, ancien Écuyer du Comte de Bellariva.....	M. Douvry.
MEGRINO, Paysan.....	M. Millot.
Un Officier.....	M. Barthélemy.
ELVIRE, Sœur du Comte Lorenzo	Mlle. Adèle Dupuis.
LÉONORE, sous le nom de SALVADOR, Fille du Comte de Bellariva.....	Mlle. Leroy.
HYACINTHE, ancienne Gouvernante d'Elvire.....	Mlle. Lagrénois.
Officiers et Soldats.	
Habitans de Reggio.	

La Scène se passe à Reggio, dans le Palais du Gouverneur.

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY AUG 9 1971

Vu au Ministère de la Police générale, conformément aux dispositions du décret Impérial du 8 juin 1806, et à la décision de son Excellence. Paris, le 15 février 1812. Le Secrétaire général, signé Saulnier.

Vu l'approbation, permis d'afficher et de représenter. Paris, ce 7 avril 1812. Le Conseiller d'État, Préfet de Police, Baron de l'Empire. Signé Pasquier.

PQ
2196
B596

LA GUERRIÈRE,

OU

LA FEMME CHEVALIER,

Mélodrame en trois Actes, à grand Spectacle.

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre représente une Salle du Palais du Gouverneur de Reggio.)

SCENE PREMIERE.

ELVIRE ET HYACINTHE.

(Elvire et Hyacinthe entrent chacune par un côté opposé. Elvire tient une lettre qu'elle lit.)

HYACINTHE.

Ce que je viens d'apprendre serait-il vrai, Madame ? on dit qu'enfin nous reverrons aujourd'hui le comte Lorenzo votre frère.

ELVIRE.

Oui, ma chère Hyacinthe, son retour m'est annoncé par cette lettre que vient de me remettre son écuyer Salvador.

HYACINTHE.

Salvador est ici ?

ELVIRE.

Il vient d'arriver à l'instant.

HYACINTHE.

Votre cousin le Seigneur Alfredi en est-il informé ?

ELVIRE.

Je l'ignore.

HYACINTHE.

Je ne crois pas que la présence de ce jeune homme le flatte infiniment.

ELVIRE.

Pourquoi ?

HYACINTHE.

Vous ne vous rappelez donc plus qu'il s'en est montré jaloux à l'excès ?

ELVIRE.

Il avait bien tort.

HYACINTHE.

Sans doute ; mais vous savez qu'une parole, un geste, un regard, tout enfin lui porte ombrage.

ELVIRE.

Il devrait être assuré que je l'aime, et ne pas oublier surtout que ma main lui est promise.

HYACINTHE.

Certainement ; mais revenons à Salvador, le comte Lorenzo sait-il enfin ce que peut être ce jeune inconnu ?

ELVIRE.

Non, toujours le même mystère sur sa famille. Il est cependant instruit que c'est une femme.

HYACINTHE.

Comment ! une femme !

ELVIRE.

Oui, Salvador est une femme.

HYACINTHE.

Est-il possible ? Quoi ! l'Ecuyer de votre frère est une femme !

ELVIRE.

Oui, ma chère Hyacinthe ; ce Salvador qui l'année dernière s'est trouvé parmi les nouvelles levées de la Calabre ; que le Comte a distingué dans la multitude : ce Salvador dont la beauté, la jeunesse, l'esprit et les grâces l'ont charmé au point d'en faire à l'instant son Ecuyer ; qui le conjura de ne point l'interroger sur sa naissance, et qui promit de le servir avec zèle et fidélité ; ce Salvador, en un mot, est une femme.

HYACINTHE.

C'est donc à une femme, qu'Alphonse, roi de Naples, notre illustre souverain et le comte Lorenzo doivent d'avoir échappé au cimeterre des Turcs, à la reprise de la ville d'Otrante ? Là ! qu'on vienne me dire à présent, qu'on ne trouve point de bravoure dans notre sexe !.. Et comment votre frère est-il parvenu à savoir...

ELVIRE.

Cette lettre va te l'apprendre ; mais tu seras bien plus surprise encore, quand tu sauras ce qu'il exige de moi.

HYACINTHE.

Ah ! lisez, je suis impatiente...

ELVIRE.

Écoute ; (*elle lit.*) « De Naples, le 12 août 1480. L'armée qui » a reconquis Otrante, dont le fameux Mahomet second s'était » emparé, il y a près d'un an, pour se venger d'avoir échoué

» devant Rhodes, rentre dans ses quartiers, ma chère Elvire, et » je t'annonce avec joie, que je reviens près de toi passer, dans » mon gouvernement de la Calabre, le temps que doit durer » la trêve accordée aux Maures.

HYACINTHE.

Nous allons donc enfin le posséder, ce cher Gouverneur !

ELVIRE.

» Mon écuyer Salvador, que je charge de cette lettre, ne me » précédera que de quelques heures ; il part suivi de Fabrice...

HYACINTHE.

Ah ! Fabrice est ici ! .. (*à part.*) Je n'osais le demander.

ELVIRE.

» Mais combien tu seras étonnée, lorsque tu sauras que la » veille de mon départ de l'armée, un heureux hasard m'a fait » connaître que mon libérateur, mon ange tutélaire, mon Sal- » vador, enfin, est une femme.

HYACINTHE.

Je n'en reviens pas.

ELVIRE.

» Et voici comment j'en fus instruit : m'étant levé, à la pointe » du jour, pour faire donner quelques ordres aux troupes que » je commande, j'entre dans la tente de cette intéressante » personne ; elle dormait, et j'allais la réveiller, lorsqu'un » porte-feuille, prêt à s'échapper de sa ceinture, s'offre à ma vue ; » je m'en saisis ; je le visite dans l'espoir d'éclaircir le secret » qu'elle a toujours gardé sur son origine, et je ne trouve que » deux lettres sans signature, que je juge être de son père ; elles » m'apprennent que l'armure d'un Ecuyer cache une femme » nommée Léonore, et qu'elle est d'un rang distingué ; mais » elles me laissent ignorer encore sa naissance et son pays.

HYACINTHE.

Quelle désolante discrétion !

ELVIRE.

» Une subite réflexion m'engage à ne pas laisser éclater la joie » que j'éprouve ; je remets le porte-feuille à sa place ; je m'éloi- » gne, et je songe à la conduite que je dois tenir pour obliger » Léonore à nous révéler elle-même sa famille et son sexe. » Après une foule de projets presqu'aussitôt rejetés que je les » formais, je m'arrête à celui dont je vais te faire part.

HYACINTHE.

Ah ! voyons.

ELVIRE.

» Comme il est reconnu que les femmes se confient entr'elles.

HYACINTHE.

Des choses qu'elles ne confient jamais aux hommes...

ELVIRE.

C'est mot à mot ce que dit la lettre ; (*elle lit.*) » Il faut, ma

» chère Elvire, et le bonheur de ma vie en dépend, que tu » fasses croire adroitement à Léonore que mon intention est de » t'unir à elle, et que tu paraisses en être éprise...

HYACINTHE.

La singulière idée !..

ELVIRE.

Tu sais qu'il en a par fois d'extraordinaires. (*Elle lit.*) » Ne » pouvant répondre à mes désirs, elle sera contrainte alors de » se faire connaître, et ma libératrice devient mon épouse. » J'aurais bien attendu que je fusse à Reggio pour te parler de » ce projet, mais jusqu'au moment de mon arrivée, tu pourras » y réfléchir, et même commencer à l'exécuter, si tu l'ap- » prouves; ne communiques ma lettre à personne; j'excepte » seulement Hyacinthe dont je connais l'attachement, la pru- » dence et la discrétion. »

HYACINTHE.

Le Comte Lorenzo me rend justice; on me couperoit en quatre, plutôt que de m'arracher un mot, quand je n'ai pas envie de parler.

ELVIRE.

Eh bien ! qu'en penses-tu ?

HYACINTHE.

Mais, vous-même, qu'en pensez-vous ?

ELVIRE.

Si je me prête aux désirs de mon frère, cette épreuve peut me faire perdre l'estime de Léonore.

HYACINTHE.

Oh ! ce n'est point cela qui m'inquiète. C'est plutôt le seigneur Alfrédi... Il est à craindre que...

ELVIRE.

Chut ! on vient...

HYACINTHE.

C'est lui !

ELVIRE.

Silence ! Lorsque nous serons seules, nous chercherons les moyens de servir l'amitié sans allarmer l'amour.

SCÈNE II.

Les Mêmes, ALFRÉDI.

ALFRÉDI.

Ah ! ma chère Elvire, vous me voyez au comble de la joie ! L'arrivée du Comte me rend le plus heureux des hommes: en partant pour l'armée, vous n'ignorez pas qu'il m'a promis qu'à son retour l'hymen serait le prix de ma constance. Quel beau jour se prépare ! Je ne puis y songer, sans en ressentir la plus délicieuse émotion.

ELVIRE.

Alfrédi, je partage vôtre joie, et l'idée de vous nommer bientôt mon époux, plaît à ce cœur habitué dès mon enfance à vous chérir : mais pour être parfaitement heureux, il faut avoir l'un pour l'autre cette confiance qui prouve un amour tendre et délicat ; surtout, plus d'injustes soupçons !..

ALFREDI.

Ah ! jamais. Je l'avouerai, oui, j'ai par fois ressenti quelques légers mouvemens de jalousie.

HYACINTHE, *à part.*

Légers ! il est modeste.

ALFRÉDI.

Mais, j'ai pris la ferme résolution de m'en corriger.

ELVIRE.

Tant mieux, mon ami.

ALFRÉDI.

Ce matin encore, je me disais : je n'existe que pour mon Elvire ; je l'adore ; je suis certain d'en être aimé ; dois-je donc craindre ?.. (*appercevant la lettre que tient Elvire*) Quelle est cette lettre ?

ELVIRE.

Cette lettre est celle que je viens de recevoir de mon frère.

ALFRÉDI.

Il vous parle sans doute de notre hymen ; voyons, voyons, que je lise...

ELVIRE.

J'en suis désespérée ; mais je ne puis me rendre à vos désirs.

ALFRÉDI.

Comment !

ELVIRE.

Il m'a recommandé de ne la montrer à personne...

ALFREDI.

A moi...

HYACINTHE.

Vous êtes quelqu'un, je pense.

ELVIRE.

A personne, vous dis-je.

ALFRÉDI.

Et cette lettre est de Lorenzo ?

ELVIRE.

Elle vient de m'être remise par Salvador.

ALFREDI.

Par Salvador !.. Elle n'est point de votre frère...

ELVIRE.

De qui voulez-vous donc qu'elle vienne ?..

ALFREDI.

De Salvador lui-même, qui n'osant pas vous avouer son amour...

HYACINTHE, *avec humeur.*

Aurait-il besoin d'écrire, puisqu'il est ici ?

ALFRÉDI.

Le respect peut le retenir encore...

ELVIRE.

Plaisantez-vous, Alfrédi ?

ALFRÉDI.

Non, Madame, non ; croyez que je n'ai pas oublié l'accueil que cet écuyer reçut de vous, l'année dernière, pendant le séjour que les nouveaux guerriers ont fait à Reggio, pour être exercés dans l'art de vaincre. Ce mystérieux étranger n'a-t-il pas été admis dans votre intime société, et ne lui donnâtes-vous point des marques du plus touchant intérêt ?

ELVIRE.

Quel injurieux soupçon !.. est-ce ainsi que !..

ALFRÉDI.

Mais revenons à cette lettre ; vous conviendrez qu'après m'avoir communiqué toutes celles que le Comte vous a écrites pendant son absence, il est singulier que je ne puisse voir la dernière.

ELVIRE.

Cela me paraît, comme à vous, tout-à-fait singulier ; mais tel est l'ordre de mon frère.

ALFRÉDI.

Que cette ordre existe ou non, cette lettre me cause les plus vives allarmes, et je prétends la voir. (*Il fait un mouvement pour s'en saisir.*)

ELVIRE, *remettant la lettre dans son sein.*

Vous prétendez !..

ALFRÉDI.

Oui, Madame.

HYACINTHE.

C'est du positif.

ELVIRE.

Je suis outrée ! Mais, à vous entendre, on vous croiroit déjà mon époux.

HYACINTHE.

Certainement, et ce ton d'autorité annonce, dans le cher cousin, les plus heureuses dispositions à faire un mari dans toute la force du terme.

ELVIRE.

Eh ! de quel droit prétendez-vous ?..

ALFRÉDI.

Du droit que votre frère m'a transmis en me promettant votre main, et en me chargeant de veiller sur vous.

HYACINTHE.

Plaît-il ? Eh ! que suis-je donc dans ce palais, Monsieur le

surveillant? Oubliez-vous que j'étais honorée de la confiance des parens de celle que vous outragez? que, privée de sa mère dès l'âge le plus tendre, je l'ai élevée; que j'ai formé son cœur à la vertu; que je l'aime plus que vous ne l'aimerez jamais, et que je possède la confiance de son frère...

ALFRÉDI.

Je parle à Elvire...

HYACINTHE.

Et moi, je vous réponds. Vous avez beau commander en Calabre en l'absence du Comte Lorenzo, vous ne me ferez pas taire. Depuis vingt-cinq ans que je suis auprès de ma maîtresse, j'ai toujours eu mon franc-parler, et je parlerai...

ALFRÉDI.

Eh bien, parlez, puisque vous ne pouvez vous en empêcher; mais, moi, je veux voir cette lettre...

ELVIRE.

Vous ne la verrez pas.

ALFRÉDI.

Vous me refusez?

ELVIRE.

Absolument.

HYACINTHE.

Oui, très-absolument.

ALFRÉDI.

Il suffit. Je me retire, pour ne pas manquer aux égards dus à votre sexe.

HYACINTHE.

Oh! vous ne risquez rien; le plus fort est déjà fait.

ALFRÉDI.

J'attends l'arrivée de votre frère; il est votre tuteur, et il saura vous forcer à lui montrer cet écrit. Alors je connaîtrai le téméraire qui cherche à me ravir votre cœur, je le lui disputerai les armes à la main, et nous verrons celui des deux qui méritera le plus de le posséder. (*Il sort.*)

HYACINTHE.

Bon voyage!

SCENE III.

ELVIRE, HYACINTHE.

ELVIRE.

Mon indignation est à son comble!

HYACINTHE.

Et la mienne aussi; vous pouviez cependant éviter cette scène, en lui montrant seulement la signature de votre frère.

ELVIRE.

J'y ai pensé ; mais j'ai voulu voir jusqu'à quel point il pousserait ses emportemens... Et c'est ainsi qu'il répond à ma tendresse ! Quel affreux avenir me présage sa funeste jalousie !

HYACINTHE.

Au lieu de vous désoler, songez plutôt à le punir.

ELVIRE.

Oh ! c'est bien mon intention ; et la lettre de Lorenzo m'en offre le moyen.

HYACINTHE.

C'est vrai.

ELVIRE.

Dans la crainte de l'affliger, j'étais résolue à ne point rendre à mon frère le service qu'il me demande. Eh bien ! je le lui rendrai.

HYACINTHE.

Vous aurez raison.

ELVIRE.

Je veux qu'à son tour, Alfrédi ressente une partie des chagrins qu'il me cause.

HYACINTHE.

Je vous approuve : tourmenter un jaloux, est un acte méritoire... Allons, allons, disposez vos batteries ; moi, je vais dresser les miennes.

ELVIRE.

Que prétends-tu faire ?

HYACINTHE.

En donnant une leçon au Seigneur Alfrédi, vous servez votre frère ; eh bien ! je veux le servir aussi.

ELVIRE.

Comment ?

HYACINTHE.

Avant le départ de nos guerriers, je me suis aperçue que je n'étais pas indifférente à Fabrice, le vieil écuyer de Léonore ; de temps en temps, il m'adressait à la dérobée quelques douceurs que j'écoutais volontiers, car je l'aime...

ELVIRE.

Tu l'aimes ?

HYACINTHE.

Sans doute : cela vous étonne à mon âge ?.. Que voulez-vous ? Vous allez vous marier, je ne pourrai plus être du matin au soir auprès de vous, comme depuis votre enfance j'en ai contracté la douce habitude ; dans ma vieillesse, je me trouverais seule, toujours vis-à-vis de moi-même ; et, pour éviter que l'ennui ne me tue, ma foi, je suis décidée à prendre un époux.

ELVIRE.

Et c'est Fabrice ?..

HYACINTHE.

Lui-même : sa franchise, son enjouement et ses bonnes qualités me préviennent en sa faveur, et je ne veux plus tarder à lui faire connaître mes sentimens. Dans l'excès de sa joie, il est possible qu'il laisse échapper quelques mots sur sa maîtresse... Mais on vient... c'est lui ; laissez-moi seule, je vais tâcher de le faire donner dans le piège que je lui prépare.

ELVIRE.

Je te quitte, pour aller ordonner les fêtes qui doivent célébrer le retour de mon frère ; profite de ce moment pour questionner Fabrice ; recommandes lui en même temps d'avertir de ma part Léonore que j'ai à l'entretenir d'un important objet, et qu'il lui dise de m'attendre dans cette salle, où je ne tarderai pas à reparaître.

HYACINTHE.

Vous serez obéie, Madame. (*Elvire sort.*) Voici mon vieil adorateur.

SCENE IV.

HYACINTHE, FABRICE.

FABRICE.

Enfin je vous trouve, dame Hyacinthe ! Depuis mon arrivée je vous cherche partout ; mais vous voilà, toujours rayonnante de fraîcheur et de santé.

HYACINTHE.

Le Seigneur Fabrice est galant !

FABRICE.

Le Seigneur Fabrice est vrai, et aussi vrai que brûlant d'amour.

HYACINTHE.

Ah ! mon Dieu ! Et pour qui ?

FABRICE.

Pouvez-vous le demander ?.. Pour vous, ma divine ! Je vous l'ai dit avant d'aller me mesurer contre ces redoutables Musulmans, et je le répète encore : je vous aime comme je n'ai jamais aimé. Oh ! dame ! je ne sais pas soupirer langoureusement en silence des années entières ; faire ainsi la cour ne convient plus à nos âges....

HYACINTHE.

Vous avez raison... J'ai cinquante-cinq ans bien comptés....

FABRICE.

D'honneur ! on ne le croirait pas... Mais moi, j'en ai soixante bien sonnés, dame Hyacinthe, et mon seul but, en me mariant, est d'avoir une compagne douce, bonne, aimable, avec laquelle je puisse causer et qui répande quelques fleurs sur mes derniers momens.

HYACINTHE, *avec un soupir.*

Je pense de même, Fabrice.

FABRICE.

Vraiment! Eh bien! si je vous plais, dites un mot, et vous serez ma femme.

HYACINTHE, *minaudant.*

Vous êtes pressant, Fabrice!

FABRICE.

En amour comme en guerre, dit-on, il faut brusquer l'attaque.

HYACINTHE.

Ah! ne me parlez pas de guerre, encore moins d'attaque; je capitule, et je me rends

FABRICE.

Victoire délicieuse! Elle me met au comble du bonheur, et dans le transport qui m'agite... (*En saisissant une des mains d'Hyacinthe.*)

HYACINTHE, *la retirant vivement.*

Doucement! de la sagesse...

FABRICE.

Eh! comment la conserver auprès de vous? D'ailleurs, la beauté la plus sévère a-t-elle jamais refusé de laisser prendre un baiser?..

HYACINTHE, *lui présentant la main.*

Allons, prenez, et soyez heureux!

FABRICE, *baisant à plusieurs reprises la main d'Hyacinthe.*

Charmante petite main!.. qui m'appartiendra... Oh! si je ne me retenais... je te croquerais! (*à part.*) Il me semble que je suis encore à vingt ans!..

HYACINTHE.

Ah ça!.. il faut profiter de la circonstance, car notre mariage ne sera pas le seul qui se fera dans ce palais...

FABRICE.

Je le sais: le Seigneur Alfrédi épouse Elvire.

HYACINTHE.

Le Seigneur Alfrédi n'épouse plus Elvire.

FABRICE.

Bah!..

HYACINTHE.

Il est trop jaloux pour la rendre heureuse, et le Comte destine à sa sœur un tout autre parti.

FABRICE.

Oh! oh! quel changement! et ce parti est-il?....

HYACINTE.

Charmant! Le jeune homme est doué d'une figure céleste; il est brave, aimable....

FABRICE.

Et vous le nommez ?

HYACINTE.

Salvador.

FABRICE.

Hein ? plaît-il ?

HYACINTHE.

Salvador. Est-ce que vous êtes sourd ?

FABRICE.

Non, non.... Salvador.....

HYACINTE.

Cela vous surprend ? Je le crois.

FABRICE.

Salvador, époux d'Elvire ! Allons, vous plaisantez....

HYACINTE.

Je ne plaisante pas.

FABRICE.

Et votre maîtresse y consent ?

HYACINTE.

Elle y consent.

FABRICE.

Quelle idée ! Et c'est le gouverneur qui veut faire ce mariage ?

HYACINTE.

N'est-il pas naturel que le brave qui a sauvé ses jours et ceux du roi devienne son beau-frère ?

FABRICE.

Je ne vois là rien de naturel du tout, et ce mariage ne se fera pas.

HYACINTHE.

Il se fera.

FABRICE.

Il faudrait pour cela un fier miracle.

HYACINTHE, *à part.*

Nous y voilà.... (*haut*). Quel miracle ?

FABRICE.

Ah !

HYACINTHE.

Le jeune homme est aimé d'Elvire.

FABRICE.

Tenez, croyez-moi, rendez-lui le service de l'engager à renoncer à cet hymen.

HYACINTHE.

Pourquoi ?

FABRICE.

Un obstacle invincible....

HYANCINTHE.

Salvador serait-il déjà marié ?

FABRICE.

Non ; mais sa famille....

HYACINTHE.

Il la fera connaître.

FABRICE.

Et son secret....

HYACINTHE.

Il le révèlera.

FABRICE.

Impossible.

HYANCINTHE.

En a-t-on pour ses amis, pour ses futurs parens? Vous-même, en auriez-vous pour moi?

FABRICE.

Non ; vous serez toujours la confidente de toutes mes pensées.

HYANCINTHE, *à part.*

Bon.... (*haut*) Alors, si je vous demandais qui vous êtes, ce que vous avez fait, et à qui vous appartenez?

FABRICE, *à part.*

Je la devine.... (*haut*) Je répondrais à vos désirs.

HYACINTHE, *à part*

Je le tiens!

FABRICE, *mystérieusement*

Je..... mais de la discrétion.

HYACINTHE.

Je vous la promets.

FABRICE.

Attendez. (*Il va voir si personne n'écoute.*)

HYACINTHE, *à part avec joie,*

Je savais bien que je le ferais parler.

FABRICE, *apres avoir conduit Hyacinthe dans un coin du théâtre.*

Je peux me flatter d'être un honnête homme; je n'ai jamais rien fait contre les principes de l'honneur, et je suis écuyer de Salvador.

HYACINTHE.

Bon! voilà pour vous; mais quel est Salvador?

FABRICE.

Son secret n'est pas le mien.

HYACINTHE.

C'était bien la peine de prendre tant de précautions.

FABRICE.

Pardonnez-moi ; quand on a la faiblesse de se louer soi-même, il faut prendre garde d'être entendu, autrement on passe pour un fat ou un imbécille.

HYACINTHE.

Mais enfin, d'où êtes-vous? Quels sont vos parens?

FABRICE.

Écoutez, dame Hyacinthe, mon sort est tellement lié à celui de mon jeune maître, que je ne puis vous donner sur moi d'autres renseignemens sans trahir sa confiance.

HYACINTHE. *à part.*

Allons! je ne saurai rien. (*haut.*) J'aime votre discrétion, Fabrice, elle prouve en votre faveur, et je vous en estime davantage... A propos! prévenez Salvador de se rendre dans cette salle, et d'y attendre Elvire, qui veut lui parler d'une affaire importante.

FABRICE.

Est-ce pour le mariage?

HYACINTHE.

Je l'ignore; quant au nôtre...

FABRICE.

Oh! celui-là est possible. Cependant je dois vous avertir que je suis forcé de le différer jusqu'à ce que le sort de mon maître soit décidé.

HYACINTHE, *avec un sourire malin.*

Le sort de votre maître! il le sera plutôt que vous ne le pensez.

FABRICE.

Comment?

HYACINTHE.

Vous gardez votre secret, je garde aussi le mien. Avant huit jours, je serai Madame Fabrice, et Salvador aura subi les lois d'un brillant hyménée. C'est Hyacinthe qui vous en donne l'assurance, et vous pouvez compter sur sa parole.... Au revoir.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

FABRICE, *seul.*

On dirait qu'elle me plaisante à son tour!.. Quel en serait le motif? Oh! non; c'est une petite vengeance, ou bien elle plaide le faux pour savoir le vrai.... Allons prévenir Léonore... Mais je crois l'apercevoir... Oui, c'est elle... Informons-la de ce qui se passe à son égard.

SCÈNE VI.

LÉONORE, FABRICE.

LÉONORE.

Ah! te voilà, Fabrice?

FABRICE.

Oui. Eh bien ! êtes-vous satisfaite de l'accueil que vous avez reçu dans ce palais ?

LÉONORE.

Oui ; je suis chérie et fêtée de tout le monde.

FABRICE.

Rien n'est plus naturel ; on adore Alphonse, on aime le Comte Lorenzo, et vous êtes leur libératrice.

LEONORE.

J'étais guidée par l'honneur et la reconnaissance.

FABRICE.

Vous l'avez bien prouvé en bravant la mort pour leur sauver la vie.

LEONORE.

Le Gouverneur était prêt à périr en défendant le Roi, qui voulut planter lui-même son étendart sur les murs d'Otrante, et qui bientôt fut enveloppé par un nombreux parti de Mahométans. J'ai vu leur danger, et je n'ai consulté que mon cœur pour détourner les coups dont ils étaient tous deux menacés. Ah ! Fabrice, qui n'eût pas mille fois exposé ses jours pour conserver surtout ceux du comte Lorenzo, d'un guerrier aussi vaillant, qu'il est aimable, sensible et généreux.

FABRICE, *à part, après avoir regardé Léonore avec surprise.*

Tableu ! quelle chaleur ! hum !

LEONORE, *à part.*

Mon amour me trahit malgré moi !

FABRICE, *à part.*

Ce n'est pas la première fois que j'en fais la remarque. (*Haut.*) Oui, oui, c'eût été dommage que la mort vînt ravir le Gouverneur à ceux dont il est aimé : il connait l'importance du service que vous lui avez rendu ; aussi, depuis quelques jours son amitié pour vous semble à chaque instant prendre une force nouvelle, et je crois que vous feriez bien de profiter de cet enthousiasme pour lui confier votre secret.

LÉONORE.

Y penses-tu ? J'irais déclarer que je dois le jour à l'infortuné comte de Bellariva, gouverneur de Tarente, qui fut, il y a six ans, condamné à perdre la tête, comme traître à sa patrie ! Eh ! ne serait-ce pas exposer les jours de mon père ?

FABRICE.

Non, sans doute ; vous assurerez le comte Lorenzo que mon respectable maître est victime de la perfidie de Zévillar, l'un des favoris d'Alphonse, et qui, depuis long-temps, convoitait le Gouvernement de Tarente. Vous ajouterez qu'il fut obligé de prendre la fuite, accompagné de sa fille chérie ; que je le suivis avec Juliana, ma sœur ; qu'il se fixa dans le hameau de Morénas, situé aux pieds de l'Appennin ; que pendant cinq ans,

exilé, il y vécut ignoré, lui, sous le simple nom d'Alberto, et vous, comme son fils, sous celui de Salvador.

LEONORE.

Tout le Royaume est persuadé de son crime, et Lorenzo partage peut-être l'erreur générale.

FABRICE.

Vous le désabuserez. Il se rappellera que, par cet édit qui, l'année dernière, ordonna une levée générale pour expulser les Turcs de notre territoire, ceux qui n'ont pu marcher en personne, ou se faire remplacer par un fils, se sont vus forcés de donner à l'Etat la moitié de leurs biens. Eh! quelle haute idée n'aura-t-il pas de vous, en apprenant que pour conserver au comte de Bellariva la modeste propriété qui suffisait à peine à son existence, votre amour filial vous a décidé à prendre les armes? Ce sublime dévouement augmentera l'estime et l'affection qu'il vous porte. Il en sera électrisé, comme je le suis moi-même, par le souvenir des paroles que vous adressâtes alors au comte de Bellariva. Il me semble encore vous entendre lui dire: «Ne t'afflige » pas, mon père, je suis heureuse de pouvoir en ce jour te » prouver ma tendresse; à Morénas, on me croit ton fils; eh » bien! j'irai combattre les Musulmans: j'ai vingt ans, la chasse » et l'habitude du travail m'ont donné la force de supporter les » fatigues de la guerre; Fabrice m'accompagnera, et par ce » moyen je t'évite de ressentir les horreurs du besoin; le sou- » venir de tes anciens exploits me donne un courage au-dessus » de mon sexe. Je me distinguerai par d'éclatantes actions, et » je reviendrai déposer à tes pieds le prix de mes services. » Oui, Léonore, tel est mon avis, vous devez vous faire connaître; non-seulement le bonheur de votre père vous en fait la loi, mais encore les vues que le Comte a sur vous exigent que vous ne différiez pas plus long-temps à déclarer qui vous êtes.

LEONORE.

Quelles sont ces vues?

FABRICE.

Apprenez...

LEONORE.

Quelqu'un s'avance...

FABRICE.

Peste soit de l'importun!

LEONORE.

C'est Alfrédi...il a l'air bien soucieux!

FABRICE.

Il a peut-être reçu son congé...

LEONORE.

Son congé!

FABRICE.

Le voici ! taisons-nous ; je vous instruirai dans un autre moment.

SCENE VII.

Les Mêmes, ALFRÉDI.

(En entrant, Alfrédi toise Léonore de la tête aux pieds.)

FABRICE, *à part.*

Quels regards !

ALFRÉDI, *à Fabrice.*

J'ai besoin de parler à votre maître, sortez.

LÉONORE, *à Fabrice.*

Demeure... (*à Alfrédi.*) Il est inutile qu'il s'éloigne, Seigneur ; à peine m'auriez-vous quittée, qu'il saurait...

ALFRÉDI.

Eh bien ! qu'il reste.

FABRICE, *à part.*

C'est fini ; il a reçu son congé.

ALFRÉDI.

Votre conduite à l'armée est digne d'éloges, Salvador.

FABRICE, *à part.*

La belle nouvelle !

LEONORE.

J'ai fait mon devoir, Seigneur.

ALFRÉDI.

De brillantes récompenses seront, sans doute, le prix de votre valeur ; cependant je vous conseille de ne jamais oublier que Lorenzo a bien voulu vous retirer de la foule obscure des derniers habitans de la Calabre, pour vous élever au poste que vous tenez de sa bienveillance.

LÉONORE.

Un tel avis, Seigneur, a droit de me surprendre.

FABRICE, *à part.*

Il ne me surprend pas, moi.

ALFRÉDI.

J'ai su pénétrer vos ambitieux projets...

LÉONORE.

Mes ambitieux projets !...je ne vous comprends pas, Seigneur.

ALFRÉDI.

Je vais m'expliquer plus clairement. Vous n'ignorez pas mes droits à la main d'Elvire.

FABRICE, *à part.*

Nous y voilà.

LÉONORE.

Je les connais, et je vous félicite du bonheur qui vous attend.

ALFRÉDI.

Vous m'en félicitez ?

LÉONORE.

Sincèrement.

ALFRÉDI.

Eh ! pourquoi donc osez-vous être épris de ses attraits ?

LÉONORE.

Moi, Seigneur, être épris des attraits d'Elvire !

ALFRÉDI.

Vous-même.

LÉONORE.

Il me serait facile de prouver que je ne puis payer la bienveillance dont elle m'honore, que du seul tribut d'un attachement aussi pur que respectueux.

ALFRÉDI.

Vous cherchez à m'en imposer.

FABRICE.

Il vous a dit la vérité, Seigneur, et il est aussi difficile à mon maître d'être amoureux de votre cousine, qu'à moi, parbleu... de vous épouser.

ALFRÉDI.

Insolent !

FABRICE.

Rien n'est plus vrai.

ALFRÉDI.

Quelques soient, au reste, vos sentimens pour celle que j'aime, je vous défends de paraître à l'avenir devant elle. Je vous ordonne même d'éviter sa présence, et de cesser enfin de vous placer entre elle et moi.

LÉONORE.

Je ne puis être un obstacle à votre bonheur; vous pouvez épouser Elvire; mais renoncer au plaisir que je dois naturellement goûter dans ses entretiens; ah ! Seigneur, ce sacrifice serait trop pénible, et pour vous le faire, vous me permettrez d'attendre ses ordres et ceux du Comte qui, seul en ces lieux, a le droit de m'en donner.

ALFRÉDI, *la main sur son épée.*

Téméraire !

FABRICE, *l'arrêtant.*

Que faites-vous, Seigneur ?

ALFRÉDI.

Je retiens encore le courroux qui m'anime; mais n'oubliez pas ce que je viens de vous ordonner : croyez-moi, fuyez Elvire,

ou craignez de vous exposer aux ressentimens de ma haine et de mon amour outragé. . . Adieu. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

LÉONORE, FABRICE.

LÉONORE.

Sa jalousie m'était connue, mais je ne me serais jamais attendue à lui en inspirer.

FABRICE.

C'eût été bien autre chose, s'il avait su qu'Elvire renonce à lui; que le Comte pense comme elle, et qu'il vous destine la main de sa sœur.

LÉONORE.

Que dis-tu ? le Comte me destine sa sœur ?

FABRICE.

A vous-même; et c'est ce que j'allais vous apprendre, lorsque Alfrédi est venu nous interrompre.

LÉONORE.

Qui t'en a instruit ?

FABRICE.

Hyacinthe, et bientôt vous entendrez sa maîtresse vous confirmer elle-même ce que je viens de vous annoncer. Elle désire vous parler ici, et dans un instant vous la verrez paraître.

LÉONORE.

Oh ! ciel !

FABRICE, *avec un sourire malin.*

Vous aimeriez mieux, je gage, avoir, pour le même motif, un rendez-vous avec son frère.

LÉONORE.

Avec son frère ! (*à part.*) Se serait-il aperçu... (*haut*) que veux-tu dire ?

FABRICE.

Oui, avec son frère. Depuis quelque temps je vous guette, Léonore, et j'attendais, chaque jour, une preuve de votre confiance.

LÉONORE.

Ah ! Fabrice.

FABRICE.

Vous aimez le Gouverneur; je n'ai pu m'y tromper à votre zèle à le servir, aux éloges que vous ne cessez d'en faire à chaque instant, ainsi qu'à cette valeur plus qu'héroïque, qui, maintes fois, vous a fait braver la mort pour le défendre : hélas ! vous gardez le silence; n'ai-je pas dit la vérité ?

LÉONORE, *avec un soupir.*

Oui, Fabrice.

FABRICE, *la contrefaisant.*

Oui, Fabrice ; c'est bien heureux !

LÉONORE.

J'avoue mes torts envers toi. Par tes anciens services et ton généreux dévouement à partager notre infortune, mon père ne voit plus en toi que son meilleur ami ; il t'a confié sa fille ; tu le remplaces auprès d'elle ; eh bien, je vais te parler avec toute la confiance que j'aurais en lui : oui, j'aime le Comte ; j'ai longtemps combattu cette flamme, qui prit naissance le jour où je le vis pour la première fois ; mais elle a triomphé de ma raison, et maintenant je ne trouve d'autre bonheur que dans le sentiment que j'éprouve.

FABRICE.

Ah ! Léonore, que de chagrins vous vous préparez.

LÉONORE.

Je ne me les suis pas dissimulés, mais ce que tu viens de m'apprendre fait naître l'espoir dans mon cœur : puisqu'il me destine Elvire, balancerait-il à devenir mon époux, si mon sexe cessait d'être un mystère pour lui ?

FABRICE.

La conséquence est juste.

LÉONORE.

Et voici le projet que je conçois à l'instant.

FABRICE.

Comment ! vous venez de concevoir un projet. . . . là, de suite ?

LÉONORE.

Oui.

FABRICE.

Vive l'imagination des femmes, quand il s'agit d'amour et d'hymen ! mais voyons ce projet.

LÉONORE.

Privée des nouvelles de mon père, depuis que je l'ai instruit de ce que j'ai fait à la reprise d'Otrante, je ne puis résister au désir de le revoir. Je lui demanderai la permission de me déclarer au Gouverneur, et nous nous consulterons sur les moyens de faire révoquer l'arrêt injuste porté contre lui ; le Roi, en apprenant que c'est la fille du comte de Bellariva qui lui a sauvé la vie, ordonnera la révision d'un jugement qui ravit tout à l'auteur de mes jours ; il sera bientôt entièrement justifié, et Lorenzo sachant que je suis d'une naissance égale à la sienne...

FABRICE.

Épousera son Écuyer ; n'est-ce pas ?

LÉONORE.

J'en ai l'espoir ; mais il faut que la prudence nous dirige ;

nous ne pouvons lui confier qui nous sommes qu'avec la certitude que nos démarches auront un heureux résultat; ainsi, tu le vois, Fabrice, il faut garder le silence jusqu'à notre retour du hameau de Morénas.

FABRICE.

Soit... Ah! ça, songez-vous à l'entretien que vous allez avoir avec Elvire?

LÉONORE.

Oui, sans doute.

FABRICE.

Et lorsque le Comte vous offrira la main de sa sœur?

LÉONORE.

Je la refuserai.

FABRICE.

Vous la refuserez! prenez garde de blesser son amour-propre et sa fierté.

LÉONORE.

Que veux-tu donc que je fasse?

FABRICE.

Accepter pour gagner du temps; sans cela, croyez qu'un refus peut être le signal de votre défaveur et de votre retraite, et je ne pense pas que vous soyez flattée de vous éloigner pour jamais du Gouverneur.

LÉONORE.

Non certes; cependant si Elvire m'avoue sa flamme.

FABRICE.

Feignez de la partager.

LÉONORE.

Songe que c'est la tromper cruellement.

FABRICE.

Tromper une coquette! le grand mal! quelque soit la jalousie d'Alfrédi, elle ne peut justifier la légèreté de son amante.

LÉONORE.

Mais lorsque je me ferai connaître?

FABRICE.

Eh bien! vous jouirez de leur confusion; vous les réconcilierez: vous cimenterez entre eux une paix dont hymen ratifiera le traité; et vous aurez peut-être opéré un double miracle, celui de corriger une inconstante et un jaloux.

LÉONORE.

Allons, je me rends à tes avis, puisse mon bonheur en être le résultat!

FABRICE.

On vient... c'est Elvire accompagnée d'Hyacinthe! préparez-vous à jouer le rôle d'un amant tendre et passionné.

SCENE IX.

Les Mêmes, ELVIRE, HYACINTHE.

HYACINTHE, *bas à Elvire, en entrant.*

La voilà!

LÉONORE.

Vous m'avez fait donner l'ordre de vous attendre, Madame.

ELVIRE.

Votre exactitude me plait, Salvador; j'ai à vous parler, mais seulement en présence d'Hyacinthe.

FABRICE, *à part.*

C'est cela même...

LÉONORE.

Tu l'entends, Fabrice; ne t'éloigne pas et rappelle-toi que le Comte arrivera bientôt.

ELVIRE.

L'artillerie des remparts nous annoncera son entrée dans Reggio; les principaux habitans de la ville viendront alors se réunir à moi, et nous irons à sa rencontre.

FABRICE.

En ce cas, vous me reverrez au premier coup de canon. Je veux être témoin de la réception que l'on fera à notre digne Gouverneur... (*Bas à Léonore.*) Songez à paraître bien tendre, bien éprise.

LÉONORE, *bas à Fabrice.*

J'y suis décidée.

FABRICE, *bas à la même en sortant.*

C'est ce que vous pouvez faire de mieux.

SCENE X.

Les Mêmes, excepté FABRICE.

ELVIRE, *avec embarras.*

Salvador, j'attendais avec impatience le moment de vous dire combien je suis reconnoissante du rare et sublime dévouement qui vous a fait braver le trépas pour défendre les jours de mon frère.

HYACINTHE *bas à Elvire.*

De la hardiesse! c'est une femme.

LÉONORE.

Vous me parlez de reconnoissance, Madame, lorsqu'à moi seul appartient d'éprouver ce sentiment que m'inspirent les bontés dont vous m'avez, l'un et l'autre, donné mille preuves depuis mon apparition dans Reggio.

ELVIRE.

Le prix que Lorenzo réserve à vos services, exige de votre part une confiance à laquelle nous croyons avoir droit de prétendre; non, Salvador, vous ne pouvez plus nous taire votre famille, et tout vous impose l'obligation de nous dire enfin qui vous êtes.

LÉONORE.

J'espère qu'à mon retour je pourrai satisfaire votre impatience.

ELVIRE.

A votre retour?

LÉONORE.

Oui, Madame, depuis un an je suis séparé de mon père; il me tarde de le presser contre mon cœur.

ELVIRE.

Comment! A peine êtes-vous arrivé que vous voulez vous éloigner de ces lieux?

LÉONORE.

Le devoir et la nature m'appellent auprès de lui, Madame, et j'espère qu'il me permettra de vous confier, ainsi qu'au Gouverneur, ce que j'aurais voulu depuis longtems vous apprendre.

ELVIRE.

Ce motif seul peut me consoler de votre absence; partez donc et revenez déchirer le voile qui vous cache à nos yeux. Vous ne savez pas jusqu'à quel point mon bonheur en dépend.

HYACINTHE, *bas à Elvire.*

A merveille!

LÉONORE, *jouant la surprise.*

Votre bonheur! Madame...

HYACINTHE.

Oui, son bonheur.

LÉONORE, *à part.*

Fabrice avait raison; on commence à s'expliquer.

HYACINTHE.

Votre écuyer ne vous a donc rien appris?

LÉONORE, *dissimulant.*

Rien. Il était, à la vérité, prêt a m'instruire d'une chose qui, disait-il, devait me surprendre, lorsque madame a paru.

HYACINTHE.

Eh bien, comme je n'ai jamais aimé à faire languir personne, je vais vous l'apprendre.

ELVIRE.

Hyacinthe!..

HYACINTHE.

Vous voudriez en vain m'en empêcher. (*à Léonore*) Soyez surpris, enchanté, émerveillé... Cette récompense est la main de ma maîtresse.

LÉONORE, *à part.*

Nous y sommes. (*haut*) La main de Madame !

HYACINTHE.

Oui, sans doute. Eh ! il y a une heure que vous auriez dû le deviner à son embarras et à ses discours : mais, voilà les jeunes gens du siècle actuel ! il faudrait presque leur faire la cour, et leur dire les premières : « On soupire après vous; on vous aime. » Eh bien, oui, on vous aime. Là, est-ce clair ? (*à part.*) Voyons comment elle prendra la chose.

LÉONORE.

Je ne puis revenir de mon étonnement ! Quoi ! Madame, Hyacinthe dirait...

ELVIRE.

La vérité.

LÉONORE, *jouant la surprise.*

Ah ! trop fortune Salvador !

HYACINTHE, *à part.*

Qu'est-ce que c'est ?

LÉONORE.

Devais-tu croire à tant de félicité?

ELVIRE, *étonnée bas à Hyacinthe.*

Hyacinthe !

LEONORE.

Et je pourrais espérer que l'hymen !..

ELVIRE, *à part.*

Que signifie !..

LÉONORE.

Une telle récompense surpasse mon attente !..

HYACINTHE, *à part.*

Je m'y perds.

LÉONORE.

Je suis aimé !.. Ce cœur, hélas ! secrètement épris des attraits de l'adorable Elvire, n'osait espérer tant de bonheur !

HYACINTHE, *à part.*

Ce n'est donc pas une femme !

LÉONORE.

Ah ! Madame, je ne puis vous exprimer la vive sensation que j'éprouve en ce fortuné moment ! Tous mes vœux sont comblés et vous me voyez le plus heureux des hommes !

HYACINTHE, *bas à Elvire.*

Votre frère s'est trompé ; c'est un homme.

ELVIRE, *bas à Hyacinthe.*

Qu'avons-nous fait ?

LÉONORE, *à part*

Elle paraît interdite. (*haut, en prenant la main d'Elvire qu'elle veut baiser.*) Chère Elvire !..

(Alfrédi paraît dans le fond ; il aperçoit Elvire, Hyacinthe et Léonore. Il marque son étonnement ; il s'arrête, écoute, et s'avance doucement près d'elles.)

SCÈNE XI.

Les Mêmes, ALFRÉDI.

ELVIRE *avec effroi.*

Laissez-moi !

LÉONORE.

Regretteriez-vous de m'avoir instruit de vos sentimens.... Mais puisqu'ils me sont connus, et qu'il m'est permis de vous assurer de la vivacité des miens, ne cessez point de voir en moi l'époux que vous destine votre frère, et qui jure à vos pieds un amour éternel.

ELVIRE.

Relevez-vous... (*coup de canon*) Mon frère arrive...

ALFRÉDI.

Et Alfrédi est auprès de vous !

ELVIRE, *à part.*

Alfrédi !

HYACINTHE, *à part.*

Il écoutait !

LÉONORE, *à part.*

Voilà ce que gagne un jaloux.

ALFRÉDI.

Perfide !

HYACINTHE, *bas à Elvire.*

L'occasion est excellente ; profitez-en.

ALFRÉDI.

J'apprends enfin le motif qui vous empêchait de me confier la lettre du Gouverneur.

ELVIRE, *bas à Hyacinthe.*

Je veux me justifier.

HYACINTHE, *bas à Elvire.*

Attendez votre frère.

ALFRÉDI.

Vous gardez le silence?

ELVIRE.

Lorenzo ...

ALFRÉDI.

Oui, Lorenzo dispose de votre main, et votre cœur y consent.

ELVIRE.

Ne croyez pas...

ALFRÉDI.

Trahi par celle que j'aime, trahi par un parent que je

croyais mon meilleur ami, je saurai venger mon injure, et vous ne serez l'épouse de mon rival qu'après que j'aurai cessé de vivre.

HYACINTHE, *à part.*

Voilà du tragique.

ALFRÉDI.

Vous m'avez entendu, Salvador ?

LÉONORE.

Oui, Seigneur.

ALFRÉDI.

Marchons.

ELVIRE, *à part.*

Grand Dieu !

LÉONORE.

Non pas ; vous me permettrez de remettre la partie au retour d'un voyage indispensable que je me propose...

ALFRÉDI.

Point de délai.

(Coups de canon.)

HYACINTHE.

Je vous annonce Fabrice, accompagné des principaux habitans de la ville.

SCENE XII.

Les Mêmes, FABRICE, Habitans de Reggio.

FABRICE.

Madame, notre Gouverneur est prêt à entrer dans Reggio, et nous venons... (*Nouveaux coups de canon.*) Entendez-vous ? je suis sûr que le Comte Lorenzo est aux portes de la ville.

LÉONORE.

Allons à sa rencontre.

ELVIRE.

Suivez-nous, braves habitans ; mon frère sera sensible au plaisir que vous cause son retour. Ne venez-vous pas, Alfrédi ? (*lui présentant la main.*) Donnez-moi la main....

ALFRÉDI, *ironiquement.*

Vous avez votre époux.

ELVIRE, *piquée.*

Je vous remercie de m'y faire songer.

(Elle offre sa main à Léonore ; mais lorsque celle-ci est prête à la prendre, Alfrédi s'en saisit brusquement, en jetant un regard furieux sur son prétendu rival, et le cortège se met en marche au bruit du canon et de la musique.)

Fin du premier acte.

ACTE DEUXIÈME.

(Le Théâtre représente les jardins du Palais du Gouverneur de Reggio ; à droite, est une place disposée pour trois personnages Elle est ornée d'étendards, de queues de chevaux, et d'armes turcs De chaque côté de cette place est un trophée formé avec de semblables armes. Au fond est une balustrade. Au-delà on aperçoit le port de Reggio, des vaisseaux, et la mer.)

SCENE PREMIÈRE.

LORENZO, ELVIRE.

ELVIRE.

Enfin, ma chère Elvire, j'ai pu me dérober aux félicitations des habitans de Reggio, pour me trouver un moment seul avec avec toi ; mais que vois-je ?.. des étendards ennemis ! des trophées !..

ELVIRE.

Reconnaissez, mon frère, les dépouilles que vous avez enlevées aux Musulmans, et qu'Alphonse vous a laissées comme une preuve de votre valeur : je suis charmée que vous les ayez envoyées d'avance, et je n'en pouvais faire un plus digne usage que d'en orner le lieu de la fête que l'amitié vous prépare.

LORENZO.

Je ne puis faire un pas dans ce palais, que je ne reconnaisse les soins et la tendresse de mon Elvire. Mais revenons à l'objet dont nous parlions, en traversant ces jardins. Comment ! Léonore n'a répondu aux sentimens que tu as feint de ressentir pour elle ?..

ELVIRE.

Que par les transports de la plus vive ardeur.

LORENZO.

Rien n'égale ma surprise !..

ELVIRE

Hélas ! je n'ai pas été long-temps sans regretter de m'être rendue à vos désirs, et d'avoir eu la pensée de corriger le trop jaloux Alfrédi.

LORENZO.

Me serais-je trompé ? et par une fatale méprise... Non, les lettres que j'ai lues étaient bien à l'adresse de mon charmant écuyer, et celui qui les avait écrites, en le nommant sa chère, sa tendre fille, parlait avec reconnaissance de mon amitié pour elle... Mais qui vient de ce côté ?

ELVIRE.

C'est Hyacinthe... elle m'aperçoit et double le pas... Auroit-elle à nous apprendre quelque chose de nouveau ?

SCENE II.

Les Mêmes, HYACINTHE.

HYACINTHE.

Que je suis aise de vous trouver !

LORENZO.

Qu'y a-t-il ?

HYACINTHE.

Oh ! la précieuse découverte !..

ELVIRE.

Explique-toi.

HYACINTHE.

Votre écuyer est véritablement une femme.

LORENZO, *à Elvire.*

Tu l'entends. (*à Hyacinthe.*) Et comment sais-tu ?

HYACINTHE.

Je vais vous le dire. J'étais dans la grande salle où vous receviez les hommages des premiers de la ville, lorsque, dans l'embrâsure d'une fenêtre, j'apperçois Fabrice qui causait avec sa maîtresse; je me glisse près d'eux et j'écoute : elle lui racontait la scène de la déclaration qu'elle vous a faite.

ELVIRE.

Eh bien !

HYACINTHE.

Eh bien ! il paraît que si vous donnez une leçon ou Seigneur Alfrédi, on veut vous en donner une autre.

ELVIRE.

A moi !

HYACINTHE.

A vous-même ! et toute embarrassée qu'elle paraît être de l'issue de sa démarche, elle convient que vous méritez cette leçon, pour avoir si lestement rompu avec le Seigneur Alfrédi.

ELVIRE.

Vous le voyez, Lorenzo, je suis le jouet de Léonore ; j'ai perdu son estime.

LORENZO.

Un mot suffira pour qu'elle te la rende (*à Hyacinthe.*) Continue.

HYACINTHE.

Voilà tout ce que je sais, et peut-être en aurais-je appris davantage sans le mouvement qui s'est opéré dans la salle, lorsque vous en sortîtes avec Madame ; Fabrice alors m'a vue

près de lui ; aussitôt il a changé de conversation, et moi je me suis hâtée de venir vous joindre pour vous annoncer ma découverte.

LORENZO.

Ah ! ma bonne Hyacinthe, ce que tu viens de nous dire me comble de joie et dissipe toute incertitude.

ELVIRE.

Je vous en supplie, Lorenzo, faites cesser le rôle que vous me faites jouer.

LORENZO.

Il n'est pas temps encore.

ELVIRE.

Qu'au moins Alfrédi soit dans la confidence...

LORENZO.

Pas davantage. Il faut profiter de l'occasion pour le corriger d'un défaut qui peut obscurcir les beaux jours que vous vous promettez l'un et l'autre.

ELVIRE.

Si vous saviez comme il souffre...

LORENZO.

Pas autant qu'il te ferait souffrir, si, pour dot, il t'offrait son insupportable jalousie. Mais quel est le motif qui peut engager Léonore à paraître éprise de tes charmes ?

ELVIRE.

N'en doutez pas ; elle veut nous abuser encore pour éviter de nous nommer sa famille.

LORENZO.

Je le pense ; mais ce détour est inutile, et bientôt...

HYACINTHE.

Je vous annonce le seigneur Alfrédi...

ELVIRE.

Alfrédi !

LORENZO.

Il va sans doute m'accabler de reproches.

ELVIRE.

Je vous laisse.

LORENZO.

Non, je désire que tu sois témoin de notre entretien.

ELVIRE.

Moi ! mon frère !

LORENZO.

Je te le demande en grâce ; mais ne me trahis pas.

ELVIRE.

Je n'ose vous en répondre.

LORENZO.

Il le faut...

ELVIRE.

L'effort sera difficile.

LORENZO.

Il est nécessaire.

HYACINTHE.

Voici notre amant affligé.

SCENE III.

Les Mêmes, ALFRÉDI.

ALFRÉDI.

Je vous rencontre enfin, Lorenzo.

LORENZO.

Tu me cherchais, Alfrédi?

ALFRÉDI.

Oui, Seigneur, pour vous remercier des nouveaux témoignages que j'ai reçus de votre touchante amitié.

LORENZO.

Aurais-tu, par hasard, à te plaindre de moi?

ALFRÉDI.

Pouvez-vous le demander? J'adorais Elvire, je possédais son cœur. J'entrevoyois déjà l'aurore du plus beau jour de ma vie, et vous disposez de sa main en faveur d'un autre!

LORENZO.

Tu parais bien agité, mon ami. Voyons, expliquons-nous tranquillement.

ALFREDI.

Oh! je suis du plus grand sang-froid.

HYACINTHE, *a part.*

Il y paraît.

ALFRÉDI, *à part.*

A peine puis-je me contenir!

LORENZO.

Ecoute. Avant de quitter Reggio, j'ai eu mille preuves de ta jalousie, et je sais que, pendant mon absence, ce défaut a fait dans ton âme les plus effrayans progrès.

ALFRÉDI.

Quelle affreuse calomnie!

HYACINTHE.

Vous en conveniez ce matin.

ALFREDI.

Ce matin, je ne savais ce que je disais.

HYACINTHE, *a part.*

Langage ordinaire des amans!...

LORENZO.

Enfin, je vois, avec peine, qu'il est impossible que tu fasses le bonheur d'Elvire: elle en est elle-même persuadée.

ALFRÉDI.

Serait-il possible ?

LORENZO.

Très-possible, et pour t'en convaincre, interroge-là.

ELVIRE, *bas à Hyacinthe.*

Je suis au supplice.

HYACINTHE, *bas à Elvire.*

De la fermeté.

ALFRÉDI.

Vous me trompiez donc, perfide, lorsqu'aujourd'hui même vous m'assuriez de votre tendresse ; mais dois-je en douter après avoir vu ce Salvador à vos pieds, et l'avoir entendu vous assurer de son amour.

ELVIRE, *à part.*

Quel reproche !

LORENZO.

Elvire, voici le moment de parler sans détour.

ELVIRE.

Quoi ! vous voudriez ?...

LORENZO.

Ne m'as-tu pas écrit cent fois que la continuelle jalousie de ton cousin te le rendait chaque jour de plus en plus insupportable.

ELVIRE.

Ah ! mon frère...

HYACINTHE.

Oui, oui, chaque jour nous nous refroidissions à son égard.

ELVIRE, *bas à Hyacinthe.*

Hyacinthe...

HYACINTHE.

Et nous vous avons écrit ce que nous pensions.

ELVIRE, *bas à Hyacinthe, avec humeur.*

Vous êtes officieuse !

HYACINTHE, *bas à Elvire.*

Je parle pour vous.

LORENZO.

Tu l'entends ?

ALFRÉDI, *à Lorenzo.*

Ainsi, sans aucun égard pour les liens du sang et pour ceux de l'amitié, vous manquez à votre parole.

LORENZO.

Tu dois seul t'en accuser. J'ai juré de ne jamais contrarier Elvire dans le choix d'un époux : je la retrouve libre ; Salvador lui plaît, il l'aime, et la reconnaissance m'engage à les unir.

ALFRÉDI.

Pour la honte de votre nom.

LORENZO.

Tu te trompes ; Salvador est d'un rang élevé ; mais quand il serait de la plus obscure naissance, son beau fait d'armes et le prix qu'il en va recevoir, le rendraient ton égal et le mien.

ALFRÉDI. *d'un ton ironique.*

Quel est donc ce prix qui doit le rendre mon égal ?

LORENZO.

Celui que le Souverain accorde toujours à quiconque le sauve d'un péril éminent : je suis chargé de part du Roi d'admettre ce jeune guerrier dans l'ordre de la chevalerie.

ALFRÉDI.

Eh ! que m'importent les honneurs qu'Alphonse se plait à répandre sur votre Ecuyer ? (*d'un ton suppliant.*) Elvire, j'ai donc perdu votre cœur, parce que je craignais qu'un autre ne vînt me ravir ce précieux trésor ?

LORENZO.

Le moindre doute était un outrage.

ALFRÉDI.

Eh bien ! oui, je fais une seconde fois l'aveu de mes torts ; je les reconnais, je les déteste ; mais dois-je en être aussi cruellement puni ? La faute en est à mon amour, à cet amour à qui rien dans la nature ne peut être comparé, à cet amour enfin, que je puise dans vos yeux, et jusque dans l'air que je respire auprès de vous...

ELVIRE, *bas à Hyacinthe.*

Ah ! Hyacinthe...

HYACINTHE, *bas à Elvire.*

Tenez bon !

ALFRÉDI.

Prenez pitié de mes souffrances...

ELVIRE, *à part.*

Affreuse contrainte !...

ALFRÉDI.

Ah ! s'il faut renoncer au bonheur de vous posséder, la vie n'est plus pour moi qu'un insupportable fardeau, et vous me verrez expirer à vos pieds, d'amour et de désespoir.

ELVIRE, *à part avec émotion.*

Je ne puis plus y tenir. (*Bas à Hyacinthe*) Sortons.

ALFRÉDI.

Vous me fuyez !..

ELVIRE.

Oui : je sens que j'en aurais trop à dire. (*Lorenzo la retient.*)

ALFRÉDI, *avec une colère concentrée.*

Il suffit. Je sais ce qu'il me reste à faire ; mais ne croyez pas que je laisse cet odieux Salvador jouir de son bonheur.

LORENZO.

Eh ! que prétends-tu ?

ALFRÉDI.

Le combattre à outrance.

LORENZO.

Je te le défends.

ELVIRE.

Alfrédi !

ALFRÉDI.

Ingrate ! vous tremblez pour le nouvel objet de votre inconstante flamme ; mais il tombera sous mes coups...

LORENZO.

Gardes-toi de méconnaître mon autorité... Ce n'est plus ton parent, c'est le Gouverneur de la Calabre qui t'ordonne de respecter le sauveur de ton Roi.

ALFRÉDI.

C'est en vain que vous voulez abuser de votre pouvoir, pour arrêter les effets de mon juste ressentiment ; et, dussé-je terminer mes jours dans les plus affreuses tortures, je ne renonce pas au projet que me dictent ma haine et ma fureur. Je vous quitte, mais bientôt vous apprendrez tous deux comment doit se venger un amant outragé. (*Il sort.*)

SCENE IV.

Les Mêmes, excepté ALFRÉDI.

LORENZO.

Hyacinthe, fais suivre ses pas, et qu'on ait soin de m'instruire de ses moindres démarches.

HYACINTHE.

J'y cours bien vîte ; car, avec une tête comme la sienne, il est capable de bouleverser toute la ville de Reggio.

LORENZO.

Préviens aussi Léonore de se rendre auprès de moi.

HYACINTHE.

Vous avez raison ; elle sera près de vous en sûreté, et nous n'aurons pas à craindre l'effet des menaces du Seigneur Alfrédi. (*En sortant.*) Je vais vous envoyer à l'instant votre aimable écuyer.

SCENE V.

LORENZO, ELVIRE.

ELVIRE.

Vous allez sans-doute lui dire que nous sommes instruits de son sexe ?

LORENZO.

Pas encore.

ELVIRE.

Y pensez-vous, Lorenzo? Quand donc mettrez-vous un terme aux maux que vous nous faites souffrir?

LORENZO.

Je veux te venger de ce que Léonore a joué près de toi l'amant passionné, et la placer en même temps dans une situation capable de la forcer à rompre le silence.

ELVIRE.

Ah! mon ami, vous renonceriez bientôt à ce projet, si vous saviez combien il me cause de tourmens, et si vous aimiez autant que j'aime.

LORENZO.

Que dis-tu? Va, ma tendresse pour Léonore ne le cède en rien à la tienne pour Alfrédi.

ELVIRE.

Il me serait au moins permis de croire qu'elle n'a pas encore fait de grands progrès dans votre âme.

LORENZO.

Tu te trompes, Elvire; elle date de l'instant où je remarquai celle que j'adore, au nombre des jeunes guerriers de la Calabre. Ce vif intérêt qu'elle m'inspira d'abord, ne pouvait se comparer au sentiment qui nous porte à faire des heureux : chaque jour je la voyais, et chaque jour, sans pouvoir en deviner la cause, mon amitié acquérait plus de force : mais comment te peindre ma délicieuse émotion en lisant les lettres que je trouvai dans son porte-feuille. Je reste d'abord immobile de surprise et d'admiration; un feu dévorant embrâse aussitôt ce cœur qui n'avait jusqu'alors tressailli que pour la gloire, et j'allais me précipiter à ses pieds, lorsque la crainte de la perdre m'engagea de différer tout aveu. Juge, à la vivacité de ma flamme, tout ce que m'a coûté le cruel silence auquel je me suis condamné; mais je veux le rompre enfin, et si, dans l'entretien que je vais avoir, Léonore persiste encore à se taire, demain je lui déclare mon amour, et je dépose à ses pieds mes vœux, mon rang et ma fortune.

ELVIRE.

Elle désire nous révéler son secret; mais apprenez qu'elle veut se rendre auprès de son père, et revenir ensuite satisfaire notre curiosité.

LORENZO.

Elle ne me quittera point; son absence me serait trop cruelle : j'enverrai chercher son père; il habitera désormais parmi nous.

ELVIRE.

Mais Léonore ignore donc qu'elle doit être élevée au rang de chevalier?

LORENZO.

Oui, et je ne l'ai su moi même qu'en prenant congé du Roi. Alphonse, se rappelant alors que la valeur de mon Ecuyer n'avait pas reçu le prix qu'elle mérite, m'a donné l'ordre de l'armer chevalier.

ELVIRE.

Ne craignez-vous pas ses reproches, quand il saura que c'est une femme que vous avez admise ?

LORENZO.

Je suis censé l'ignorer; je la rends d'ailleurs plus intéressante aux yeux du Monarque. Eh ! pourquoi lui refuserait-on les honneurs que nous nous réservons, lorsqu'à l'esprit, aux grâces et à la beauté naturelle à son sexe, elle joint cette bravoure qui distingue les héros, et qui leur mérite les plus belles récompenses ? Mais notre aimable Guerrière s'approche, continue à paraître telle que tu t'es déjà montrée à son égard.

ELVIRE.

Encore ?

LORENZO.

Pour aujourd'hui seulement, je te le demande au nom de l'amitié.

ELVIRE.

En invoquant ce titre, mon frère est certain de ne pas être refusé.

LORENZO.

La voici ! je vais la mettre à une nouvelle épreuve, et m'assurer en même-temps si je suis payé de retour.

SCENE VI.

Les Mêmes, LÉNORE, FABRICE.

LÉONORE.

Je me rends à vos ordres, Seigneur.

LORENZO.

Venez, mon cher Salvador, venez être témoin de ma joie : je connais vos sentimens pour ma sœur : elle ne m'a point laissé ignorer les siens pour vous, et je vois avec un vrai plaisir mon libérateur devenir son époux et mon frère.

LÉONORE.

Je ne devais point m'attendre à tant de félicité, Seigneur, et je suis étonné...

LORENZO.

De me voir approuver votre mutuelle flamme; elle me rend heureux, elle vous fixe pour toujours auprès de moi. Ah ! Salvador, vous ne savez pas combien je serais affligé de me séparer

de vous ! un sentiment délicieux et dont j'ai long-temps cherché la cause, m'attache à vous pour la vie; il me semble que vous n'existez que pour ne me quitter jamais, et que de vous enfin dépend toute ma félicité.

LÉONORE, *bas à Fabrice.*

Ah ! Fabrice, quel charmant aveu !

FABRICE, *bas à Léonore.*

C'est jeter de l'huile dans un brasier.

LÉONORE, *émue.*

Votre amitié, votre bienveillance m'inspirent les mêmes sentimens, et je sens que loin de son généreux protecteur, il n'est pour Salvador aucun bonheur sur la terre.

LORENZO, *à part.*

Serais-je aimé ?

LÉONORE.

Mais je ne puis me le dissimuler ; j'ai trop facilement écouté mon cœur ; j'aurais dû réfléchir que votre rang...

ELVIRE.

Tout m'annonce que vos aïeux sont aussi nobles que les miens; l'élévation de vos sentimens, et la brillante éducation que vous paraissez avoir reçue, me l'attestent.

LORENZO.

Quand il en serait autrement, chargé par le Roi de vous recevoir chevalier...

LÉONORE.

Moi !

LORENZO.

Ce titre ne vous rend-il pas l'égal des premières maisons du royaume.

FABRICE.

L'ai-je bien entendu ?

LORENZO.

Telle est la récompense d'une action qui vous illustre à jamais.

FABRICE.

Mon maître, chevalier !

LOZENZO.

Oui, Fabrice, sa réception précédera les fêtes qui se préparent.

FABRICE.

Par exemple, je ne me serais jamais imaginé qu'un tel honneur vous attendait.

ELVIRE, *souriant.*

Je le crois.

FABRICE, *à part.*

Une femme chevalier !

LÉONORE, *bas à Fabrice.*

Dois-je accepter ?

FABRICE, *bas à Léonore.*

Certainement ; que risquez-vous ?

LORENZO, *bas à Elvire.*

Elle hésite...

FABRICE, *bas à Léonore.*

Oui, acceptez, pour la rareté du fait. (*haut.*) Ah ! quel plaisir en ressentira votre père ! son cher Salvador, chevalier !.. vive Dieu ! c'est capable de le rajeunir de trente ans.

LÉONORE.

Alphonse attache trop de prix à une action dont je suis déjà récompensée par le plaisir d'avoir sauvé mon bienfaiteur et mon souverain ; mais puisque telles sont les intentions du Roi, je serai chevalier...

LORENZO.

Et dans huit jours, l'époux d'Elvire.

LÉONORE.

Dans huit jours?

FABRICE, *à part.*

Sa réception dans cet ordre là, ne sera pas aussi facile.

LORENZO, *bas a Elvire.*

Vois son embarras !

LÉONORE, *bas a Fabrice.*

Que répondre, Fabrice ?

ELVIRE, *bas a Lorenzo.*

Elle se tait !

FABRICE, *bas a Léonore.*

Débarassez-vous de ce mariage là.

LORENZO, *bas a Elvire.*

Il faut lui en faire des reproches.

ELVIRE, *feignant un air piqué*

Votre silence me surprend, Salvador ! vous paraissez interdit en apprenant que mon frère hâte l'instant de notre bonheur ! eh ! quel amant n'en laisserait pas éclater les transports de la plus vive allégresse.

LÉONORE, *d'un air embarrassé.*

La crainte seule de ne pas vous rendre heureuse autant que vous pourriez l'être....avec le seigneur Alfrédi, dont le seul tort....

ELVIRE.

Que signifie ce langage ? Est-ce bien à vous de me parler en faveur d'un rival sur lequel vous obtenez une flatteuse préférence ? Que dois-je en présumer !..vous m'avez donc abusée par un faux aveu ?...ou bien, auriez-vous eu le projet de venger

Alfrédi d'un abandon que vous attribuez peut-être à la plus coupable inconstance.

LORENZO, *bas à Elvire.*

Bien !

LÉONORE.

Madame, veuillez croire...

ELVIRE.

Vous ne pouvez dissiper les soupçons que fait naître ce peu d'empressement qui m'offense, qu'en vous rendant aux désirs de mon frère: il a fixé l'instant de notre union; déjà même il en a fait part à ses meilleurs amis, et mon honneur ne peut admettre le moindre retard; ainsi donc, dans huit jours, vous serez mon époux.

LORENZO, *bas à Elvire.*

Très-bien, à merveille!...

FABRICE, *à part.*

Elle est décidée.

LÉONORE.

Avant tout, Madame, il faut que mon père consente...

LORENZO.

Ah ! pour cette fois, Salvador a raison.

LÉONORE, *a part.*

Me voilà sauvée ! (*haut.*) Il est donc nécessaire que je me rende auprès de lui....

LORENZO.

Impossible !...près de l'objet de notre amour, les instans passent comme l'éclair; et loin d'eux un seul jour est un siècle d'ennui: vous ne me quitterez point. Demain, mes équipages partiront pour amener votre père à Reggio; nous aurons pour lui les soins et les égards que son âge et ses vertus réclament: le jour de son arrivée sera pour nous un jour de fête; je lui présenterai sa fille,...et son fils...les yeux baignés des larmes de la sensibilité, il bénira ses enfans, et ce respectable vieillard sera témoin de mon bonheur et du votre.

LÉONORE.

De votre bonheur?

LORENZO.

Oui, mon amie; depuis long-temps j'ai décidé qu'Elvire et moi, nous offrirons le spectacle d'un double hymen...

LÉONORE.

Comment ?

LORENZO.

Je veux que mon mariage se fasse en même-temps que le vôtre.

LÉONORE.

Quoi ! Seigneur, vous auriez fait choix d'une épouse?

LORENZO.

Oui, Salvador, et le même autel recevra vos sermens et les miens.

LÉONORE, *a part, avec l'accent de la douleur.*

Qu'ai-je appris!

FABRICE, *a part.*

Adieu les projets!..

LORENZO, *bas a Elvire.*

Plus de doute.

LÉONORE, *a part.*

Grand Dieu!

LORENZO, *bas a Elvire.*

Je suis aimé! ma chère Elvire.

ELVIRE, *bas a Lorenzo.*

Et toujours ce fatal silence!

LORENZO, *bas a Elvire.*

Demain, je saurai la forcer à le rompre. (*haut.*) Que nous veut Hyacinthe?

SCENE VII.

Les Mêmes, HYACINTHE.

HYACINTHE, *en entrant.*

Seigneur, j'ai transmis vos ordres, mais on ignore ce qu'est devenu le seigneur Alfrédi, on le cherche...

LORENZO.

Il suffit.

HYACINTHE, *regardant Léonore.*

Ah! mon Dieu! quelle tristesse! quand tout ici respire la joie, et que dans l'instant les habitans de la ville vont se rendre ici pour commencer les fêtes.

LORENZO.

Je vais alors donner quelques ordres pour la réception de notre jeune chevalier.

ELVIRE, *bas a Lorenzo.*

Votre hymen la désespère.

LORENZO, *bas a Elvire.*

J'appaiserai bientôt sa douleur. (*haut.*) Vous m'attendrez en ces lieux, Salvador; je ne tarderai pas à vous rejoindre.... Suis nous, Hyacinthe.

HYACINTHE, *bas à Fabrice, tandis que Lorenzo et Elvire se retirent.*

Vous voyez que dans huit jours je serai Madame Fabrice.

FABRICE.

Nous n'y sommes pas encore....

HYACINTHE, *en riant avec malice.*
Nous y serons bientôt, mon futur. (*Elle sort.*)

SCENE VIII.

LÉONORE, FABRICE.

LÉONORE, *à part.*
Lorenzo est perdu pour moi ! infortunée Léonore !

FABRICE.
Vous venez d'apprendre une bien fâcheuse nouvelle !

LÉONORE.
Ah ! plains-moi, Fabrice...

FABRICE.
Oui, Léonore, je partage vos chagrins.

LÉONORE.
Mais quelle est donc cette épouse qui doit unir son sort à celui de Lorenzo ? Depuis que je suis auprès de lui, nulle beauté ne paraissait avoir touché son âme ; il n'était sensible qu'à la gloire, et j'étais heureuse de voir son cœur résister au pouvoir de l'amour.

FABRICE.
En prenant congé d'Alphonse, ce Monarque lui a, peut-être, annoncé qu'il le mariait à quelque dame de la Cour.

LÉONORE.
Ah ! il ne sera jamais aimé autant que l'aime la malheureuse Léonore ! Mais puisque telle est ma destinée...

MÉGRINO, *dans l'éloignement.*
Fabrice !

FABRICE.
Qui m'appelle ?

MÉGRINO, *de même.*
Fabrice !

FABRICE.
Dieu me pardonne, c'est Mégrino !

LÉONORE.
Mégrino !

FABRICE
Oui, le fils de cette brave femme de Morénas dont la maison touche à celle de mon maître.

MÉGRINO, *plus rapproché.*
Fabrice !

FAFRICE, *avec un geste.*
Par ici ! par ici !

LÉNORE.
Il m'apporte sans doute des nouvelles de mon père.

SCENE IX.

(Mégrino entre, sans voir Léonore et Fabrice. Il est tout extasié, et regarde autour de lui. Il a un bâton à la main, et sur le dos une carnassière.)

Les Mêmes, MÉGRINO.

MÉGRINO.

Bon dieu ! bon dieu ! la belle maison, les beaux jardins, et les beaux bateaux !

FABRICE.

C'est toi, Mégrino.

MÉGRINO.

Tiens ! vous êtes-là, Fabrice... Je vous croyais plus loin... Et pis, notre jeune voisin... Oh ! là, là... le bel habit !

FABRICE.

Qu'est-ce qui t'amène à Reggio ?

MÉGRINO.

Ah ! une chose qui nous cause bien du chagrin ; car tout Morénas n'avait que des yeux pour ce bon père Alberto.

LÉONORE.

O ciel !

FABBRICE.

Serait-il malade ?

MÉGRINO.

Non ; mais on ne sait ce qu'il est devenu.

LÉONORE ET FABRICE.

Est-il possible !

MÉGRINO.

Très-possible. Le jour qu'il a reçu la lettre que vous lui avez écrite pour lui apprendre que vous vous étiez bravement battu, et que vous aviez sauvé notre Roi et le Gouverneur de la Calabre, il était d'une joie ! mais bientôt il est devenu triste et rêveur. Il y a quinze jours, Juliana s'étant, comme de coutume, rendue dans la chambre de ce brave homme, n'a seulement trouvé qu'un billet.

LÉONORE.

Un billet !

MÉGRINO.

Et le voici.

LÉONORE, *le saisissant avec empressement.*

Donne. (*Elle le décachète et s'éloigne de Mégrino avec Fabrice.*)

MÉGRINO.

Elle l'a cacheté bien inutilement, car il n'y avait pas de danger que je le lusse.

LÉONORE, *lisant à demi-voix.*

» Ma chère Juliana, ma fille s'est illustrée; sa tendresse la » ramène près de moi; mais je ne souffrirai pas qu'elle sacrifie » les hautes destinées qui l'attendent. Je veux lui rendre son » rang, me justifier ou périr. Si, dans dix jours, tu ne reçois » pas de mes nouvelles, je te charge de mes derniers adieux à » ma Léonore. » Ciel! que de coups me frappent à la fois!

FABRICE, *bas a Léonore.*

Eh bien, ce billet nous apprend que votre père est parti pour Naples: débarrassons-nous de Mégrino; nous avons besoin de nous consulter ensemble. (*haut a Mégrino*) Nous te remercions, mon ami, de la peine que tu as prise de nous apporter cette lettre: nous saurons t'en marquer notre reconnoissance.

MÉGRINO.

Fi donc!.. Il n'y a pas de quoi: ça m'a procuré le plaisir de voir du pays; et on dit toujours que les voyages forment la jeunesse.

FABRICE.

Laisse-nous; va te reposer à l'hôtellerie royale, que tu trouveras sur la place; tu diras de ma part au maître de la maison, de te donner tout ce dont tu peux avoir besoin.

MÉGRINO.

Oh! je ne suis pas fatigué; on dit qu'il y a une fête, et comme j'ai justement apporté mon bel habit, je vais aller me requinquer, pour revenir bien vite prouver aux habitans de Reggio, qu'on ne danse pas à la ville comme on danse à Morénas. (*Il sort*)

SCÈNE X.

LÉONORE, FABRICE.

LÉONORE.

Hélas! pourquoi faut-il que j'aie quitté sitôt Naples? Un jour plus tard, et mon père m'y trouvait; j'eusse été là pour le défendre, et mes larmes auraient désarmé l'inflexible sévérité d'Alphonse. Mais de sinistres pensées se présentent en foule à mon esprit inquiet!.. Il me semble voir le malheureux duc de Bellariva, errer seul sur des routes désertes, inconnues, et succomber de fatigue, en appelant sa Léonore à son secours!.. Grand Dieu!.. Fabrice, il faut prendre un parti; le trajet de Morénas à Naples est long; la fatigue aura retardé la marche de

mon père ; nous arriverons peut-être assez à tems pour prévenir le plus grand des malheurs... Il faut partir...

FABRICE.

Oui, partons, et mettons le Gouverneur dans la confidence...

LÉONORE.

Que le ciel m'en préserve !

FABRICE.

Il a de puissans amis à la Cour ; lui-même il a du crédit.

LÉONORE.

Qu'il ignore à jamais qui je suis !.. Viens, Fabrice, fuyons.

FABRICE.

Non pas ; et puisque vous ne jugez pas à propos de prévenir le gouverneur, restez à la fête ; laissez-vous armer chevalier.

LÉONORE.

Plus d'honneurs !...plus de richesses !

FABRICE.

Ils sont le prix de vos glorieux services, et vous avez promis de les déposer aux pieds de mon maître. Réfléchissez, d'ailleurs, que si vous disparaissez en ce moment, le comte Lorenzo enverra sur vos traces, et vous serez arrêtée dans votre fuite. Il est donc plus prudent d'attendre la fin du jour, et de sortir de Reggio aux portes fermantes.

LÉONORE.

Je me rends à tes conseils.

FABRICE.

Je vais trouver le maître de l'hôtellerie royale, dont le hasard m'a fait faire connaissance avant de partir pour l'armée. J'ai eu occasion de lui être utile, et je compte sur lui pour les préparatifs de notre départ. Mais ce bruit annonce le commencement des fêtes ; oui, tout le monde se dirige vers ces lieux. Allons, ma jeune maîtresse, faites un effort sur vous-même, et dissimulez vos chagrins aux yeux du Gouverneur et d'Elvire. Je vous quitte. Vous me reverrez après la fête. (*Il sort d'un côté, et le cortège entre de l'autre.*)

SCENE XI.

LÉONORE, LORENZO, ELVIRE, HYACINTHE, Officiers, Soldats et Habitans de Reggio.

(Des habitans de Reggio entrent en dansant ; ils précèdent un peloton de soldats, qui est suivi de jeunes Officiers portant sur des coussins une épée, une écharpe, un éperon et un collier, marques distinctives de la Chevalerie. Viennent ensuite Lorenzo et Elvire, et Hyacinthe qui cherche des yeux Fabrice. Le cortège est fermé par un second peloton de soldats qui garnissent le fond du théâtre.)

LORENZO.

Guerriers, et vous, habitans de Reggio, vous allez être té-

moins de la récompense que notre souverain accorde à la valeur. Voici le jeune héros à qui nous devons le salut de son prince. Je lui dois aussi le bonheur de me retrouver parmi vous. Si vous voulez parvenir aux honneurs qu'Alphonse accorde à la bravoure, ayez son courage et suivez son exemple.

HYACINTHE, *à part.*

Fabrice devrait être ici.

LORENZO.

Approchez, Salvador, et vous allez recevoir le prix de votre brillante action.

(Léonore donne sa toque et son épée à un Officier qui met devant elle un escabeau sur lequel elle pose le pied droit. Lorenzo lui chausse l'éperon, lui passe une chaîne autour du cou, et présente une écharpe à Elvire qui en revêt le nouveau Chevalier. Lorenzo lui ceint l'épée, Léonore la tire du fourreau, et met un genou en terre.)

LORENZO, *en donnant trois coups du plat de l'épée sur l'épaule de Léonore.*

Salvador, après Dieu, le Gouverneur de la Calabre, au nom du Roi, vous fait chevalier.

LÉONORE.

Le ciel m'est témoin que je voudrais toujours en remplir fidèlement les devoirs, défendre mon généreux bienfaiteur, ma patrie, et le prince illustre qui la gouverne.

(Elle remet son épée dans le fourreau. Sur l'invitation de Lorenzo, elle présente sa main à Elvire, et la conduit à la place destinée aux trois principaux personnages. Les danses commencent, elles sont suivies d'un tournoi. Des Soldats, en joignant leurs lances, forment une enceinte. A la fin du premier quadrille, Alfrédi, armé, cuirassé, et coëffé d'un casque dont la visière est baissée, paraît. Il est suivi d'un Ecuyer armé comme lui, et portant une lance et un écu sans armoiries. Il parle à un Officier qui s'avance ensuite vers Lorenzo.)

SCENE XII.

Les Mêmes, ALFRÉDI.

L'OFFICIER.

Un guerrier demande à rompre une lance avec le chevalier Salvador.

LÉONORE, *se levant.*

Je vais répondre à l'honneur que veut bien me faire ce guerrier.

LORENZO.

Ouvrez la barrière.

(La barrière s'ouvre, et Alfrédi s'avance, après avoir pris la lance et l'écu des mains de l'Ecuyer.)

ALFRÉDI, *bas à Léonore.*

Jeune audacieux ! tu reconnaîtras ton rival aux coups qu'il va te porter.

LÉONORE, *a part.*

C'est Alfrédi ! (*bas au même*) quoi ! Seigneur, vous voudriez..

ALFRÉDI, *bas à Léonore.*

Songe à te défendre, ou tu es mort.

LORENZO.

Que se passe-t-il donc ?

LÉONORE, *à Lorenzo.*

Seigneur, il ne s'agit point ici d'une simple lance à rompre ; c'est un combat à outrance qu'on demande, l'octroyez-vous ?

LORENZO, *se levant et venant en scène.*

Un combat à outrance ! quel est le téméraire ?..

ELVIRE, *à part.*

Ah ! je le devine !

LORENZO.

Qu'on le désarme !...

ALFRÉDI, *furieux, rendant les armes à un officier, et levant la visière de son casque.*

Il n'en est pas besoin ; reconnaissez Alfrédi.

LORENZO.

Alfrédi !

ELVIRE, *à part.*

C'est lui !

HYACINTHE, *à part.*

Oh ! la mauvaise tête !

ALFRÉDI.

Moi-même. Je voulais, en présence de la parjure, me venger ou périr ; mais la lâcheté de mon adversaire...

LÉONORE, *avec fierté.*

Vous vous trompez, je ne suis point un lâche. Le Roi, le Gouverneur et l'armée vous attesteront le contraire, Seigneur. Troubler une fête par une sanglante catastrophe, et faire verser des larmes, telles étaient les inévitables suites de votre étrange démarche, et la prudence m'a dicté la conduite que je viens de tenir envers vous.

LORENZO.

Il est mon libérateur, et tu voulais trancher ses jours ! des jours auxquels j'attache le bonheur de ma vie.

ALFRÉDI.

Je ne vois en lui qu'un rival détesté...

LORENZO.

As-tu donc oublié ma défense ?

ALFRÉDI.

J'ai perdu tout espoir...je ne veux que la mort.

ELVIRE.

Ah ! mon frère, au nom de l'amitié, dites-lui...

LORENZO.

Prières inutiles !... (*a quelques officiers*) Conduisez-le dans une des salles du palais, et veillez sur lui jusqu'à ce que j'aie décidé de son sort.

ALFRÉDI.

Barbare !...

LORENZO.

Obéissez...

ALFRÉDI, *a Léonore, avec menace.*

Nous nous reverrons, Salvador.

LORENZO.

Oui, et pour rougir de ton aveugle fureur. (*aux officiers*) qu'on l'emmène.

Fin du second acte.

TROISIÈME ACTE.

(Le Théâtre représente une Salle du Palais ; à gauche, est une Table couverte d'un tapis; au fond, on aperçoit les jardins à travers trois portiques.)

SCÈNE PREMIÈRE.

ALFRÉDI, Deux Officiers.

(Au lever du rideau, on voit Alfrédi sans armes, et sous un simple costume, assis à la droite dans un fauteuil ; il est plongé dans de sombres réflexions. Les deux Officiers sont assis près de la table, et paraissent causer ensemble.)

ALFRÉDI.

Le lâche ! il m'a ravi le plaisir de rendre l'infidèle témoin de sa défaite !... Perfide Elvire !... (*Il se lève.*) Je ne puis prononcer le nom de la parjure, que je ne sente battre encore ce cœur où son image vivra jusqu'à mon dernier soupir... Malheureux que je suis !... Hélas ! quelque soit le sort que me réserve l'impitoyable Lorenzo, il ne peut être plus affreux que les tourmens auxquels il a pour jamais condamné ma triste existence.

(Il se jette dans le fauteuil, avec les signes du désespoir, et Hyacinthe entre avec un papier à la main.)

SCÈNE II.

Les Mêmes, HYACINTE.

HYACINTHE.

Il soupire !.. Il n'est pas heureux, et cela par trop d'amour !.. C'est un prodige, surtout dans notre siècle, car à présent messieurs les hommes n'en prennent qu'à leur aise. (*Elle regarde Alfrédi.*) Réellement il m'intéresse, et sa douleur me fait mal. allons, allons, je vais la calmer. (*aux deux officiers, en leur remettant le papier qu'elle tient.*) Le Seigneur Alfrédi cesse d'être sous votre garde : vous pouvez vous retirer ; voici l'ordre que vous en donne le Gouverneur.

(Les deux Officiers sortent après avoir lu cet ordre.)

SCÈNE III.

ALFRÉDI, HYACINTHE.

(Alfrédi lève les yeux, et voit Hyacinthe auprès de lui.)

ALFRÉDI.

C'est vous, Hyacinthe; venez-vous de la part de votre maîtresse insulter à mon malheur?

HYACINTHE.

Bien! très-bien! ce que vous dites est fort aimable; au reste, c'est la suite de la belle opinion que vous avez d'Elvire.

ALFRÉDI.

J'espère qu'elle a tout fait pour la mériter; mais que sont devenus les officiers qui me gardaient?

HYACINTHE.

Ils sont partis; vous êtes libre.

ALFRÉDI.

Je suis libre!

HYACINTHE.

Oui, le Gouverneur, furieux de votre conduite....

ALFRÉDI.

N'était-elle pas naturelle?

HYACINTHE.

Oui et non. Mais revenons à ce que je vous disais: le Gouverneur avoit résolu de vous envoyer pendant quelque temps commander un de ces forts dont les côtes de la Calabre sont hérissées, avec l'ordre précis de ne point quitter votre poste; mais, ma maîtresse, les principaux de la ville, et Salvador, ont obtenu votre grâce.

ALFRÉDI.

Salvador!

HYACINTHE.

C'est à ses instances, surtout, que vous devez de ne pas aller promener vos charmantes réflexions et votre aimable jalousie, dans une de ces forteresses, où vous n'auriez pour société que des hommes d'armes bien brusques, bien grossiers, et de maussades vivandières, capables d'effaroucher l'amour le mieux aguerri; voilà cependant quelle était votre destinée, sans les prières de ce charmant jeune homme!

ALFRÉDI.

Cessez de m'en parler; savoir que je lui dois la liberté, fait mon plus cruel supplice....

HYACINTHE.

Ah! mon Dieu!...

ALFRÉDI.

Mais qu'il ne pense point m'appaiser, en feignant une générosité qui m'outrage; je suis décidé plus que jamais à le combattre....

HYACINTHE.

Vous avez tort....

ALFRÉDI.

Il m'arrachera la vie ou j'aurai la sienne...

HYACINTHE.

Vous auriez tort et mille fois tort...

ALFRÉDI.

Me verrai-je enlever de sang-froid celle que j'aime!

HYACINTHE.

Je conçois que.... ah! qu'il est fâcheux pour vous que je ne puisse pas m'expliquer!... car si je vous disais que... vous seriez persuadé de.... et vous sentiriez aussitôt... (*à part.*) La langue te démange, Hyacinthe; tais-toi, mon enfant... (*haut.*) Tenez, croyez-moi, réservez votre valeur pour une meilleure occasion, car, si vous vous battez avec... ce jeune écuyer, et que vous soyez blessé, tout le monde se mocquera de vous....

ALFRÉDI.

Quel singulier langage!

HYACINTHE.

Rendez-vous auprès de Lorenzo; il vous demande; vous serez grondé, je vous en avertis; mais, je vous le conseille, recevez la semonce sans murmures, et surtout calmez vos inquiétudes.

ALFRÉDI.

Non; aujourd'hui même, Alfrédi ou Salvador aura cessé de vivre; je le jure sur l'honneur: vous pouvez m'en croire et vous hâter d'en porter la nouvelle à la sensible et fidèle Elvire.... Adieu. (*Il sort.*)

SCENE IV.

HYACINTHE, *seule.*

Voilà les jeunes gens! ils méprisent les bons avis, pour ne suivre que ceux de leur tête volcanisée; aussi, c'est pour cela qu'on leur voit faire de si beaux chefs-d'œuvre; mais je ne crains rien des menaces d'Alfrédi: quoique libre, il n'en est pas moins surveillé, et les mesures sont prises pour faire échouer ses petits projets d'escrime... Ah ça! qu'est devenu Fabrice, il n'était point à la fête, et j'ai parcouru tout le palais sans le trouver. Je suis flattée de son empressement.. Ah! on vient.. Serait-ce lui? non, c'est Léonore!... Comme elle est triste et pensive!... Son mariage avec Elvire lui fait naître sans doute des réflexions.

SCENE V.

LEONORE, HYACINTHE.

LEONORE, *a part*

Hyacinthe en ces lieux!... Si Fabrice allait paraître....

HYACINTHE.

Vous voilà, notre aimable Chevalier! Pourquoi donc quitter la fête? et pourquoi ce chagrin? Votre sort est cependant digne d'envie: épouser une des plus jolies femmes du royaume... Vous soupirez! Allons, allons, chassez vîte vos sombres réflexions, et pénétrez-vous bien que vous serez plus heureux que vous ne le pensez. Je vous quitte pour aller chercher Fabrice, qui déjà se donne les tons de se faire désirer. Adieu, charmant Chevalier, j'espère que vous vous rendrez bientôt à la fête qui continue dans l'intérieur du palais, et que vous ne la priverez pas davantage de son plus bel ornement. (*Elle sort.*)

SCENE VI.

LÉONORE, *seule.*

Fabrice tarde bien!... Quels sont donc les préparatifs qu'exige notre départ? La nuit approche, et les portes de Reggio se fermeront bientôt! Chaque moment de retard augmente mon supplice et mes inquiétudes.... Je voudrais, hélas! qu'un espace immense me séparât de ces lieux!... Le salut de mon père l'ordonne, et mon repos!... mon repos!... il n'en est plus pour moi! Les traits chéris de Lorenzo me suivront partout, et l'affreuse idée de savoir qu'une autre va devenir son épouse.... Non! je ne suis point née pour le bonheur; sachons subir notre sort; et, par l'amitié de mon père, cherchons à nous consoler des rigueurs de l'amour. J'entends quelqu'un.... si c'était.... oui, c'est lui, c'est Fabrice!...

SCENE VII.

LÉONORE, FABRICE.

FABRICE.

Ne perdons pas un instant; tout est prêt. Une voiture légère et deux excellens chevaux nous attendent à l'hôtellerie royale, où vous trouverez des habits de votre sexe, qu'il est prudent de reprendre.

LÉONORE.

Pourquoi?

FABRICE.

Pour ne pas être reconnus de ceux que l'on pourroit envoyer après nous si le hasard fait découvrir notre fuite avant que nous ne soyons hors de toute atteinte. Profitons du moment où tout le monde ne pense qu'à se réjouir: partons, dans un quart-d'heure nous serons loin de Reggio.

LÉONORE.

Il faut donc quitter Lorenzo!

FABRICE.

Oui; ah! dame; je sens qu'il doit vous en coûter; mais ma position n'est-elle pas plus triste que la vôtre? Nous nous r...

Hyacinthe et moi; nous nous le sommes dit... Rien ne nous empêchait de nous marier... et je ne la verrai plus!.. Cette idée... Allons, Fabrice, du courage; ce n'est pas à soixante ans que l'amour doit te faire oublier ce que tu dois à ton maître; ses malheurs, ses bienfaits et la reconnaissance t'ordonnent un sacrifice... Eh bien! morbleu... il est fait!..

(Hyacinthe paraît vouloir traverser extérieurement la salle. Elle aperçoit Léonore et Fabrice : elle s'en approche.)

SCENE VIII.

Les Mêmes, HYACINTHE.

LÉONORE.

Ah! le moindre de mes regrets est un outrage à la nature! Non, je ne dois plus songer au trop aimable Lorenzo; des nœuds indissolubles vont l'unir... et ce n'est point à l'infortunée Léonore!.. Mon père seul doit être l'objet de mes soins; c'est à Naples que ses dangers nous appellent... Puissions-nous arriver assez à temps, pour prévenir le coup affreux dont ses jours sont menacés. Viens, Fabrice, rendons-nous à l'hôtellerie royale et partons.

FABRICE.

Oui, partons.

HYACINTHE.

Où allez-vous donc?.. Vous ne partirez point...

LÉONORE ET FABRICE.

Hyacinthe! elle a tout entendu!

HYACINTHE.

Oui, oui, j'ai tout entendu... Quoi! vous m'abandonnez, Fabrice?

FABRICE.

Vous me reverrez... partez, Salvador.

LÉONORE.

Adieu, Hyacinthe. (*Elle sort.*)

HYACINTHE.

Mais, écoutez-moi...

FABRICE, *retenant Hyacinthe.*

Non, ne l'arrêtez pas.

HYACINTHE, *a Léonore qui s'éloigne.*

Vous ne voulez donc pas épouser.

FABRICE.

Si fait; mais le temps presse...

HYACINTHE.

Un mot; apprenez....

FABRICE.

Gardez le silence sur notre fuite.

HYACINTHE.

N'y comptez pas.

FABRICE.

C'est le seul moyen d'assurer notre retour.

HYACINTHE.

Vous cherchez à me tromper.

FABRICE.

J'en suis incapable.

HYACINTHE.

Vous ne savez pas...

FABRICE.

Je vous aimerai toujours, et je ne vous oublierai jamais. Adieu. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

HYACINTHE, *seule.*

Fabrice!... Fabrice!... Il est déjà loin; allons prévenir le Gouverneur!... Mais il est à l'extrémité de ce vaste palais; le temps d'aller le trouver.... Eh! tout le monde sera parti. Mon Dieu! mon Dieu! que faire?... c'est cela! oui.... Je suis connue dans toute la ville pour appartenir au Comte Lorenzo; on exécutera les ordres que je pourrai donner en son nom.... Faisons arrêter les fugitifs; j'en aurai le temps; le coup de canon qui précède d'un demi-quart d'heure la fermeture des portes de Reggio, ne s'est pas encore fait entendre : vite, dépêchons-nous.

(En sortant, elle se trouve en face d'Alfrédi qui entre.)

SCÈNE X.

ALFREDI, HYACINTHE.

HYACINTHE.

Ah! Seigneur, c'est le ciel qui vous envoie : apprenez un événement malheureux, terrible, épouvantable!...

ALFRÉDI.

Expliquez-vous?

HYACINTHE.

Je n'en ai pas le temps; allez avertir le Gouverneur que Salvador et Fabrice prennent la fuite.

ALFRÉDI.

Salvador prend la fuite?

HYACINTHE.

Hé! oui, oui; mais, allez donc.

ALFRÉDI.

Êtes-vous folle?

HYACINTHE.

Du tout; vous ne savez pas que le Gouverneur l'adore....

ALFRÉDI.

Il adore son écuyer?

HYACINTHE.

Oui, et que ce rival n'est autre.... (*coup de canon.*) Ah! ciel, voilà le funeste signal! je me sauve.... Pour Dieu! avertissez le Gouverneur. (*Elle sort.*)

SCENE XI.

ALFRÉDI, *seul.*

Que signifie tout ceci? Elle extravague, je crois.... Mais quel est le motif de cette fuite inattendue?... Elle m'étonne autant que le rendez-vous qui vient de m'être donné par Elvire. « Allez, m'a-t-elle dit, en prenant garde d'être entendue de » son frère, m'attendre dans le salon du jardin; Lorenzo doit, » pendant une heure, quitter la fête pour se livrer aux affaires » de son gouvernement; dès qu'il se sera retiré, j'irai vous » joindre, pour vous confier un secret qui doit vous délivrer de » toutes vos inquiétudes. » (*la nuit vient.*) Aurait-elle connaissance du départ de Salvador? et ce départ serait-il le motif qui la ramène vers moi?... Ce nouvel outrage, plus injurieux que son inconstance, la rendrait indigne de mes regrets et de mon amour; elle s'avance. Observons-la, et tâchons de lire dans sa pensée.

SCENE XII.

ELVIRE, ALFRÉDI.

(Elvire est précédée d'un Domestique qui pose des flambeaux sur la table, et se retire ensuite.)

ELVIRE.

Mon frère vient de quitter la fête, et s'est rendu dans son appartement. On cherche Salvador.

ALFRÉDI.

Ah! on le cherche.... (*a part.*) Elle feint d'ignorer qu'il est parti.

ELVIRE.

Je vois que j'ai eu tort de prononcer devant vous le nom de ce jeune Chevalier.

ALFRÉDI.

Pourquoi donc, Madame?

ELVIRE.

La pénible émotion qu'il vous fait éprouver....

ALFRÉDI.

Pardonnez-moi, Madame; j'ai toujours infiniment de plaisir à vous entendre parler de ce qui peut avoir le bonheur de vous plaire.

ELVIRE.

Votre dépit annoncerait le contraire; il est vrai que les apparences m'accusent.

ALFRÉDI

Les apparences! vous êtes modeste dans vos expressions, Madame; si vous nommez apparences les témoignages d'amour de ce Salvador, que j'ai surpris à vos genoux; moi, j'appelle cela des preuves très-évidentes.

ELVIRE.

Les preuves ne sont rien, et dans l'instant vous abjurerez votre humeur jalouse; vous m'assurerez que vous n'avez jamais cessé de m'adorer, et vous me supplierez de hâter notre hymen: vos larmes, votre désespoir, votre repentir m'attendriront, et j'aurai la faiblesse, commune à notre sexe, de croire à vos sermens et de vous pardonner.

ALFRÉDI, *a part.*

Plus de doute, elle sait que Salvador est parti. (*haut.*) Vous vous sentez donc disposée à l'indulgence, Madame?

ELVIRE.

Hélas! oui.

ALFRÉDI.

Quel rare exemple de générosité!

ELVIRE.

Je l'espère! Mais venons au fait; c'est par ordre de mon frère que j'ai dû feindre d'aimer son écuyer.

ALFRÉDI.

Ah!... que vous avez dû feindre?...

ELVIRE.

Oui.

ALFRÉDI, *à part.*

C'est cela *même*!

ELVIRE.

Mais bientôt cet écuyer va disparaître....

ALFRÉDI.

J'en suis instruit.

ELVIRE.

Vous en êtes instruit?...

ALFRÉDI.

Certainement, et je crois même que c'est une chose faite....

ELVIRE.

Comment?

ALFRÉDI.

Sans doute.

ELVIRE.

Quoi! vous saviez que mon frère m'a forcée de paraître éprise de Salvador, afin de l'obliger à se faire connaître, et que ce Salvador, ce rival redoutable, est une femme?

ALFRÉDI.

Une femme!

ELVIRE.

Dont il est éperduement amoureux ?...

ALFRÉDI.

Est-il possible?

ELVIRE.

Qu'il a le projet d'en faire son épouse ?...

ALFREDI.

Ah ! malheureux !

ELVIRE.

Et qu'en un mot, il a voulu vous laisser tout ignorer, afin de vous donner une leçon ?...

ALFREDI.

C'est une femme !... Qu'ai-je fait ?! grand dieu ! Et j'ai pu vous soupçonner ! Quoi ! c'est une femme !... je n'en puis revenir !... Ah ! pardon ! pardon ! ma chère Elvire ; mais non, vous devez me détester autant que je me déteste moi-même. Ah ! par grâce, laissez-moi mourir à vos pieds, de remords, de honte et de douleur. (*Il se jette aux pieds d'Elvire.*)

ELVIRE.

Relevez-vous, Alfrédi : je vous ai prévenu qu'attendrie par votre repentir, je vous pardonnerais.... eh bien ! je vous pardonne.

ALFREDI.

Vous me pardonnez ! serait-il vrai ?... Devais-je, après une aussi cruelle injure, m'attendre à retrouver le cœur de mon adorable amie ?

ELVIRE.

Malgré votre injustice, vous lui fûtes toujours cher ; mais songez à n'en jamais douter.

ALFREDI.

Ah ! jamais... Mais voici le Gouverneur. (*Il court au-devant de Lorenzo.*)

SCENE XIII.

Les Mêmes, LORENZO.

ALFREDI.

Venez, mon digne ami, venez être témoin de mes regrets et de ma félicité : je sais tout.

LORENZO, *a Elvire.*

Serait-il vrai ?

ELVIRE.

Oui, mon frère, j'ai tout dit.

LORENZO.

Pourquoi ne pas avoir encore quelques instans gardé le silence ?

ELVIRE.

Si vous aviez été témoin de ses chagrins.

LORENZO.

Craignait-il de m'en causer, lorsqu'à la fin du tournoi?

ALFRÉDI.

Ah! Lorenzo, ne m'accablez pas de vos justes reproches.

LORENZO.

Allons, tout est oublié; mais plus de jalousie...

ALFRÉDI.

Convenez qu'aujourd'hui elle était bien excusable.

LORENZO.

Oui, oui, et peut-être à ta place, aurais-je agi de même; mais où est Léonore?

ALFRÉDI.

Léonore!

ELVIRE.

C'est le nom de votre rival.

ALFRÉDI.

Oh ciel!

LORENZO.

Qu'y a-t-il?

ALFRÉDI.

Vous me voyez au désespoir! ingrat que je suis! mon malheur m'a fait oublier...

LORENZO.

Achève...

ALFRÉDI.

Léonore...

LORENZO.

Eh bien!...

ALFRÉDI.

Elle a pris la fuite.

ELVIRE.

Dieu!

LORENZO.

Léonore a pris la fuite?

ALFRÉDI.

Hyacinthe m'avait chargé de vous en prévenir; mais ma fatale erreur m'engageait au silence; j'avoue même que je me réjouissais de son départ...et maintenant je voudrais...

LORENZO.

Qu'avez-vous fait; mais où est Hyacinthe?

ELVIRE.

La voici!

SCENE XIV.

Les Mêmes, HYACINTHE, ensuite un Officier et Gardes.

LORENZO.

Eh bien; Léonore

HYACINTHE.

Ah ! Seigneur ; plus de Léonore ! plus de Fabrice ! mais avant de vous en dire davantage, vîte, envoyez sur leurs traces....

LORENZO.

Quelle route ?...

HYACINTHE.

Celle de Naples.

LORENZO.

Celle de Naples. (*Il appelle.*) Gardes ! (*des Gardes et un Officier paraissent.*) Faites à l'instant ouvrir les portes de la ville ; que douze des meilleurs cavaliers de la garnison montent à cheval.

ALFRÉDI.

Je vais me mettre à leur tête ; je pouvais prévenir vos chagrins ; j'en suis la cause...Eh bien ; je saurai réparer mes torts, et je ne veux être heureux qu'après vous avoir rendu le digne objet de votre amour.

LORENZO.

Va, mon cher Alfrédi, ne perds pas un moment ; cours et songe que mon sort est entre tes mains.

ALFRÉDI.

Comptez sur moi. (*A l'Officier et aux Soldats.*) Partons. (*Il sort suivi de l'Officier et des Soldats.*)

SCENE XV.

LORENZO, ELVIRE, HYACINTHE.

LORENZO.

Ah ! Hyacinthe, pourquoi ne pas être venue me trouver dès que tu as su !...

HYCINTHE.

Je n'en avais pas le temps ; je n'ai connu le projet de nos fugitifs, qu'au moment de son exécution ; je les ai vivement sollicités d'y renoncer ; mais je n'ai rien obtenu : ils se sont échappés, et j'ai trouvé plus simple de les suivre à l'hotellerie Royale, pour les faire arrêter au moment du départ ; Fabrice devinant alors mon dessein, me fait entrer dans une des salles de cette hotellerie, sous prétexte de m'expliquer les motifs de la conduite de sa maîtresse ; mais à peine y suis-je, que, sans me donner le temps de dire un mot, le traître m'enferme à double, à triple tour, et part avec Léonore ; le bruit de la voiture qui s'éloigne, me met d'une colère affreuse ; je ne suis plus une femme, je suis un démon, je menace tout le monde de votre colère, je crie, je heurte, et je vais jusqu'à briser les fenêtres de ma prison ; le maître de la maison, sans doute gagné pour me retenir toute la nuit, craignant de plus grands éclats de ma part, me rend la liberté, et me voilà.

LORENZO.

Quel peut être le motif de cette fuite inattendue ?

ELVIRE.

Faut-il le demander ? Rappelez-vous, mon frère, le chagrin que Léonore fit éclater dès que vous lui apprîtes votre prochain mariage.

LORENZO.

Ah ! que je regrette de ne pas lui avoir aussitôt déclaré qu'elle était l'objet de tous mes vœux.

HYACINTHE.

Il est bien temps d'avoir des regrets ; si vous souffriez seul, il n'y aurait encore que demi-mal ; mais telle que vous me voyez, je souffre aussi, moi, vous êtes peut-être cause que je perds un époux.

LORENZO.

Fais moi grace de tes reproches.

HYACINTHE.

Cela vous est aisé à dire; on ne trouve pas toujours un mari de la trempe de mon Fabrice ; mais, pour en revenir à ce qui vous regarde, il est bon que vous sachiez que l'annonce de votre hymen n'est pas le seul motif de la fuite de Léonore ; j'ai entendu ses plaintes au moment où elle quittait ce palais, et voici, mot à mot, ses dernières paroles : « Je ne dois plus songer au » trop aimable Lorenzo ; des nœuds indissolubles vont l'unir, et » ce n'est point à l'infortunée Léonore ! Mon père seul, a-t-elle » ajouté, doit être en ce moment l'objet de mes soins, c'est à » Naples que ses dangers nous appellent. »

LORENZO.

Les jours de son père sont menacés !

ELVIRE.

Et c'est à Naples ?

HYACINTHE.

Oui, à Naples.

LORENZO.

Elle nous avait toujours assuré que son père habitait Morénas !

ELVIRE.

Connaîtrons-nous enfin le mystère impénétrable répandu sur l'existence de cette jeune personne ?

LORENZO.

On vient !

HYACINTHE.

L'obscurité m'empêche de distinguer...On approche...Eh ! je ne me trompe pas ; Seigneur, Seigneur.

ELVIRE.

Hé bien !

HYACINTHE

C'est le seigneur Alfrédi.

LORENZO.

Alfrédi !

ELVIRE.

Quoi déjà !

HYACINTHE.

Le voici !...

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, ALFRÉDI.

LORENZO.

Que venez-vous m'apprendre, Alfrédi ?

ALFRÉDI.

Vous allez revoir Léonore...

LORENZO.

Est-il possible ?

HYACINTHE.

Mais comment ?

ELVIRE.

Ah ! mon cher Alfrédi, apprenez-nous...

ALFRÉDI.

Suivi de mes cavaliers, je me présente à la porte de la ville qui mène à Naples : elle était fermée ; tandis qu'on l'ouvre, je demande à l'officier qui commande la garde, si la voiture désignée par Hyacinthe, est depuis long-tems passée...

LORENZO.

Eh bien !

ALFRÉDI.

Il me répond que cette voiture, dans laquelle étoient une dame...

LORENZO.

Une dame ?

ALFRÉDI.

Et un écuyer, s'est présentée un moment après la levée des ponts ; mais que les voyageurs, après l'avoir supplié vainement de leur procurer la sortie de Reggio, se sont retirés en ordonnant à leur conducteur de les ramener à l'hôtellerie royale ; j'y cours aussitôt, et je trouve Léonore sous les habits de son sexe ; je feins d'ignorer que ces vêtemens sont les seuls qui lui conviennent ; je la remets sous la garde d'un de mes officiers, qui l'amène en ces lieux, et je me hâte de venir vous annoncer cette heureuse nouvelle, afin de rendre à vôtre âme inquiète le bonheur et la tranquillité.

LORENZO.

Léonore a repris les habits de son sexe !

ALFRÉDI.

Oui, Lorenzo.

LORENZO.

Elle ne les quittera plus.

SCENE XVII.

Les Mêmes, LÉONORE, FABRICE, Officiers et Gardes.

Léonore, dans les vêtemens de son sexe, mais en habit de voyage, aussi

galant que riche, est conduite par un Officier suivi de Gardes. Elle paraît vivement affectée, et Fabrice est furieux.)

LORENZO, *à part.*

Qu'elle est belle!

ELVIRE, *a part.*

Cet habit lui sied à ravir!

HYACINTHE, *a part.*

A son âge, je n'étais pas mieux.

LORENZO, *en allant offrir sa main a Léonore.*

Vous vouliez donc me quitter, mon amie?

LÉONORE.

Il le fallait, Seigneur.

FABRICE, *avec humeur a Hyacinthe.*

Grâce à vous, nous voila!

HYACINTHE.

Oui, vous voilà, et c'est ce que je voulais.

LORENZO.

Pourquoi ce déguisement? Quelle raison aviez-vous de fuir ceux dont vous êtes aimé?

LÉONORE.

Je ne peux vous en instruire, Seigneur; et loin de retenir mes pas, ordonnez, au contraire, qu'à l'instant les portes de la ville me soient ouvertes.

LORENZO.

Ce sacrifice est impossible.

FABRICE.

Nous vous en prions, Seigneur.

LORENZO.

Mon bonheur s'y oppose.

FABRICE.

Quoi! vous nous refusez, Seigneur!

LORENZO.

Je le dois.

FABRICE.

Eh bien! plus de secret.

LÉONORE.

Fabrice...

FABRICE.

Je n'écoute rien...

LORENZO, ELVIRE ET ALFRÉDI, *a Fabrice.*

Parlez.

HYACINTHE.

Oui, parlez.

FABRICE.

Apprenez, Seigneur, que votre écuyer est une femme.

LORENZO.

Je le savais.

LÉONORE ET FABRICE, *a part.*

Il le savait.

HYACINTHE.

Nous le savions.

LORENZO.

Oui, ma chère Léonore.

LEONORE ET FABRICE, *a part.*

Léonore!

LORENZO.

J'en suis instruit depuis quelques jours; j'allais enfin vous offrir le partage de ma destinée...

LEONORE, *à part.*

Dieu!

LORENZO.

Et vous supplier de combler les vœux de la reconnaissance et de l'amour, lorsque vôtre cruelle disparition m'a plongé dans les regrets et la douleur.

LÉONORE.

Tant de bonheur n'est pas fait pour moi; mon père...

LORENZO.

Court des dangers à Naples, je le sais encore; mais nous prendrons sa défense; quel est-il? expliquez-vous?

LÉONORE.

Il est... proscrit, Seigneur!..

TOUS, *excepté Léonore et Fabrice.*

Il est proscrit!

LORENZO.

Son nom?

LÉONORE, *hésitant.*

Le Comte de Bellariva.

LORENZO, ELVIRE, ALFREDI, *ensemble, avec indignation.*

Le Comte de Bellariva!

LÉONORE.

Ah! je lis dans vos yeux l'horreur que ce nom vous inspire!

LORENZO, *avec l'accent de la douleur.*

Grand Dieu! Et c'est à ce traître que Léonore doit l'existence!..

FABRICE, *furieux.*

A ce traître! Ah! je le vois..... vous partagez l'erreur générale...

LORENZO.

Relevez-vous.

LÉONORE.

Je prends le ciel à témoin que le cœur de mon père est pur comme l'astre qui nous éclaire, et que jamais Alphonse n'eût un serviteur plus fidèle.

FABRICE.

Victime de la scélératesse de Zévillar...

LORENZO.

Zévillar !..

FABRICE.

Qui depuis long-temps enviait le gouvernement de Tarente. Mon maître a quitté Morénas pour aller solliciter sa réhabilitation ou la mort.

LORENZO.

Je ne doute plus de l'innocence du Comte de Bellariva. Zévillar a perdu la faveur de son maître par sa lâche conduite pendant la guerre.

FABRICE, *avec joie.*

Serait-il vrai ?

LORENZO.

Les abus de l'autorité qu'il avait usurpée sont connus du Roi, et, à mon départ de Naples, Alphonse donnait l'ordre d'arrêter ce grand coupable.

LÉONORE.

Il est donc une justice divine !

LORENZO.

Espérez donc, vertueuse Léonore... mais que veut cet officier?

SCENE XVIII ET DERNIÈRE.

Les Mêmes, un OFFICIER.

L'OFFICIER, *un paquet a la main.*

Seigneur, un courrier s'est présenté aux portes de la ville, et s'est annoncé comme chargé d'ordres du roi. On l'a introduit dans la place, et voici les dépêches dont il est porteur.

LORENZO.

Donnez. (*L'Officier les lui remet ; il regarde la suscription.*) Elles sont adressées à Léonore. (*Il les lui donne.*)

LÉONORE, *en les prenant.*

A moi ! (*elle regarde la suscription* Dieu ! l'écriture de mon père !

TOUS, *excepté Fabrice.*

De son père !

FABRICE.

De mon maître !

LEONORE.

Ah ! sans doute, je vais lire ses éternels adieux !... (*Elle se prépare a décacheter la dépêche ; mais son trouble et sa crainte augmentent.*) Ma main tremblante se refuse...je ne puis... (*elle la remet a Lorenzo qui l'ouvre aussitôt.*) Seigneur, suppléez à ma faiblesse, je n'ose jeter les yeux sur cet écrit.

LORENZO, *lit.*

« Ma Léonore, après une longue et pénible marche, je suis » arrivé à Naples. Seul et sans appui, je me suis présenté au roi ; » j'ai réclamé l'honneur ou la mort... »

LEONORE.

Je frémis !

LORENZO.

« Et je lui ai nommé sa libératrice. Revenu de sa surprise,
» m'a dit : Bellariva, trompé par un monstre, je fus injus
» envers mon plus fidèle sujet... »

LÉONORE.

Je respire !

LORENZO.

« Des lettres trouvées dans ses papiers attestent votre inn
» cence et son crime... »

FABRICE.

Vivat !

LORENZO.

« En un mot, ma justification est complette. »

LÉONORE.

O momens délicieux !

LORENZO.

» Notre souverain a voulu que sans délai tu en fusses in
» truite. Demain, je pars, et bientôt je presserai contre m
» cœur ma Léonore qui va jouir enfin d'un sort digne de s
» courage et de ses héroïques vertus. »

LÉONORE.

Je vais revoir mon père !

FABRICE.

Mon bon, mon excellent maître ! je verse des larmes de plai
et d'attendrissement.

HYACINTHE.

Et moi de même !

LORENZO.

Ah ! Léonore, nous partageons votre joie : mais puis-je
p rer que le Comte approuvera mon amour ?

LÉONORE.

Pourrait-il refuser sa fille à celui dont elle a été si généreu
ment accueillie ? Je vous aime, ce mot seul doit vous rassurer.

LORENZO.

Ah ! céleste Léonore, cet aveu met le comble à ma félici
Alfrédi, sois heureux (*en lui montrant Elvire*). Voilà
épouse.

FABRICE, *montrant Hyacinthe.*

Et voici la mienne.

ALFRÉDI.

Je jure de l'adorer sans cesse, et de bannir à jamais l'inju
et cruelle jalousie.

LORENZO.

Ne songeons maintenant qu'à notre bonheur : rendons-nou
la fête ; il me tarde d'y présenter mon épouse, ma libératri
t le plus parfait modèle de la piété filiale.

FIN.

PQ
2196
B57S3
1808

Bernos, Alexandre
Saakem

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY